Tome XXXI. N° 16. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Nov. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'Imposture [1]

Nous publions ici le principal épisode du prochain roman de Georges Bernanos : l'Imposture. *Dans les pages qui précèdent, l'auteur de* Sous le soleil de Satan *nous montre l'étrange figure d'un prêtre, l'abbé Cénabre, que ses travaux d'histoire ont rendu célèbre, mais qui, en dépit de la réputation d'analyste qu'il s'y est acquise, a « toujours écrit de la sainteté comme si la charité n'existait pas ». Longtemps inconscient de sa propre imposture, l'abbé Cénabre découvre, un jour, le mensonge où il vit, par la haine qu'il éprouve en écoutant la confession d'un malheureux que son orgueil humilie d'abord pour le chasser ensuite avec colère. Effrayé de sa violence, plein d'angoisse sur lui-même, l'illustre historien fait alors appel à un saint prêtre qui, devant les feintes de ce cœur refusé, déjoue le piège tendu à son ingénuité par la seule force d'une charité surnaturelle. Après cette nuit tragique où, rejeté dans sa solitude, l'abbé Cénabre se sent involontairement conduit jusqu'au bord du suicide, une paix effrayante se fait soudain en lui. S'il décide alors de quitter la France et de fuir le monde qui l'admire, c'est comme pour une sorte de retraite avec ce néant qu'il a désormais épousé.*

Dans la partie que nous publions ici, nous retrouvons l'abbé Cénabre, à son retour à Paris : il a repris la maîtrise de lui-même, mais il porte l'enfer dans son cœur.

A ce moment l'auteur de la *Vie de Tauler* quittait la Bibliothèque nationale, et descendait la rue de Richelieu sous un soleil oblique, dans une poussière dorée. La ville, écrasée tout le jour par un brouillard impitoyable, se détendait ainsi qu'un animal fabuleux, grondait plus doucement, tâtait l'ombre avec un désir anxieux, une méfiance secrète, car les villes appellent et redoutent la nuit, leur complice. Cependant l'abbé Cénabre marchait de son grand pas égal, aussi indifférent à cette sérénité grossière qu'il l'eût été sans doute au désordre éclatant de l'après-midi, ou à la déchirante et pure haleine de l'aube, égarée parmi les pierres, pareille à un oiseau blessé. Car depuis longtemps, la pensée de l'abbé Cénabre était sans issue vers le dehors et il en épuisait la malfaisance avec une admirable cruauté.

Six mois plus tôt, dès son retour d'Allemagne, il était entré sans débat, ainsi que de plain-pied, dans une paix profonde. Du moins, il l'avait ainsi nommée, car elle lui donnait l'illusion du calme absolu qui suit l'orage, d'une définitive immobilité. Des forces obscures dont il osait à peine supputer la puissance et le nombre, après s'être affrontées dans un chaos effrayant où il avait senti sombrer son âme, s'étaient non pas seulement apaisées, mais confondues, semblaient avoir contracté entre elles une monstrueuse alliance...

Pour donner idée d'une âme ainsi désertée, rendue stérile, il faut penser à l'enfer où le désespoir même est étale, où l'océan sans rivages n'a ni flux ni reflux. Et certes, on ne peut croire que cet homme étrange fût né sous le signe d'une si effroyable malédiction. Quelque part que sa jeunesse ait faite au mensonge, une heure est venue entre toutes les heures où l'indifférence s'est muée en un renoncement volontaire, délibéré, lucide ; mais on ne connaît pas cette heure.

Il ne croyait plus. Il avait totalement perdu la foi. Sa grande adresse, car la ruse chez lui n'est pas inégale à la force, avait été de résister à la tentation de retarder indéfiniment l'opération nécessaire, en ne rejetant pas tout à

fait des symboles préalablement vidés de toute substance. Il avait rompu le contact, et de telle manière que le retour fût impossible, ne se pût même pas concevoir. « Le sens métaphysique, a-t-il avoué un jour, est chez moi comme aboli. » Et ce n'était pas assez dire. Un petit nombre de ceux qui lui ressemblent ont su s'arracher aux douceurs d'un spiritualisme nuancé pour atteindre aux rivages plus amers de l'agnosticisme. Là encore, à leur insu, ils vivent au milieu de visages familiers. L'abbé Cénabre pensait avoir réussi le coup d'audace de se vider en une fois non seulement de toute croyance, mais de tout espoir. A la limite de son effort, il n'y a plus rien. Cette pensée l'exaltait : il l'éprouvait sans cesse, ainsi qu'on retourne mille fois dans sa mémoire un souvenir délicieux, ignoré de tous. Cette âme, que son vieux crime avait depuis longtemps vouée à la solitude, enfin s'y donnait, s'y perdait sans retour. « Entre le néant et moi, se disait-il, il n'y a que cette vie hésitante, qu'un souffle peut abolir, la rupture d'un petit vaisseau. » Et il se sentait aussitôt le cœur cerné d'un trait de flamme...

A son retour d'Allemagne, afin de s'accorder quelques jours de réflexion, il avait consigné sa porte, et fait dire qu'il était malade. Mais alors même les rares intimes qui l'approchèrent n'eurent certainement pas de soupçons. Dès ce moment, d'ailleurs, sa décision était prise : il avait résolu de ne pas changer l'ordonnance extérieure de sa vie, de vivre et de mourir en prêtre.

Il peut sans doute paraître étrange qu'après avoir longtemps mordu son frein, l'occasion ne lui parût pas bonne de se libérer entièrement. Mais c'était de lui seul, c'était de lui-même qu'il avait prétendu se libérer, c'était devant lui-même qu'il prétendait ne plus rougir. Ayant consommé sa révolte, une dissimulation nécessaire, bien loin de diminuer la liberté reconquise, la lui rendait plus sensible, par un contraste matériel. On l'eût certes bien étonné en lui faisant connaître que la décision qu'il avait prise serait la cause de plusieurs événements tragiques que sa sagesse ne pouvait prévoir, dont son bon sens eût même écarté l'hypothèse. Il ne voyait pas le péril de cette dissimulation, il n'en sentait pas non plus la honte, depuis qu'il était en règle avec son orgueil. Au contraire, il s'acquittait de toutes les obligations de son état dans un vain zèle, mais ponc-

tuellement, avec une dignité accrue, un sérieux, une tristesse même qui eût dérouté les plus perspicaces. Ainsi célébrait-il chaque matin le sacrifice de la messe à la chapelle des sœurs de Marie, et le vieux sacristain qui l'assistait depuis tant d'années ne l'avait jamais vu si recueilli.

Le cinquième tome des *Mystiques florentins* venait de paraître, et rien ne distinguait ce livre de ceux qui l'avaient précédé, sinon peut-être une méthode de critique plus prudente, une plus scrupuleuse objectivité. Un certain persiflage dans la discussion des points contestés, une veine comique un peu sombre, les impatiences et les insolences ne s'y retrouvaient pas. L'imprimatur avait été accordé dans le délai le plus court, et il avait reçu, comme d'habitude, les félicitations d'un grand nombre de jeunes prêtres qu'enthousiasmait sa réputation de hardiesse et ce qu'ils appelaient dans un jargon naïf, et aussi par un détour habile, sa modernité. Le vrai est qu'il avait écrit les derniers chapitres en grande hâte, pressé seulement d'en finir. Son goût de la controverse avait disparu comme par enchantement, avec les derniers scrupules de sa conscience. Il formait le projet de s'en tenir désormais à son rôle d'historien, d'utiliser ses fiches. Il attendait.

Il attendait, mais non pas comme on pourrait croire, l'un de ces événements imprévus qui rétablissent tout à coup l'équilibre d'une vie bouleversée, mettent d'accord les apparences et la réalité, consacrent un mensonge. Non, il n'attendait rien de tel. Sa fierté était grande, au contraire, d'avoir réussi à renouer avec les habitudes anciennes sans rien briser de leur réseau délicat, de s'y retrouver tellement à l'aise, alors que tant d'autres auraient sans doute cédé au désir aveugle de tout rompre autour d'eux, de se venger ainsi de leurs angoisses, après les avoir surmontées. Au contraire, son destin était désormais fixé, et le cours de sa vie tracé jusqu'à la mort, qu'il ne souhaitait ni ne redoutait, car il en portait singulièrement l'image en lui-même : elle était déjà sa certitude et son repos. Ce qu'il attendait ne se définit pas aisément, ou du moins, il était bien loin d'imaginer que l'entreprise était à peine commencée — que d'ailleurs elle était probablement de celles qui n'ont ni commencement ni fin. La découverte de la solitude où il était tombé l'avait d'abord enivré, rempli de confiance, de force, de mépris. C'en était assez de rompre

si parfaitement avec le reste des hommes, de ne vivre que pour lui et par lui ; et il avait cru de bonne foi n'épuiser jamais une si âpre et si rare volupté. Mais voilà que déjà il devait la rechercher, l'éprouver sans cesse, et il ne tirait plus d'elle qu'une joie avare, lente à venir. Il commençait de sentir que le mépris ne se suffit pas à lui-même, qu'il doit se retremper, se renouveler dans un sentiment plus absolu — mais lequel? De ce sentiment, il n'était pas loin de deviner la nature, bien qu'il usât de ruses misérables pour ne pas prononcer son nom, car il sentait que le nouveau monstre, né en lui, ne voulait qu'être vu et caressé une fois pour croître affreusement, et rester seul, dans l'âme détruite, comme un chancre se moule parfaitement sur le membre qu'il a dissous, et en perpétue la forme hideuse. Sans doute il n'eût pas été capable encore de rendre clairement compte des craintes vagues, des pressentiments, de toutes ces choses aveugles et rampantes au fond de sa conscience, et il croyait simplement n'avoir qu'un dernier effort à faire pour se délivrer entièrement. Soit qu'il l'eût ainsi voulu, soit qu'il fût plus simplement arrivé au terme d'une lente mais incroyable dégradation, sa vie tout entière avait pris son appui sur l'orgueil, et il se flattait de lui avoir trouvé là une forte et sûre assise. Étrange erreur d'un homme qui ne savait point encore que l'orgueil n'a rien en propre, n'est que le nom donné à l'âme qui se dévore elle-même. Lorsque cette dégoûtante perversion de l'amour a donné son fruit, elle porte désormais un autre nom, plus riche de sens, substantiel : la haine.

En traversant le Carrousel, il s'assit un instant sur l'un des bancs de pierre sculptés dans l'épaisseur même du mur, puis gêné par les passants, se remit en route presque aussitôt, mais plus lentement. Depuis six semaines il rassemblait des fiches, prenait des notes, travaillait péniblement, dressant chapitre par chapitre, avec sa minutie habituelle, le plan de son livre. La besogne lui apparaissait à présent fastidieuse, et il ne s'y accrochait plus qu'avec dégoût après en avoir espéré des mois de labeur paisible et un succès tranquille, si différent des anciens triomphes empoisonnés par la crainte d'un scandale, les discussions théologiques et les censures...

Il avait encore pressé le pas, il courait presque le long

du quai désert, il sentait monter le délire. Sa douloureuse impatience était celle d'un homme qui a longtemps cherché, presque à son insu, le chiffre ou le mot oublié, et qui s'aperçoit en même temps qu'il va surgir du fond de sa mémoire, et que de ce chiffre ou de ce mot dépend sa vie. Une foule d'idées, en nombre immense, se pressaient, s'affrontaient dans un désordre prodigieux, et il croyait savoir, il savait maintenant que, sitôt répondu à la question qu'il venait de poser, cette confusion cesserait comme par enchantement. Presque à la même seconde une telle agitation lui fit honte, et par un de ces retours dont il était seul capable et où il se dépensait avec une violence étrange, il s'arrêta, se contraignit à rester un long temps immobile, les bras croisés sur le parapet, de l'air tranquille d'un passant qui regarde couler l'eau boueuse un soir d'été. Et pour tenter d'avoir raison de ce monstrueux rêve en l'amenant de force d'une zone obscure à une zone claire de la conscience, il essaya de l'exprimer en paroles intelligibles, il se mit à s'interroger et à répondre tour à tour, à voix basse, ainsi qu'il eût discuté avec un ami :

« C'est bien simple : j'abandonne décidément mon livre, je renonce à cette histoire, et pour commencer je brûle mes notes ce soir. — A quoi bon? Tu es bête ! — Évidemment les sujets ne manquent pas, qui me sollicitaient encore il y a un mois. Je n'aurai que l'embarras de choisir. — Et pourquoi suis-je bête? Pourquoi n'aurais-je plus de cœur à l'ouvrage? — Je ne crois plus, — soit, — il est vrai. Je ne crois plus... Je ne crois plus à rien. Je ne crois plus à rien. Je ne crois plus à rien. Je ne... »

Il se surprit répétant machinalement la phrase stupide (combien de fois?) et à dix pas de lui un vieil homme, la tête penchée sur l'épaule, le regardait avec tristesse, et s'éloigna aussitôt, en rougissant.

Il cacha son visage dans ses mains, s'efforça de reprendre la discussion au point où il l'avait laissée, se faisant mille reproches à voix basse, puis s'encourageant par des exclamations puériles, des : voyons ! voyons ! retrouvés au fond de sa mémoire, les ruses du bon écolier qui cherche à fixer son attention sur un texte difficile. Ah ! que ne se vit-il alors tel quel, dans la profondeur de sa chute ! Voyons ! voyons ! Serrons la question de près ! Ne restons pas en l'air. N'ai-je pas écrit tant de livres avec joie? Oui, oui,

oui, oui ! Voilà donc un point acquis. Et pourquoi me suis-je cru forcé d'abandonner ces sujets, une matière si riche, inépuisable? Voilà. Attention ! — Ceci est un autre point délicat. Voyons : à la prendre en elle-même — ou plutôt objectivement — à l'étudier du dehors, avec un désintéressement absolu — la sainteté, par exemple... Non ! Non ! mille fois non ! s'écria-t-il cette fois à voix haute et frappant du poing sur la pierre. Il faut prendre parti ! Je dois prendre parti !

D'un regard furtif, jeté à droite et à gauche, il s'assura que personne ne l'avait entendu. Jusqu'au Pont-Neuf, le quai était désert. La sirène d'un remorqueur gémit doucement, puis haussa son cri funèbre, et la dernière note déchirante, en retombant, donna le signal du crépuscule.

Il fit un geste d'impuissance, et s'éveilla. Le ciel était pur, et tout proche, cerné de l'orient à l'occident par une buée couleur de soufre. Les immenses platanes de la rive balançaient mollement leurs branches. Toutes à la fois, face au couchant, cent mille fenêtres allumèrent un fanal rouge, et qui sombra presque aussitôt. Alors seulement, le vent fraîchit.

Sa montre marquait dix heures, et il la remit brusquement dans sa poche, comme on supprime un témoin gênant. Déjà le débat qui venait de prendre fin, où il s'était engagé avec tant d'angoisse, n'était plus qu'un souvenir confus, s'effaçait comme un rêve, et il n'avait nettement conscience que du temps perdu. Bien qu'il en eût été ainsi, d'ailleurs, à chacune des crises précédentes, aucune d'elles ne l'avait encore si cruellement exercé, ni mené si avant à travers son dedans ténébreux. Et jamais non plus elle ne l'avait laissé si âprement tourmenté de colère, et si déçu.

Il traversa le Pont-des-Arts, s'engagea dans la rue Bonaparte, prit à droite une rue déserte, puis une autre, et une autre encore. Son mauvais rêve était tout à fait dissipé, ne l'occupait plus. Il sentait seulement le besoin d'user par la fatigue l'agitation douloureuse dont il ne pouvait se rendre maître, et il choisissait au passage, pour sa promenade sans but, d'instinct, les ruelles plus étroites et plus noires. La dernière déboucha sur le boulevard Saint-Germain, déjà désert. Presque en même temps, il heurta de l'épaule un vieux pauvre, debout dans l'encoignure d'une porte, et sans

doute endormi. La surprise le tint immobile un moment, puis il dit : « Que voulez-vous? » avec colère, et d'un tel accent qu'il eut honte.

Mais l'autre, dès longtemps rompu sans doute à ce genre d'escrime, répondit avec l'admirable à-propos des mendiants, sans se troubler :

— C'est le bon Dieu qui vous envoie, monsieur le curé. *Ave Maria! Dominus!*

Il plongea sa main dans un trou de sa veste, en sortit un papier sordide.

— Voilà mon certificat. Et je vais vous dire. J'avais aussi un certificat du commissaire, avec mon billet de sortie de l'hôpital, épinglé dessus. Ah! malheur! Mais je les ai perdus, monsieur le curé. Voilà ma veine! Preuve que je suis un honnête homme. Y a de la chance que pour la canaille et le parasite, c'est mon idée.

Il replongea mollement sa main dans un autre trou, la retira vide, et dit avec amertume et résignation :

— Ça va. Je ne demande plus que dix sous.

L'abbé Cénabre vit les petits yeux gris luire, entre deux bourrelets de crasse, et son cœur se tordit de dégoût. Mais à sa grande surprise, il répondit comme malgré lui, sur un ton de douceur étrange :

— Avez-vous faim?

— Si j'ai faim! j'ai toujours faim! C'est de naissance. Ne me demandez pas si j'ai faim, ah, malheur! Si... j'ai... faim!

Il prit, levant le bras, et dépliant sa main noire, le ciel à témoin, d'une telle candeur, jouant l'amertume à merveille, mais toute sa vieille face éblouie d'une immense rigolade intérieure. « Un curé de croquants, se dit-il. Y a du bon. »

— Je voudrais faire quelque chose pour vous, reprit doucement l'abbé Cénabre. Donner dix sous, ou dix francs, à quoi bon? Vous n'en serez pas plus riche. Il faut que nous trouvions mieux, mon ami.

Le regard du pauvre diable n'exprima plus aussitôt qu'une méfiance infinie.

— Je dois travailler, essaya-t-il d'expliquer mollement. Seulement je devrai d'abord me requinquer. Faible comme un enfant, monsieur le curé. Plus de force, rasé. J'aime mieux crever.

Il glissa de nouveau dans l'encoignure, et y disparut.

L'abbé Cénabre ne voyait plus que le bas du visage, éclairé en dessous. Et la mâchoire inférieure, si maigre, claquait de déception et de colère.

L'illustre historien fit le geste de désappointement d'un terrier qui rate sa proie. Une petite seconde encore il hésita, honteux de lui, impuissantà s e dégager, cédant peu à peu à un entraînement irrésistible. De jour en jour, et presque à son insu, ces soudains fléchissements lui devenaient plus familiers, moins douloureux, inquiétaient moins sa raison. Il était fait à leur rythme singulier, toujours le même. Le premier choc, impossible à prévoir, ni à parer, de telle pensée tout à coup surgie, en apparence inoffensive, mais qui ne quittait plus le champ de la conscience, refusait de passer, arrêtait net le déroulement des idées et des images, ainsi qu'un corps étranger bloque un rouage délicat... Puis l'extrême attention de tout l'être, son absorption, comme d'un homme qui fixe stupidement l'angle d'un mur et n'ose en détacher les yeux avant d'avoir retrouvé le mot perdu... Et enfin la délivrance, dans un accès de rage, une détente sauvage de l'âme humiliée.

Le vieil homme inquiet de ce silence, s'étira doucement dans sa cachette, ramena ses mains contre ses cuisses, au fond de ses poches, et retint son haleine. « Le frère est tapé ! » se dit-il, philosophe. Mais l'abbé Cénabre était si près de lui qu'il entendit battre son cœur... Alors, il allongea soudain la main, tâta la manche de drap raidie de crasse, referma les doigts, et sans effort, sans brusquerie, d'un geste au contraire lent et mesuré, il tira le bonhomme hors de sa cachette, et le regarda de nouveau, plus curieusement. Le vieux corps ne pesait pas plus qu'un sac de plume au bout de son bras tendu, et il sentait la peau glisser librement sur les os. Le regard, maintenant visible, à la fois narquois et terrifié, demandait humblement grâce, étrangement naïf et même enfantin. En même temps, les jambes esquissèrent un mouvement comique de défense impuissante, comme si elles eussent voulu prendre aussi leur part d'une excellente plaisanterie. « Pouce ! je ne joue plus ! » dit le cadavre, avec un affreux rire.

Le visage immobile de l'abbé Cénabre s'empourpra.

Que voulait-il à ce grotesque? Qu'attendait-il de lui? Il n'en avait certes aucune idée ; il ne savait rien, sinon qu'il

avait tiré de l'ombre ce vieux pantin comme il eût voulu arracher de son misérable cœur l'angoisse vivante dont il se sentait mourir, et qu'il le contemplait maintenant du même regard avide qu'il eût regardé sa propre conscience. Et comme sa propre conscience, il eût voulu aussi le jeter hors de lui, loin de lui, revenir dessus, le piétiner, l'anéantir... Toute cette scène ne dura pas le temps d'un clin d'œil. Il desserra les doigts

— Malheur ! dit le cadavre. On fait pas mieux. Crédieu ! quelle poigne !

Il soufflait par le nez un petit rire craintif, livrant humblement son regard d'affreux enfant quinquagénaire, ses prunelles pâles, dont l'abbé Cénabre ne put supporter l'appel. Il tourna le dos, et s'éloigna lentement, assez lentement pour se laisser rejoindre. Car il entendait derrière lui, d'abord hésitant, puis résolu, le pas de son ténébreux compagnon. Et soudain il vit à ses pieds, sur l'asphalte du trottoir, danser cocassement une ombre.

— Pas de blague, et mes dix sous ! demanda l'ombre d'une voix qui s'efforçait d'être brave. Dix sous seulement, monsieur le curé, et je mets les voiles ! Dix sous pour le vieux gosse qui comprend la rigolade. Et je vous plaque après, craignez rien ! Je fais suisse.

— Suivez-moi, au contraire, dit l'abbé Cénabre. Je n'avais pas l'intention de vous renvoyer sans un secours. Nous conviendrons peut-être en marchant de quelque moyen de vous être utile. Je suis attendu moi-même, mon ami.

Il parlait avec douceur, et même il sourit au visage inquiet levé vers lui. La rue où ils s'enfonçaient descendait de biais vers la Seine, et ils n'y rencontrèrent qu'un sergent de ville somnolent dont la vue remplit d'amertume le vieux pitre qui, tout soufflant et boitillant, — car il tirait la jambe, — en était déjà aux confidences, expliquait son caractère, alignant des mensonges énormes, à la fois subtils et ingénus scandés de : « Vous êtes un type à comprendre... » — « Je vais vous dire encore sans charre... » — « Avec vous pas besoin de boniment... » etc... etc... Il déplorait sur toutes choses que sa famille lui eût fait cette injustice de lui donner le nom d'Ambroise, cause de ses malheurs : « — Un sale nom, monsieur le curé, un nom de salaud, qui fait rigoler ! Pas moyen d'être seulement respecté avec un nom pareil.

A l'école, ils m'appelaient Framboise, et l'instituteur ne pouvait pas m'encaisser, rapport aussi que je suis devenu orphelin. Au chantier, c'était le même tabac. Allez aux halles, vous ne pourriez pas l'ouvrir sur moi, sans faire tordre tous les copains. Mon père était un bon ouvrier, mais il manquait de jugement. Ma mère avait de l'intelligence, mais pas de conduite. Elle s'est ensauvée un jour avec un chef de la Garde... »

Il avait peine à suivre, car l'abbé Cénabre allongeait le pas sans répondre, ni même tourner la tête. « Je crois lui en fourrer plein la vue, mais c'est plutôt lui qui me fait poser ! » pensait douloureusement le pauvre bougre, essayant courageusement d'échauffer sa sciatique, sans geindre.

Par quel instinct de vieil esclave, par quelle clairvoyance sinistre devinait-il aussi que ce prêtre si grave, dont il osait à peine soutenir le regard lourd, lui demandait secrètement, attendait de lui, cela même qu'un mendiant cache ordinairement à la clientèle, le fond sordide, ce qu'il nommait terriblement son « guignol »? Car il avait laissé très vite le répertoire habituel des histoires attendrissantes, et il parlait à présent d'abondance, se dégradait comme à plaisir, avec une sorte de coquetterie obscure, un cynisme dont l'absurde et puéril mensonge eût crevé le cœur le plus dur. — « Le frère rigole en dedans, » se disait-il pour s'encourager entre deux hoquets de son affreuse joie. Et il continuait à faire l'espiègle, recru de sommeil, cramponné à son rôle. — « Ah ! la rosse ! pensait-il. Si je l'embête, je suis fichu ! Il y a des types comme ça. J'en ai connu. »

D'ailleurs l'abbé Cénabre laissait paraître, sinon son plaisir, au moins quelque intérêt, l'encourageant parfois d'une réponse brève, d'un vague sourire furtif, dont le misérable se régalait. Ils descendaient les quais d'un pas un peu ralenti, vers la lointaine gare du P.-L.-M., et ils voyaient cligner dans le brouillard son œil énorme. L'aiguille avait déjà dépassé minuit, et l'auteur de la *Vie de Tauler* ne se décidait pas encore à rompre une fois pour toutes avec son singulier compère. Le hideux babil s'accordait non sans douceur à sa propre méditation, et il eût volontiers pris cette douceur pour de la pitié bien qu'il n'eût jamais été, à aucun autre moment de sa vie, moins capable de pitié. Mais la sévère contrainte qu'il exerçait depuis tant de jours contre lui-même venait de se relâcher à son insu.

C'était la première fois qu'il rompait le pacte d'une sévère, d'une impitoyable discipline extérieure, et il s'étonnait à peine de son audace, il en avait à peine conscience. Il ne cherchait même plus les rues obscures, il entraînait son compagnon en pleine lumière, comme s'il eût répondu à un défi, et c'était à présent le pauvre diable qui s'effaçait de son mieux, rasait les murs, étouffait son rire, souhaitait d'en finir, dût-il même y sacrifier une ventrée hypothétique, dont l'espérance désertait peu à peu son cœur. Mais il eût été peu sage de penser affliger ou attendrir l'abbé Cénabre cette nuit-là.

Insensiblement l'espèce de curiosité anxieuse qui l'avait d'abord entraîné dans cette aventure singulière faisait place à un autre sentiment beaucoup plus profond dont il ne pouvait plus méconnaître l'entraînement irrésistible. Il touchait un nouveau but, il prenait sa revanche, il semblait qu'il se vengeât sur cette proie innocente d'avoir cru, de croire encore malgré lui, d'espérer toujours être le même homme qu'avant. — « Je n'ai perdu que Dieu, s'était-il répété cent fois déjà. Je n'ai donc rien perdu. Mais ma vie s'était constituée en fonction d'une telle hypothèse, tenait d'elle sa raison d'être, son sérieux. Dieu est nécessaire à mes habitudes, à mes travaux, à mon état. J'agirai donc comme s'il existait. C'est un parti à prendre une fois pour toutes. » Il l'avait pris, et à sa grande stupéfaction cette attitude, si aisément gardée, contre laquelle ne se révoltait ni sa sensibilité, ni sa raison, s'accompagnait d'un travail intérieur inexplicable, d'une lente et progressive transformation des plus secrètes puissances de l'être. Il était vidé de toute croyance, net de tout le passé, sans remords et sans regret, à l'un de ces lieux privilégiés de la vie mortelle où l'homme atteint, sinon au repos, du moins à l'immobilité, n'ayant plus rien à perdre, ses gains désormais prévus, escomptés jusqu'au dernier liard. Et pourtant, il sentait toujours en lui ce glissement indéfinissable, cet écoulement — ou du moins il en prenait conscience par la bizarre tension de sa volonté, ainsi qu'un marin dans les ténèbres connaît la force d'un courant ou le fraîchissement de la brise au raidissement des chaînes de l'ancre. Dieu ne lui manquait pas, car il croyait bien n'avoir pas rejeté la foi : elle s'était brusquement détachée de lui. Alors, quoi?

Tout autre que lui n'eût sans doute attaché que peu d'im-

portance à une promenade nocturne, aux côtés d'un vagabond, à travers un quartier de Paris déjà désert passé minuit. Quel prêtre n'a été ainsi abordé et suivi bien des fois? Mais l'abbé Cénabre, sous sa morgue, a toujours eu plus qu'une répugnance, la terreur des gens mal vêtus, commune à tant de savants qui voient dans chaque pauvre diable un animal d'une race inconnue, toujours prêt à brûler les bibliothèques, lacérer les fiches, et bouleverser les laboratoires à grands coups de souliers ferrés. Chez l'abbé Cénabre, ce préjugé du petit bourgeois studieux se double d'une tenace rancune envers un troupeau dégradé dont il croit n'être sorti que par un miracle d'intelligence et de volonté, et qu'il n'approche jamais sans une crainte puérile où revivent toutes les humiliations de sa misérable enfance, et comme la vague épouvante d'être reconnu tout à coup et nommé par son nom. Car l'orgueil, chez les plus grands, a de ces naïvetés déconcertantes.

Jamais l'homme qui, à douze ans, implorait la faveur de passer ses vacances au séminaire, inventant pour l'obtenir des mensonges ingénieux qui édifiaient grandement ses maîtres, simplement par dégoût de la maison paternelle dont il ne pouvait retrouver sans rougir jusqu'aux oreilles, dès le seuil franchi, l'humble odeur, inoubliable, de gros velours et de lard fondu, n'avait réellement connu le pauvre. Passé du petit séminaire au grand, puis de là en Sorbonne, après avoir échappé à la caserne, il avait vécu la vie d'un étudiant besogneux et fier, intimidé par ses compagnons riches, dédaigneux des autres, mais s'appliquant soigneusement à céler ses goûts et ses dégoûts pour ne faire sa société que des plus travailleurs et des mieux notés de ses rivaux, dont il avait suivi prudemment l'ascension ; respecté, sinon aimé, jusqu'à ce qu'un premier rayon de gloire eût rallié les hésitants. Chacun de ses pas en avant avait été une rupture avec le passé, la famille où il ne comptait à présent que de rares cousins aux noms oubliés, la province, qu'il n'avait jamais traversée, même en chemin de fer, sans une douloureuse crispation du cœur, le diocèse qu'il avait fui, et dont le vieil évêque était l'un de ses plus fermes et plus dangereux censeurs. De jour en jour plus solidement retranché dans sa vie laborieuse et austère, il s'était appliqué à n'inspirer aucune envie, témoignant en toute conjoncture la même prudence et le goût très sûr qu'il avait montré en s'en-

tourant peu à peu d'un luxe presque invisible, ce mobilier rare, ces admirables pièces appréciées d'un petit nombre d'amis raffinés, peu remarquées des autres. Tous les actes de l'abbé Cénabre avaient eu jusqu'alors le même caractère de ruse un peu grossière, mais patiente, appliquée, méthodique, qui finit par triompher à la longue de toutes les méfiances, ou du moins par les lasser. L'unique point faible d'une défense aussi savante avait été, pendant de longues années, la volontaire équivoque entretenue en lui-même, l'indifférence à Dieu chaque jour plus profonde, à laquelle il avait enfin osé donner son vrai nom. Désormais il savait ce qu'il était : un prêtre sans la foi. La certitude en était acquise, le débat clos. L'hypocrite est avant tout un malheureux qui convient imprudemment de son attitude envers autrui avant d'avoir eu le courage de se définir soi-même exactement, car il répugne à se voir tel qu'il est, il se cherche une sincérité, sacrifie à cette impossible gageure des avantages certains, et finit par se duper. Pour mentir utilement, avec efficace et sécurité pleinière, il faut connaître son mensonge et s'exercer à l'aimer.

C'est ainsi que l'abbé Cénabre avait arraché avec une violence sauvage, cette part déchue de lui-même, dès longtemps condamnée, à présent morte. Son terrible, son féroce bon sens que nulle angoisse n'est assez forte pour détruire entièrement, lui avait inspiré de pousser l'expérience à fond, d'en finir une fois d'un seul coup. Ayant souvent médité sur le sort malheureux des renégats, même illustres, qui finissent dans une monotone et humiliante dispute, impuissants à se dégager tout à fait, et qui ont l'air, en l'injuriant, de traîner avec eux leur dieu outragé ainsi qu'un compagnon de chaîne, il s'était fait la solennelle promesse de rester jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, impénétrable. Il pensait, non sans raison, que la maladresse de ces négateurs anxieux, bourrelés, est de n'avoir libéré que leurs cerveaux, tandis que la croyance n'en finit pas de se survivre et de se corrompre lentement aux replis les plus secrets, les moins faciles à atteindre, de leur sensibilité. Une telle contradiction, et si réservée, si profonde, les exerce d'autant plus cruellement qu'ils ne sauraient se faire d'elle une idée claire, ni l'exprimer, sinon par les vains et puérils bégaiements de la haine. Ils ne participent plus à une foi dont ils demeurent les

esclaves écumants. Qu'importe s'ils pensent l'avoir tuée? — « Ils restent liés à un cadavre, » disait d'eux, avec mépris, l'abbé Cénabre.

C'est alors que son orgueil avait reçu le coup le plus dur.

Chose étrange, incroyable ! L'équivoque renaissait, mais plus subtile, plus perfide. En vain cherchait-il à se convaincre, par d'irréprochables arguments qu'ayant décidément renoncé une certaine discipline intérieure, devenue inutile, son intérêt comme sa dignité lui commandaient d'y conformer néanmoins sa vie. La contrainte qui lui avait paru jusque-là si légère, en si parfait accord avec son goût de l'ordre, de la respectabilité, du travail, il l'endurait avec peine, il tentait d'y échapper sournoisement. Ç'avait été d'abord de ces petits manquements volontaires qui ressemblent à des distractions, et qui n'échappent jamais toutefois à l'œil d'un secrétaire ou d'une servante. L'abbé Cénabre laissait croître sa barbe, négligeait ses mains qu'il avait belles, prolongeait ses repas, sa sieste. Il lui arrivait de se jeter tout habillé sur son lit, que sa gouvernante s'étonnait de retrouver le soir en désordre, la courtepointe en satin grenat souillée de boue, gardant la marque de ses gros souliers. « Mon maître (elle disait mon maître, avec l'accent limousin), mon maître devient sale, confiait-elle à ses amies. Un homme si soigneux ! »

« A quoi bon? » pensait-il sans oser avouer que la sinistre parole, qui est au principe de tous les abandonnements, n'exprimait sans doute qu'à demi sa bizarre transformation. Le peuple dit, en son langage, d'un homme qui ne résiste plus à l'écœurement, qu'il se laisse aller, qu'il s'oublie. Or l'abbé Cénabre ne s'oubliait pas, il se désertait volontairement, ou du moins il désertait peu à peu cette image de lui si patiemment formée. Il s'essayait, encore timidement et non pas sans un confus plaisir, à ce désordre qu'il avait cru jadis haïr, moins dégoûté que curieux, ainsi qu'une fille chaste trébuche au seuil d'une mauvaise pensée, avant d'y entrer pour tout de bon... Une journée de paresse le laissait anxieux, irrité contre lui-même ou convulsé de mépris, avec le désir absurde de retrouver le lendemain les mêmes douloureux loisirs. D'ailleurs il eût pu noter d'autres symptômes plus singuliers. Par exemple, certaines éditions rares qu'il avait le plus aimées, lui étaient devenues odieuses tout à coup, inexplicablement, comme si le luxe

et l'éclat des reliures, la blancheur des marges, la bonne odeur de papier net, intact, l'eussent défié. Un soir, il avait posé, stupidement, ainsi qu'on écrase une bête inoffensive, sur une page de garde d'un Hollande immaculé, son pouce gras. Puis tremblant de honte, avec un geste d'assassin, il avait couru jeter dans le poêle le livre souillé...

L'abbé Cénabre était alors tout à fait incapable de prêter à ces accidents divers une véritable attention, et ils se confondaient d'ordinaire en un même malaise, profond, mais supportable, plus supportable à mesure que la résistance faiblissait. On ne croit pas aisément à sa propre transformation, lorsque la volonté presque intacte commande encore aux muscles, et règle les gestes et l'attitude. Mais un autre piège, et que la plus extraordinaire malice n'eût pas réussi à déceler, car il était tendu au point le plus inaccessible et le plus délicat de son être même, comme à la racine de sa vie, devait être fatal au malheureux. Il ne se transformait point, à vrai dire, il semblait plutôt qu'il reculât vers le passé, qu'il remontât vers sa source. Il ne découvrait pas un homme nouveau, il retrouvait l'ancien, il se retrouvait peu à peu. Telle avait été la conséquence inattendue, imprévisible, surnaturelle, de la plénière, de la définitive acceptation du mensonge ! La forte image qu'il avait formée, le personnage d'artifice et de fraude que tous — et lui-même — tenaient pour l'homme véritable et vivant, se désagrégeait petit à petit, se détachait de lui par lambeaux. Il semblait que cette laborieuse création de son industrie, amenée à son point de perfection, s'effondrât, comme si l'espèce d'âme qui l'avait animée jusqu'alors eût été justement ce rien de doute, ou du moins d'hésitation, l'équivoque détestable qu'il avait osé aborder de front et détruire. Ainsi qu'un soir d'émeute on voit surgir de toutes parts des hommes oubliés que les caves et les prisons dégorgent tout à coup sur la ville, éblouis par la lumière, prudents, furtifs, se hâtant vers la clameur et l'incendie d'un pas silencieux, ainsi l'abbé Cénabre eût pu reconnaître et nombrer, un par un, les mille visages de son enfance. Dans cette âme entre toutes prédestinée, l'orgueil et l'ambition avaient établi trop tôt leur empire, la volonté infléchissable avait moins vaincu que refoulé, rejeté dans l'ombre les fantômes. Tous les coins obscurs grouillaient d'une vie féroce, embryonnaire — pensées, désirs, convoitises à peine

évoluées, réduites à l'essentiel, au germe endormi mais vivant. Et ce petit peuple monstrueux, soudain tiré des limbes de la mémoire, s'avançait en chancelant au bord de la conscience, aussi difficile à reconnaître et à nommer que ces nains quinquagénaires, sans âge et sans sexe, obsession de peintres hantés.

. . . .

— Non, monsieur, dit le pauvre bougre, j'ai ma claque. C'est surtout à cause de mon nerf forcé. Vous aimez la blague, j'en suis pas ennemi — mais permettez ! Il n'y a pas d'humanité chrétienne à me faire trotter comme un pur sang, avec une jambe pareille. Je connais le truc : c'est une ballade histoire de rire, pour la rigolade de la chose à raconter à des copains. J'en peux plus, patron.

Sa misérable voix tremblait, non de colère, mais de fatigue. Le dos appuyé au mur, sa jambe malade repliée sous lui, pareil à un oiseau maléfique, enveloppé tout entier dans la grande ombre de l'abbé Cénabre, il le regardait humblement.

— Vous êtes fou, mon ami, répondit rudement le prêtre. Je ne me moque jamais des pauvres. J'ai d'ailleurs agi moi-même sans réflexion : vous deviez m'arrêter plus tôt, voilà tout.

— Il n'y a pas d'offense, dit l'homme. Vous m'avez toujours répondu gentiment, faut être juste. Oui, je connais le truc de la chose : le prêtre, c'est éduqué, c'est poli, ça sait le mal qu'on se donne. Je voudrais vous avoir fait mieux rigoler, mais je n'ai qu'à moitié le cœur à la rigolade, une déveine ! Ordinairement, il n'y a pas plus carnaval que moi. Les gens me tombent dessus, rien qu'à voir ma bobine sous un bec de gaz. Tenez, hier encore, rue Richer, en face des Folies-Bergères, j'ai fait comme ça deux Américains, saouls comme deux vaches...

— Allez-vous vous taire ! s'écria l'abbé Cénabre. Je vous défends de penser...

Il se ressaisit aussitôt et ajouta simplement :

— Je vous plains de me croire capable, mon ami, d'une telle cruauté. J'ai eu tort de vous imposer par étourderie une fatigue inutile, et aussi de vous laisser jouer cette absurde comédie comme si j'en étais dupe ou complice.

— Dupe ou complice ! Dupe ou complice ! répéta docile-

ment le pauvre diable, avec un sourire idiot. ...Vous allez chercher ! Dupe ou complice ! Si on peut dire !

— Fichez-moi la paix, hein? cria l'abbé Cénabre hors de lui. Si vous continuez, je ne vous donne pas un sou, avez-vous compris? Voilà trois grands quarts d'heure que j'essaie de tirer de vous une parole raisonnable, sincère, et vous ne m'avez raconté que des mensonges qui ne tromperaient pas un enfant, ou d'abjectes plaisanteries. Je sais ce que je désirais savoir.

Il tira son portefeuille, y prit un billet de cent francs, le froissa du bout des doigts.

— J'ai pas de monnaie... dit le voyou, incorrigible.

Il fit le geste de rattraper sa plaisanterie au vol, comme une mouche. Mais quand il vit substituer au papier désirable une simple coupure de dix francs, il regarda le prêtre, fixement.

Ce n'était pourtant qu'un de ces regards de mendiant, après une longue attente, net de toute ruse, cynique. Le cœur de l'abbé Cénabre sauta néanmoins dans sa poitrine. Ce ne fut pas la peur, ce fut cela qui précède la peur, comparable à un coup de gong en pleine nuit.

— Vous n'aurez rien ! hurla-t-il. Je ne vous dois rien ! Et il lui tourna le dos, pour la seconde fois.

Il gagna presque courant la rue la Harpe. Il fonça dans l'ombre comme un furieux. La nuit était si douce que dans un marronnier, derrière un mur, un oiseau réveillé fit entendre une espèce de chant. Déjà la pente assez raide contraignait le prêtre à ralentir le pas. Il pencha légèrement la tête. A la hauteur de la rue de Luynes son inoffensif ennemi se hâtait d'un trot inégal. Puis, sans doute dans l'excès de son désespoir, il prit une sorte de galop fourbu.

L'abbé Cénabre eût pu fuir. Il ne lui en eût coûté qu'un petit effort. Il ralentit au contraire, attentif seulement comme la première fois à ne pas se laisser rejoindre trop tôt. Sa colère n'était point tombée, mais il y sentait aussi la déception d'une curiosité impitoyable. Autour de ce vagabond hideux s'étaient pour un moment comme rassemblées, fixées, les images éparses de son angoisse, et par un phénomène plus inexplicable encore, il semblait qu'il eût reconnu quelques-unes de ses pensées les plus secrètes, informulées, dans la confidence ignominieuse. Ce flot de boue

l'avait soulagé, comme s'il sortait de lui. Il souhaitait qu'il coulât encore, qu'il achevât d'entraîner avec lui d'autres aveux, d'autres mensonges, impossibles à atteindre jusqu'alors, au fond ténébreux de sa propre conscience. Sans qu'il osât l'avouer, sans le savoir peut-être, il avait touché avec un affreux plaisir la vie abjecte qui venait de se découvrir à lui ; il l'avait maniée, soupesée, avec l'expérience et l'aplomb d'un connaisseur, et au travers des fanfaronnades ou des vantardises imbéciles, il en avait senti les mobiles et les intentions, la grossière malice. Il la désirait de nouveau.

Au traînement des semelles sur l'asphalte, il mesurait l'épuisement du malheureux, il entendait dans le silence son halètement rageur, obstiné. Puis il ne l'entendit plus. Alors, tournant la tête, il vit la silhouette grotesque, au ras du trottoir, dans un pan d'ombre, immobile. Et il revint doucement vers elle à petits pas.

— Voilà ce qu'on gagne à faire le sot, dit-il. Je voudrais que la leçon, du moins, vous servît. Il ne vous en aura coûté qu'une petite course inutile. Ce n'est pas acheter trop cher le conseil d'être désormais moins bavard, moins empressé de prendre, et plus poli... Êtes-vous vraiment si essoufflé?

— Oui, patron, fit le voyou (d'ailleurs sans l'ombre de rancune). Seulement le coffre est bon (il frappa sa maigre poitrine). C'est mon nerf, toujours mon nerf ! Il me tire jusque sur le cœur, cet animal-là. Bon Dieu de bon Dieu ! — Ah ! patron !

Il prit le billet de cent francs entre les doigts de l'abbé Cénabre et le glissa sous sa chemise, à même sa peau. Puis il rassembla les talons, fit le salut militaire, et cria : Fixe !

— Je vous devais cette sorte d'indemnité, dit le prêtre. Me voilà quitte. Vous ne recevrez pas un sou de plus de moi, sous aucun prétexte, retenez-le bien. Inutile de m'accoster désormais : je vous remettrai sans discussion entre les mains du premier sergent de ville venu. Avez-vous compris?

— On sait vivre, répondit mélancoliquement le vieux pitre qui accompagna cette déclaration résignée d'une grimace inexprimable.

— Un mot encore, continua l'abbé Cénabre, un seul mot. Tâchez de répondre sans mentir, une fois dans votre vie. Pourquoi jouez-vous ce rôle inepte? Pourquoi vous avilissez-vous?

— Je ne m'avilisse pas, dit l'homme. Je montre mon polichinelle.

— Trêve de bêtises ! Vous recommencerez demain la comédie avec un autre, tant que vous voudrez, peu m'importe ! Essayez seulement de retrouver, de retrouver une petite minute votre conscience, si vous en avez une. Regardez-moi bien en face. Nous avons passé plus d'une heure ensemble, je vous ai écouté patiemment, je vous ai même interrogé parfois. Vous n'avez pas prononcé une seule parole — entendez-vous : une seule ! — capable d'inspirer un peu de compassion pour votre misère. Vous ne cherchez qu'à dégoûter. Hé bien, quoi !

— Je vois ce que c'est, fit l'homme après un silence. Vous allez me reprendre mes cent balles.

— J'en donnerais plutôt cent autres pour tirer de vous une parole qui ne soit pas abjection pure.

— Abjection, objection, projection, dit l'idiot.

Et il eut un petit rire à décourager tout autre que le prêtre furieux, emporté malgré lui à la recherche de cette âme comme à la poursuite d'un ennemi. Et pourtant, il souhaitait ne la retrouver jamais. Il souhaitait de toutes ses forces n'avoir devant lui que ce tas sordide, ce cadavre.

— Vous mériteriez, dit-il, une paire de gifles.

— Ça se peut, remarqua l'homme, avec une grande douceur. Comment pourrais-je bien savoir ce que vous me voulez ? Vous êtes un client pas commode. Il y en a de commodes, et il y en a de pas commodes. Ma petite affaire, c'est de ne pas vous priver de votre contentement : je ne sors pas de là. Mais, je vous demande, est-ce qu'on peut forcer son tempérament ? c'est de naissance ! A ça près, il n'y a pas plus facile que moi, plus docile. J'ai toujours fait rigoler : c'est ma nature. Une nuit, à Montmartre, ils m'ont entonné mon litre de rhum — une, deux — le temps de compter six. Puis j'ai encore fait le tour de la table sur les mains, les jambes en l'air, avec une soucoupe dans les dents, rapport à la quête, un truc que j'ai. Seulement, j'étais pas nourri à l'époque, vide comme ma poche, creux comme un ballon du Louvre : on m'aurait fait claquer en me marchant dessus, un dedans de poisson, pareil. Alors j'ai failli crever. D'accord et de bien entendu, ce n'est pas des choses à faire. Hé bien, là ou ailleurs, personne n'a jamais vu se dégonfler Framboise... J'aime obéir. Voilà le fait. On me paie, ça va.

— Vous mentez, dit l'abbé Cénabre, de sa voix lente et basse. Je lis votre mensonge dans votre ignoble cœur, imbécile ! Gardez vos sales histoires pour un autre que moi. Mais attendez ! je n'en ai pas fini avec vous. S'il y a encore quelque chose là dedans — il poussa son doigt si fort au creux de la poitrine encore haletante que le misérable ne put se retenir de geindre — je l'en tirerai.

Il sentait sous sa main frémir le pauvre corps sans défense, et il n'avait aucune pitié. Il fixait son regard dans les yeux pâles qui n'osaient même pas se détourner, se livraient tels quels, ainsi que d'un chien rossé, impatient d'obéir, et qui ne comprend pas. La stupidité du vieil ivrogne, son atroce candeur, ne lui apparaissaient même plus : il n'était sensible qu'à cette dégradation, cette forme réelle et vivante d'une abjection qu'il n'avait jamais connue, à peine devinée ou pressentie, enfin découverte, et dont il subissait l'effrayant prestige. Que pesaient, que devaient peser, devant un tel spectacle, les calculs, les ingénieuses hypothèses de l'historien psychologue si fier de ses travaux de laboratoire? La même impatience, la même avidité de connaître, de pénétrer et de posséder la part réservée des âmes, cette même passion qui l'avait jadis tant de fois agité, alors qu'au dernier terme de ses admirables déductions il interrogeait en vain ses saints et ses saintes, aussi impuissant à les condamner qu'à les justifier, le bouleversait de nouveau. Mais cette fois la proie convoitée n'était pas hors de lui, hors de sa portée : il la voyait comme au fond de lui-même, elle le fascinait, ainsi qu'un reflet dans l'eau noire.

— Hé là ! Ouille là là ! Pouce... Pouce, que je vous dis ! Une supposition que j'ai menti. Moi, je suis un pauvre homme, un homme innocent : j'ai pas de malice. Mon affaire (que je vous répète) c'est d'obéir. Vas-y, Framboise. Avec le riche, mon prince, faut être mou. Mais quoi, quand même, patron : soyez juste. Je ne peux pas m'ouvrir en deux pour vous faire plaisir?

Il se mit à geindre, avec les profonds soupirs et les hoquets d'un enfant. Et il tâtait aussi, d'une main prudente, le précieux papier sous sa chemise.

— Ne faites pas de grimaces, dit l'abbé Cénabre. Vous savez très bien ce que je vous demande : répondez aux ques-

tions que je vais poser, sans mentir. Et d'abord, pourquoi pleurez-vous?

— C'est... c'est... dit enfin le vieux voyou en sanglotant... c'est... que je ne peux pas... ah ! mon Dieu... que je ne peux pas... ah ! sacrée bête que je suis !... que je ne peux plus...

— Quoi?

— Je sens que je vais mentir, fit-il d'une voix impayable. Ça sort tout seul. Ça coule comme une source : c'est pas à retenir. Vous pourreriez me casser la gueule. Vous reprendriez vos cent balles, je vous dirais la même chose. Je suis un malheureux, patron, un pauvre petit malheureux. Un autre — parole d'honneur ! — un autre comme moi, vous n'en trouveriez pas dans tout Paris... Un autre comme moi !

Il avait l'air de prendre l'immense ville à témoin, et les yeux pâles qui fuyaient ceux de l'abbé Cénabre étaient sans doute en ce moment pleins de ces perspectives de pierre, de ces routes innombrables où il avait tout perdu, jusqu'à sa vérité, jusqu'à son nom.

— Je m'en vais vous aider un peu, fit le prêtre (sa voix, tout de même, trembla). Enfin, mon garçon ! Vous avez été jeune. Vous avez été un enfant.

— Nature ! répondit l'homme avec un accent terrible.

Il tendit la tête en avant, remonta les épaules, et parut réfléchir profondément.

— Hé bien, continua le prêtre, impitoyable, vous n'avez pas toujours dormi sur les trottoirs, mangé dans les poubelles, ni servi la nuit de jouet à des femmes ivres?

— On m'a déjà observé quelque chose comme ça, un jour, finit par dire le malheureux après un long silence. Et tandis qu'il paraissait rassembler ses souvenirs avec une peine infinie, d'un geste si vif et si précis que l'abbé Cénabre le devina plutôt qu'il ne le vit, sa maigre main de singe, sa patte noire, avait déjà fait passer le billet du creux de son giron dans la tige de sa chaussure, qu'il continua de tenir un moment du bout des doigts, d'un air d'indifférence et de distraction. A peine entendit-on l'imperceptible froissement du papier.

— Vous venez de prendre là une précaution bien inutile, dit tranquillement l'abbé Cénabre : je ne reprends jamais ce que j'ai donné. Mais écoutez-moi : vous en aurez peut-être un autre semblable, pourvu que vous consentiez à parler comme un homme et non comme une bête.

— C'est juste, fit l'homme (une espèce de rougeur inattendue, effrayante, parut et disparut presque aussitôt sur ses joues et sur son front). Puis il se remit à geindre, d'abord doucement, de plus en plus fort, et tout à coup si bruyamment que, pour le faire taire, l'abbé Cénabre dut le frapper rudement sur l'épaule. Le vieux corps était agité d'un tremblement convulsif, sans doute à demi volontaire, car une extraordinaire grimace exprimait autant la ruse que la douleur ou l'effroi.

— Je ne suis pas nourri, gémit-il. Ça n'est pas du travail pour un homme pas nourri. Des questions pareilles !... Et qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte sur ma jeunesse, bon Dieu ! Je m'aurais tourné les sangs avant de vous avoir trouvé une histoire, comme ça, en cinq sec... A-t-on idée ! D'abord et d'une, défunte ma mère était une...

— Vous allez mentir encore, lui dit l'abbé Cénabre, de sa voix calme.

— Que je sois !... commença le voyou en levant solennellement la main pour un serment, mais il n'acheva pas : sa vieille face s'éclaira d'une surprise sincère. Il laissa retomber son bras.

— C'est bien possible, dit-il. Il faudra que je réfléchisse à ça...

Il renifla encore bruyamment, cracha par terre ses dernières larmes, et reprit, comme délivré d'un poids immense :

— J'ai eu tort de pleurer, je suis trop sensible. Tout ce qui n'est pas dans mon truc, vous comprenez, patron? Ça me casse la tête.

Il soupira de nouveau, d'un air de soulagement indicible.

— J'ai vu des types, j'en ai vu... Mais vous !... Ah ! vous... Vous, bon Dieu de bon Dieu ! Vous m'avez arraché ça comme avec la main. Je suis un autre homme, je suis comme neuf.

— Qu'est-ce que c'est que cette comédie? demanda l'abbé Cénabre. Arraché quoi?

— L'histoire de moman, dit le vagabond, avec un sourire énorme. C'est une blague. Pour de vrai, je ne sais pas si elle était une p... ou non : elle est morte. A l'époque, je tétais encore mon pouce, ainsi ! Seulement j'ai raconté la même blague des fois et des fois : c'est toujours mon sacré polichinelle, une misère. Le vrai, le faux, voyez-vous, patron, on mêle tout. Un bachelier ne s'y reconnaîtrait pas... Mais, vous !... ah ! vous... Vous l'avez arrachée comme une molaire.

Il se tut un moment, passa la langue sur ses lèvres avec gourmandise, et faisant probablement pour comprendre le suprême effort de sa vie, il conclut :

— Vous n'êtes pas plus curé que ma pomme, voilà mon idée. Les curés, c'est tous des croquants.

— Une minute encore, demanda l'abbé Cénabre. Vous ne me ferez pas croire que vous avez tellement oublié le passé que vous n'y distinguez plus le vrai du faux : Oui, oui : vous entendez très bien ce que je vous dis ! Hein?

— Bien sûr, oh ! la la ! répondit l'autre, vaguement.

D'ailleurs son visage avait repris aussitôt son expression habituelle de malice stupide, et il tirait doucement la manche de l'abbé Cénabre, pour s'en aller.

— Répondez-moi, répéta le prêtre. Répondez-moi doucement, gentiment. Je ne veux pas vous faire du mal. Si vous me donnez satisfaction, si vous parlez bien franchement, comme à un ami, je ne m'en tiendrai pas là, je m'occuperai de vous, hein? Vous aurez à manger, à boire, un lit, pas une fois, pas deux fois, tous les jours.

— Pensez-vous ! dit le vieux pitre.

Il caressait néanmoins son front et sa nuque d'une main tremblante. La grimace singulière qui semblait faire converger vers la racine du nez les mille rides de ses joues s'effaça lentement. Jamais, depuis des années sans doute, la face obscure n'avait reflété tel souci. Il parut comme hésiter au bord du passé sordide, puis s'y laissa probablement glisser ainsi qu'on coule à pic. L'abbé Cénabre crut voir se refermer sur la carcasse famélique — si légère ! — une eau polie et sombre couleur de plomb.

— Vous allez comprendre, disait le malheureux. Je dois vous faire l'effet d'un ballot. Ça n'est pas mauvais vouloir : de nature, je serais plutôt finaud, mais je ne suis pas nourri, voilà le malheur. J'ai de l'air dans le ventre, et les boyaux en papier de soie... Pour la mémoire, notez bien, je crains personne. Seulement j'ai tant roulé, tant roulé !... On n'a plus sa couleur véritable, comme vous diriez mon paletot. Avec ça...

— Quel âge avez-vous? dit l'abbé Cénabre.

— C'est sur mon certificat : cinquante-huit ans.

Il parut tout à coup stupéfait de l'énormité du chiffre, regarda ses dix doigts étendus avec une sorte d'épouvante,

puis secouant la tête, il prononça gravement ces paroles peu compréhensibles :

— J'y avais pas réfléchi.

— Savez-vous lire? demanda encore le prêtre, brusquement.

Il hésita.

— Des fois, finit-il par dire prudemment. Comme ça. Pour être juste, c'est l'occasion qui manque.

L'abbé Cénabre haussa les épaules.

— Allons donc ! On sait ou on ne sait pas, ne racontez pas d'histoires ! Et si vous savez lire mon ami, vous avez été à l'école — oui — vous avez été à l'école — vous avez été un enfant comme les autres. Il n'y a pas de sauvages à Paris !

— Des sauvages, cette blague !... dit le voyou.

Il s'écarta un peu en chancelant, les mains replongées dans ses poches, la tête basse, le dos arrondi, les épaules jetées en avant, extraordinairement mince, pareil à une ombre sans épaisseur, faisant ce premier pas dans un passé mystérieux ainsi qu'il avançait, depuis tant d'années, à travers les rues sans commencement ni fin, pleines d'embûches, de la ville au bruit souterrain.

— Je sais ce que c'est, reprit-il d'une voix sinistre : je ne suis pas si bête. Vous êtes un type à me voler mon polichinelle. Qu'est-ce que ça peut vous faire que j'aie été jeune ou non? Et vous me le prendrez ! J'ai pas de défense, je ne suis pas un homme. Pour dire le mot de la chose, je... je...

Il frissonna comme si un coup de vent glacé l'eût souffleté des profondeurs. Et ni l'abbé Cénabre, ni personne, ne connut jamais le mot de la chose.

— A l'école — vous parlez — une belle saleté. J'étais pas nourri non plus à l'époque, mais je savais déjà y faire. Sans me vanter, j'aime à être maltraité, c'est dans le sang. Je ne veux pas qu'on me respecte : leur respect, je l'ai où je veux dire. Ils me font rigoler. Est-ce que je me respecte, moi Des nèfles. Une supposition que je me respecte, je pourrais crever. Et ce n'est pas seulement pour la chose de ne pas crever, c'est pour l'agrément, quoi? hein? ça me plaît. Hein, patron? Toujours à l'école, que vous dites, des gars comme moi, des pauvres gars mal fichus, ça se garait, ça vous filochait entre les jambes pareils à des rats, tout pareils, les deux mains sur leur petit der, rapport aux coups de

pompe... Moi, je me collais aux grands, aux marles, aux rigolos — il y a toujours à prendre, il y a toujours profit, faut savoir, faut être mou. Une paire de claques, vous ne m'auriez pas seulement entendu renifler. C'était leur plaisir. Et puis après, des douceurs — vous comprenez, patron? Une bille par-ci, une croûte par-là, autre chose encore... Il y avait aussi un nommé Poitrine, Poitrine Amédée, le fils d'un marchand de viande de la rue Haxo, un vrai marle. J'y portais ses commissions à l'école des filles, et il me cognait la tête par terre quand on le faisait poser. Autrement, gracieux comme tout : il chipait à son vieux des bouts de barbaque que je mangeais crus, c'est plus meublant. Un vrai marle, je vous dis. Un gars qu'on se serait fait marcher dessus. Une fois, vous ne croirez pas, il m'a fait boire de l'encre, des blagues ! — j'avais le dedans de la bouche comme un roquet, et les boyaux sens dessus dessous. L'instituteur a fait des boniments, pour me défendre, soi-disant ; de quoi je me mêle? La pitié, je vas vous l'exposer tel que je pense, patron : c'est un truc à seule fin de marmiter les pauvres bougres, voilà mon idée.

Et il cracha par terre avec dégoût.

L'extraordinaire parole retentit dans le silence et s'y enfonça la dernière, comme à regret. La curiosité dévorante, le désir aride et sans merci qui avait précipité l'abbé Cénabre au-devant du terrible et grotesque passant eut cette fois un fléchissement non de pitié sans doute, mais assurément de surprise et peut-être d'effroi. Car ce qu'il écoutait depuis une heure, la confidence ridicule ou détestable pour tout autre, avait un sens pour lui plus caché, une vérité plus urgente et plus profonde. Il ne reconnaissait pas encore quelque chose de sa propre misère dans l'insurmontable infortune de ce malheureux dépossédé de lui-même, bien que la soudaine révélation en eût néanmoins bouleversé une certaine part de son âme jusqu'alors calme et préservée. Telle quelle, sa propre angoisse s'en emparait à mesure, l'épousait étroitement, la prolongeait à l'infini. Elle lui imposait sa forme et son rythme. Mais la dernière parole parut avoir rompu net cet accord fondamental.

— Enfin, c'était votre ami? demanda-t-il doucement.

L'homme errant pencha de côté la tête, releva et abaissa deux fois les sourcils, et dit enfin, avec un rire confidentiel :

— Un ami? Pensez-vous !

Et il plongea de nouveau dans son rêve.

C'était maintenant l'abbé Cénabre qui le suivait, car il s'éloignait à petits pas, traînant derrière lui sa jambe infirme, vacillant et trébuchant sans bruit ainsi qu'une ombre. Avec une immense amertume, le prêtre contemplait la proie misérable, débuchée entre mille, désormais sans défense, si pareille à une bête épuisée, lorsque à la limite de leur effort la victime et son bourreau trottent et soufflent côte à côte à travers la plaine interminable où la nuit tombe, dans une espèce de poursuite lente et solennelle.

— Patron, disait-il, comme vous, comme vous voilà, j'en ai jamais vu. Je suis fatigué, patron. Hein? d'où ça vient que je suis cuit? Cinquante-six ans, des pommes! A bien raisonner, c'est bougrement long. Cinquante-six tournées sur le comptoir, une paille. Hein, patron? Mais voilà, elles ont filé droit aux boyaux, je les ai même pas senties.

— Racontez-moi du moins ce que vous savez, dit l'abbé Cénabre. Vous avez raison : je ne suis pas un homme comme un autre. Cela m'intéresse. Cela m'intéresse énormément. Et d'ailleurs...

Il posa un moment sa main sur la maigre épaule qu'il sentait frémir et plier sous ses doigts.

— Et d'ailleurs, cela vous soulagera, mon ami.

— Possible, dit l'homme.

Il avança encore du même pas craintif, avec de grands soupirs, les yeux fixés au sol, peut-être pour continuer d'y chercher dans la poussière quelques-uns des débris épars du passé si curieusement aboli, anéanti, perdu comme un navire... Puis il s'arrêta découragé.

— Ça voudrait venir, dit-il, mais ça ne peut pas.

L'abbé Cénabre joua la surprise.

— Sans charre, reprit le malheureux, je ne peux pas remonter la côte, c'est trop dur. Faut croire que je l'ai descendue d'un seul coup, sur le derrière. Vous rigolez? Une supposition que j'aye tué ou volé, je me souviendrais, ça ferait corps. Mais je n'ai jamais eu la santé à faire le mariolle. Mes occases, à moi, je les cherche dans les poubelles. Et pour les combines, ah! voilà le hic! Je fais ce qu'on veut, je dis ce qu'on demande, on me tripote pareil une poupée en mastic, je change de peau. Vous pensez que je raconte encore des blagues? J'ai rien à moi, parole d'honneur! Dès qu'on n'a pas la force, faut être malin, faut se laisser

manger. Il y a des ballots qui veulent faire pitié : c'est un truc qui ne rend pas, c'est un mauvais truc. Je ne m'en ressens pas pour m'asseoir dans les courants d'air et poser au Joseph, à seule fin qu'une vieille pie me refile un rond en sortant de la messe. Le pauvre, d'abord, — je vous parle et réitère, — ça ne se caresse pas, ça se mange. Rien pour rien. Comprenez-vous?

— Je commence, fit l'abbé Cénabre, mais vous pouvez continuer : je comprendrai mieux tout à l'heure.

— J'observe le riche, reprit l'homme errant. Moi, je le vois au grand air : je sors que la nuit. On ne peut se faire une opinion du monde que la nuit. C'est la nuit que le riche mange le pauvre, voilà mon idée.

— Mange le pauvre? dit l'abbé Cénabre.

Le vieux le regarda de côté, avec méfiance. Puis il rit à petits coups, incrédule.

— Des fois? Elle est bonne ! Et qu'est-ce que vous faites, patron? Il y en a qui se contentent avec mon polichinelle. Vous, il vous faut le vrai, il vous faut l'homme. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous?... Notez qu'il n'y a pas d'offense : je voudrais vous contenter. Seulement j'ai pas l'habitude, c'est dur, ça me fiche le cafard, bon Dieu ! Je peux pas arriver à me tirer de ma coquille. Au lieu que d'ordinaire, je vas vous expliquer...

Instantanément sa face rayonna d'une joie terrible.

— C'est la première fois que je m'emballe sur un type dans votre genre : vous m'avez fait peur. Je préfère les rigolos. Je dors le jour du côté de l'Observatoire. Je me mets en route vers les minuit. Autrefois, je grimpais tout doucement vers Montmartre, à présent je descends plutôt vers la Concorde, ou ailleurs, n'importe où : je ne fais pas de plan, j'ai du flair. D'abord, patron, je repère mes types. Les types avec des femmes, préféremment. Quand ils sont noirs, tant mieux ! Ça sort du dancinge, c'est échauffé. La difficulté de la chose, patron, c'est de les accrocher ; à première vue, j'ôte l'appétit. Mais au petit jour, voyez-vous, le type a marre de la musique, des soyes, des dorures, et de l'odeur à cent balles la bouteille : ça finit par lui tourner sur l'estomac. Au lieu qu'un vrai pauvre, ça a du montant, ça remet le cœur. On est content que le bon Dieu vous ait pas fait la peau trop courte, et d'être si à l'aise dedans. Vaut mieux dégoûter que faire pitié, d'ac-

cord. Et puis, il y a le coup de la surprise. « Ho ! mon chéri (qu'elles disent), le sale bonhomme ! Y sent mauvais. Quelle horreur ! ». Alors je me mets à rigoler : c'est le moment. Quand je leur ai montré mon polichinelle, laissez faire ! elles ne s'en vont plus, elles en redemandent.

— Vous parlez sans cesse de votre polichinelle, demanda l'abbé Cénabre. Qu'est-ce que c'est?

Il leva les épaules avec dédain.

— Ça n'est pas une idée, c'est de nature. Je trouve des mots, des histoires, je suis jamais à court, je vois ce qu'on veut dans les yeux. Des mensonges, vous ne croiriez pas ! A se cracher dessus, patron ! Mais dans ma combine, pas moyen d'y regarder. Faut la salir !

Il étendit devant lui sa main noire, comme pour un pacte ténébreux.

— Voilà le boulot !

Et il se tut, émerveillé.

Un moment l'abbé Cénabre le contempla sans désirer rompre le silence. En dépit de l'inavouable fierté du regard, l'homme errant laissait reparaître depuis quelques instants une inquiétude, une sorte d'impatience maladroite et fébrile, comparable à l'agitation, à la vague terreur des bêtes devant un danger inconnu ou la mort. Visiblement, pour la première fois sans doute, cet animal humain dégradé, ainsi qu'une épave monte à la surface avant de s'engloutir à jamais, s'interrogeait sans se comprendre.

Mais le prêtre n'y put tenir. La sauvage détresse l'avait saisi à la gorge. Il dit, en articulant chaque mot, ainsi qu'on parle à un sourd ou à un fou :

— Vous m'aviez promis de me raconter...

Il ne put achever. L'affreux vieil homme se mit à trembler de tous ses membres et le visage contre celui de son bourreau, ses yeux pâles agrandis par une souffrance à laquelle il n'aurait su donner un nom, il cria :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! Je ne sais rien. Je suis un honnête homme, entendez-vous ! J'étais paré, j'étais tranquille. Oui, mossieur ! j'aurais crevé tranquille ! Vous raconter quoi? J'ai le droit pour moi. J'ai le droit d'être ce que je veux, et mon polichinelle, et tout, c'est la loi. Un pauvre bougre, comme vous voyez moi, ça n'a pas d'histoire. Pourquoi voulez-vous m'en donner une? Là dedans (il entr'ouvrit le drap de son paletot sur sa

peau ridée), ça remue — c'est que des mensonges. Où voulez-vous que j'aille démêler ça? C'est trop vieux, ça ne fait qu'un tout ensemble, ça bloque, bon Dieu!... Cinquante-six ans!

Il se cramponna des deux mains à la soutane de l'abbé Cénabre, il lui hurlait dans la figure :

— Je devrais vous faire coffrer, entendez-vous!

Le reste se perdit sur ses lèvres dans une mousse épaisse. Déjà sans doute l'épilepsie lui nouait autour des reins ses mains de marbre. Les prunelles s'agrandirent encore, devinrent fixes, puis tournèrent lentement sur elles-mêmes. Et, à sa grande stupeur, le prêtre y vit paraître et disparaître, ainsi que dans un remous de l'eau profonde, l'âme traquée, forcée enfin.

Il reçut entre les bras le corps léger. La tête était appuyée sur son épaule, le dos reposait sur sa main ouverte, et il ne sentit qu'un instant contre son mollet le frémissement des jambes qui se roidirent à leur tour, les pieds reposant sur leurs talons avec, au trottoir vide et blême, leur double ombre décroissante. Une longue minute le prêtre n'osa bouger, prêta l'oreille. Le faible râle, presque enfantin, se ralentit, puis cessa brusquement. Il n'entendait plus que l'imperceptible frémissement de la salive, l'éclatement des petites bulles d'air entre les dents serrées... Deux passants qui les avaient devancés une minute plus tôt avaient disparu : la rue était déserte. Au fond du Jardin des Plantes, très loin, un animal inconnu poussait par intervalles un cri ridicule. L'abbé Cénabre jeta un dernier regard alentour, puis ayant hissé sur son dos la chose légère, il descendit lentement.

Lorsque l'abbé Cénabre rentra chez lui à trois heures du matin, il ne souffrait plus. Depuis longtemps même, il ne s'était senti si dispos, si impatient de s'examiner, de calculer ses chances. La rencontre de la nuit, ses épisodes cruels et absurdes, leur enchaînement détestable, tout, jusqu'au dénouement, l'avait prodigieusement délivré. La lutte soutenue contre l'homme errant, le débat furieux, inexplicable, poussé à fond, avec une atroce sincérité, une rage terrible à ne rien laisser dans l'ombre, lui semblait à présent comme une victoire remportée sur lui-même. En déposant, au milieu des rires du corps de garde, entre les mains d'un sergent de

ville, le tas léger de haillons d'où sortait un gémissement enfantin, il avait senti une joie terrible, et telle qu'il n'en avait jamais rêvé. Le secrétaire du commissaire, retenu là par une affaire urgente, les yeux gonflés de sommeil et d'ennui, ayant reconnu le prêtre célèbre avant qu'il ne se fût nommé, cachait mal sa stupeur dans un flot de paroles banales, déplorant qu'un tel vagabond, gibier familier de toute la police parisienne, eût détourné de son chemin un homme éminent, qui avait mieux à faire. — « Une épave, monsieur, une véritable épave... Nous le ramassons deux jours sur trois. Le Dépôt n'en veut plus. Notez qu'il nous donne un mal de chien : il a perdu ses papiers, il n'a pas d'état civil, comprenez ça? Votre profession... oui... enfin, je veux dire votre ministère... a ses devoirs pénibles, la nôtre est plus dure encore. Et on semble prendre à tâche de la compliquer. C'est à ne pas croire. »

Sans l'entendre, l'abbé Cénabre couvait du regard le tas de haillons toujours vagissant, jeté sur la planche, entre un ceinturon-baïonnette et une boîte vide de camembert. Il attendait qu'il en sortît on ne sait quoi, un gémissement plus aigu, peut-être, un cri de douleur intelligible. Il l'épiait, prunelles mi-closes, avec une sollicitude tragique. Il eût voulu le reprendre, le tenir de nouveau entre ses fortes mains, l'interroger encore, comme si le misérable eût caché, tout au fond de sa honte, exprès, ainsi qu'un effroyable espiègle, la part la plus utile, la plus rare, de leur commun secret, sa part magique. Et, dans le même moment, il sentait que sa crainte était vaine, que l'occasion manquée ne se retrouverait plus, à supposer qu'elle eût jamais été. Il ne garderait que la joie amère, détestable, connue de lui seul, incommunicable, d'avoir touché le fond de sa propre conscience, d'avoir prodigieusement abusé de son âme... Le regard qu'il jeta du seuil, une dernière fois, à son compagnon fantastique, était moins de haine ou de pitié que de volupté assouvie.

Il réfléchissait à toutes ces choses les jambes étendues, ses souliers posés sur un coussin lamé d'argent, laissant tomber les bras jusqu'à effleurer du bout des doigts la laine du tapis. Sa fatigue lui était douce, et il ne sentait pas le sommeil, les tempes battantes d'une légère fièvre, jouissant du silence, de la solitude, de la sécurité retrouvée, ainsi qu'après un long voyage. Il semblait qu'il commençât une

nouvelle vie, qu'il se fût déchargé, en quelques heures, d'un poids énorme, comme, après la longue obsession de l'abstinence, le débauché gorgé de joie.

A portée de sa main le tiroir gauche de son bureau, entr'ouvert, laissait voir entre deux tas de feuilles blanches, un étui de forme suspecte, qu'il connaissait bien, le pistolet *Star*, désormais inoffensif. Drôle d'histoire ! En le jetant ce soir-là si violemment, il avait fait sauter l'un des pignons, et il s'était amusé parfois, de ses mains maladroites, à tenter de remettre en place les ressorts délicats. A chaque mouvement la petite bête brisée faisait entendre le cliquetis des mécaniques mortes, la détente folle cédant sous le doigt, la culasse glissant à fond dans la rainure, et il finissait par remettre l'arme dans sa gaine avec un frémissement de plaisir... Cette fois, il pinça fortement les lèvres.

Même le souvenir du péril couru jadis, à la même place, ne pouvait lui faire illusion : l'image de la mort ou du crime était impuissante à cacher à ses yeux la médiocrité du minuscule univers où il avait voulu enfermer sa vie. Mais il le défiait à présent, il se sentait plus fort que lui. Il n'était plus dupe du décor, d'aucun décor. Il contemplait celui-ci avec un dégoût lucide, dont il n'était pas près sans doute d'épuiser les délices. Fermant les yeux, il imaginait l'homme errant lâché tout vif entre ces murs sévères, il écoutait son pas inégal sur le parquet ciré, il pressait de nouveau contre sa poitrine le misérable fardeau. L'hallucination fut si forte qu'il cracha devant lui, entre ses deux souliers pleins de poussière, sur le coussin de soie. Ayant fait, il s'endormit.

GEORGES BERNANOS.

Souvenirs sur le roi Louis-Philippe et sur M. Thiers (1)

II

Jeudi, 21 juillet 1836.

Les nouvelles qu'on reçoit chaque jour des machinations qui se préparent deviennent de plus en plus alarmantes. Ces coquins de la Société des familles tiennent leur club dans une maison assez rapprochée de l'Arc de Triomphe. De là, ils forment leur plan d'attaque. Elle doit être à force ouverte, faite par des gardes nationaux qui tireront sur le roi et son groupe. Le projet est de se défaire à la fois du roi, de M. le duc d'Orléans, de M. Thiers et de M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur. Peut-être n'attendront-ils pas les journées de Juillet pour l'exécuter, car il y a aussi un plan qui consiste à enlever le roi à Neuilly, et ses ministres là où ils se trouveront. Outre les assassins venus de Corse, de Suisse et de Naples, il en est parti d'Allemagne, d'Angleterre, et Marrast et Cavaignac, chefs de la République, condamnés d'Avril, échappés de Sainte-Pélagie, ont aussi quitté l'Angleterre pour prêter main-forte à leurs amis. Jamais, disent les personnes de la police, on n'a vu

 Voir *la Revue universelle* du 1er novembre 1927.

l'horizon plus sombre, ni plus de trames ourdies à la fois. Tout cela taché de mystère et d'inconséquence.

Le ministère est fort inquiet de ces préparatifs, et particulièrement M. Thiers, qui a toute la responsabilité de l'événement. Le duc d'Orléans lui disait encore avant-hier :

— Je viens causer avec vous parce que vous êtes à vous seul tout le ministère.

On a tenu conseil sur ces choses graves. Puis M. Thiers a mandé le général Jacqueminot, chef d'état-major de la garde nationale. Après l'attentat d'Alibaud, il était pour qu'on ne fît pas de revue ; depuis, il a changé d'avis ; il a donc fallu le combattre vivement. Au milieu de ces débats il s'est écrié :

— Écoutez, mes amis, donnez-moi votre parole d'honneur de ne point répéter ce que je vous dis : hé bien, si j'étais ministre du roi, je lui conseillerais de ne pas passer la revue.

Le soir, il y a encore eu conseil à Saint-James. Le préfet de police, le sous-secrétaire d'État à l'Intérieur ont raconté ce qu'ils savaient des machinations, insistant beaucoup pour qu'on vînt garder Saint-James cette nuit et les suivantes. M. Thiers n'a cédé que plus tard à cet avis, et, sur les instances du roi et du duc d'Orléans, on a décidé que le roi retournerait demain à Paris pour y rester jusqu'après les fêtes de Juillet. M. Thiers sera aussi obligé de revenir aux Affaires étrangères pendant ce temps.

Le roi continue à être agité de tristes pressentiments. Quelquefois il dit à M. Thiers :

— Nous nous en tirerons peut-être encore cette fois !

Hier à minuit, on a envoyé un poste de six hommes à Saint-James, ce qui n'est pas suffisant pour défendre une maison aussi grande. Le préfet de police m'avait prévenue qu'on avait de fort mauvais projets sur M. Thiers, et qu'on pouvait chaque nuit essayer un coup de main. Nous sommes assez habitués à ces sortes de menaces. Jusqu'à présent, on en a été quitte pour des précautions. On a donc placé une sentinelle dans le jardin, une dans la cour, quatre hommes restant au poste qui était dans le vestibule. Puis deux gardes municipaux se promenaient chacun leur tour dans le parc. J'avais engagé M. Thiers à fermer ses portes et ses volets pour qu'on ne le surprît pas au milieu de son sommeil. Malgré ces précautions, je ne me suis couchée qu'à la pointe

du jour, et j'ai passé ma nuit à rôder dans la maison, car je voulais garder à la fois mes deux filles et M. Thiers, et j'étais décidée à faire bonne défense si j'entendais venir quelqu'un, ou même une bande armée. Nos soldats avaient des cartouches, et devaient tirer à la moindre opposition un coup d'alarme. Heureusement, tout s'est borné au récit que je fais. Nous verrons ce qu'ils feront ces jours-ci.

On nous a annoncé ce matin à midi que M. Carrel, rédacteur du *National*, venait d'être mortellement blessé en duel. M. Émile de Girardin, son adversaire, a été blessé à la cuisse. La rencontre avait eu lieu pour une susceptibilité de rédaction d'un article du journal de M. de Girardin sur M. Carrel. C'était donc ce dernier qui avait demandé raison. Le premier mouvement de M. Thiers a été d'être affligé de la perte d'un homme de talent et d'esprit qu'il avait beaucoup connu, et qui, depuis juillet, lui avait fait beaucoup de mal avec son journal. Mais paix aux morts ! Il laisse une malheureuse femme qui, depuis sept ou huit ans, avait quitté sa famille, son mari, pour s'attacher à lui comme son ombre. On dit qu'elle lui est si véritablement dévouée que sa position est digne de pitié.

On pense que l'enterrement de M. Carrel pourra amener une collision républicaine.

Hier, on a reçu des dépêches de M. de Sainte-Aulaire, ambassadeur à Vienne ; la circulaire de M. Thiers touchant le mariage du duc d'Orléans et la décision de le marier avant la fin de l'année, a beaucoup frappé M. de Metternich. Néanmoins il ne croit pas que M. Thiers tienne la gageure jusqu'au bout, qui serait, si ce chancelier ne se décide pas tout de suite à donner en mariage au duc d'Orléans la princesse Thérèse, fille du prince Charles, d'en prendre une autre, même d'un rang moins illustre, et par conséquent de se refroidir beaucoup avec le cabinet de Vienne, menace déjà faite dans l'avant-dernière dépêche de M. Thiers. Il a lu que M. de Metternich a répondu à M. de Sainte-Aulaire :

— Jamais le roi ne permettra à M. Thiers d'aller aussi loin.

Cependant, alors qu'il disait cela, l'ultimatum de M. Thiers courait la poste. On demandait un *oui* ou un *non* à M. de Metternich, et cette fois on disait positivement que, sur un refus, les relations de la France seraient beauoup moins agréables pour l'Autriche.

Ce soir, vendredi 22 juillet, M. Thiers restera à Paris. Le roi vient s'y fixer demain samedi 23 juillet.

Dans le public, cette revue cause une espèce de terreur. Chacun se demande ce qui arrivera. C'est une sorte de pressentiment général !

Le prince de Talleyrand arrive passer quelques jours à Paris, dans la croyance d'une revue. Le général Sébastiani ne part aussi pour les eaux qu'après, bien qu'il ait demandé un congé pour sa santé. Enfin l'horizon paraît chargé d'événements.

Dimanche, 24 juillet.

Hier samedi, il a été annoncé au *Moniteur* que la revue n'aurait pas lieu. Cela a causé un étonnement assez grand. Les gens raisonnables approuvent le ministère d'avoir pris cette mesure de prudence, mais les importants de la garde nationale sont fâchés de laisser échapper une occasion de parader, de faire des embarras, et d'être appelés général, colonel, etc.., mon capitaine, par les tambours, la musique de la Légion. Ce n'est pas l'intérêt général qu'ils ont en vue, mais leur très petite importance, qui en pourrait souffrir. En cela même ils sont dans l'erreur, car on ménagera toujours la garde nationale dont le panache est un drapeau d'ordre public. Du reste, on s'attendait à cette petite clameur, et la presse n'a pas été aussi hostile qu'on aurait pu le croire. Le *Courrier*, journal d'opposition, a fait un article parfaitement loyal, où il raisonne comme ont pu le faire les ministres. Il déplore cette manie d'assassinat, et dit que le ministère a agi avec prudence en n'exposant pas sans nécessité la vie du roi. Le *Journal des Débats*, au contraire, fait un article très malveillant.

M. Carrel, rédacteur en chef du *National* et chef du parti républicain modéré, est mort ce matin de la suite de son duel. Ses amis ont prétendu que quatre cents personnes s'étaient fait inscrire chez lui le jour où il avait été frappé. La liste était seulement de quarante personnes. Le gouvernement pense que le jour de son enterrement on fera peut-être quelque démonstration républicaine. Il ne veut cependant se mêler en rien du convoi. Il laissera le parti mener ce deuil comme il l'entendra, et ne s'y mêlera que pour rétablir l'ordre s'il était troublé. Hors cela, on les laissera parfaitement libres de se réunir, de traverser Paris et de

manifester leur douleur, s'il ne s'y mêle pas de cris séditieux.

Le prince de Talleyrand est arrivé hier samedi pour passer les jours de juillet auprès du roi. C'est un acte de dévouement et de soumission à la monarchie de Juillet, et tout à fait spontané. Sa première visite a été pour M. Thiers, même avant d'avoir vu le roi.

L'enterrement a eu lieu à Saint-Mandé. Tout s'est passé bien tranquillement, et sans que la police ait eu besoin de s'en mêler.

Récit qui m'a été fait par M. Thiers sur les raisons, qui ont empêché le ministère de faire la revue du 29 juillet.

Lorsque M. Thiers apprit la tentative d'Alibaud, il se rendit aussitôt à Neuilly. Le roi était à table, et M. Thiers fort ému, lui dit :

— Sire, cet affreux attentat ne nous fera pas demander des lois de répression aux Chambres, mais nous en profiterons pour sauver Votre Majesté d'un nouveau danger, et nous ne ferons pas de revue de juillet cette année.

Le lendemain dimanche, le roi se rendit de Neuilly au Palais des Tuileries. Les officiers, la garde nationale y accoururent en foule, avec de grandes démonstrations, et, pour connaître l'opinion, on jeta cette idée au milieu d'eux. Elle prit fort mal, surtout parmi les grosses épaulettes de la garde nationale, qui craignirent, si les revues périodiques étaient supprimées, de perdre de leur importance. Lobau, maréchal et chef de cette garde, ne se prêta donc nullement à cette mesure que l'occasion permettait de prendre, et le Conseil des ministres s'étant assemblé le lundi, il fut entendu qu'on enfoncerait son chapeau sur sa tête, et qu'il y aurait une revue malgré les appréhensions qu'on en pouvait avoir. Beaucoup de lettres anonymes annonçaient une vengeance sur le roi, si on ne faisait pas grâce à Alibaud. Un maître d'école en écrivit une et, après l'exécution d'Alibaud, il s'enrôla dans l'armée pour mettre lui-même son projet à exécution. Ceci n'a été su que depuis quelques jours. J'ai dit ailleurs tout ce qui m'avait été conté sur cette époque.

La revue étant décidée, le Conseil s'occupa des mesures à prendre pour qu'elle fût le moins dangereuse possible. Il fut décidé que le roi ne passerait pas au milieu des rangs,

qu'il se tiendrait sous une des petites arcades de l'Arc de Triomphe, et que la troupe et la garde nationale, pour en faire l'inauguration, défileraient devant le roi, qui serait entouré et couvert autant que possible par la personne de ses ministres : M. Thiers d'abord à ses côtés, puis le ministre de l'Intérieur, M. d'Argout, M. Passy, ministre du Commerce, et le maréchal Maison, ministre de la Guerre. M. le duc d'Orléans et le duc de Nemours, pour ne pas réunir tant de têtes précieuses dans un même lieu, devaient, je crois, être mis à la tête de troupes et passer ainsi devant le roi. En face, sous l'Arc et sous la seconde petite arcade, on devait préparer une tribune pour le reste de la famille royale. De sorte que le roi aurait été garanti par cette tribune des coups qui auraient pu arriver du dehors.

Malgré ces précautions, on était convaincu qu'il y aurait un coup de main de tenté, mais on se raidissait contre ce danger, et chacun avait pris son parti. M. Thiers montait tous les matins un cheval assez vif, qui devait le porter ce jour-là ; on lui tirait des coups de pistolet aux oreilles, on l'envoyait à la parade au bruit du canon, parce qu'on était convaincu que la revue amènerait une mêlée, malgré les très bonnes dispositions de la garde nationale. Mais jusque-là la police n'ayant que des inquiétudes graves, sans indication positive, on était décidé à se livrer aux événements inconnus.

Chaque jour l'horizon devenait plus sombre ; le préfet de police, le ministre de l'Intérieur, son sous-secrétaire d'État, répétaient que jamais on n'avait eu de plus sinistres prévisions, qu'on tramait des conspirations. Cavaignac, Marrast avaient quitté l'Angleterre pour venir à Bruxelles. Il partait de Naples, de Corse, de Suisse, d'Allemagne, des hommes décidés à faire une tentative sur la personne du roi. Beaucoup de gardes nationaux s'étaient enrôlés pour la revue. Dans le nombre, on comptait des gens zélés, mais beaucoup de mauvais sujets : Fraisse, l'ami d'Alibaud, qui avait subi cinq condamnations pour ne pas avoir fait son service de garde national, s'était aussi fait faire un habit pour la revue. Le roi, les princes n'ignoraient pas ces préparatifs. La reine, les princesses, Madame Adélaïde étaient dans une inquiétude affreuse ; elles disaient que le roi succomberait, et ne cessaient dans leur intérieur de verser des larmes. Néanmoins M. Thiers n'était point ébranlé, et, la

revue devant avoir lieu, on faisait avec activité les préparatifs.

29 juillet 1836.

Il y a eu grand dîner de trois cents personnes au palais des Tuileries : les principaux officiers de la garde nationale, et de la troupe de ligne. Le roi, qui savait que quelques-uns avaient murmuré de la suppression de la revue, s'est particulièrement adressé à eux pour leur en parler.

— C'est une singulière manière, a-t-il dit, de me prouver son dévouement, que de blâmer mon ministère de ne m'avoir pas encore une fois exposé aux coups des assassins. On voudrait, je crois, me faire jouer le rôle d'un sous-officier ; n'ai-je déjà pas été assez souvent attaqué? Vous, messieurs, qui faites les braves, vous avez peur sitôt qu'on vous demande des lois ; qu'on s'adresse à la Chambre pour quelque loi de sûreté, elle nous marchande, elle hésite. Oui, messieurs, c'est la peur qui fait tout le mal, puisque personne n'ose se montrer et prendre des résolutions, et il faut toujours que ce soit le roi, le ministère qui se mettent en avant. Mon ministère a très bien fait d'agir ainsi, et je lui en suis pour mon compte fort reconnaissant.

Tout cela fut dit à différentes personnes, non pas tout à fait dans ces termes, car ce que j'écris n'est que le sens des paroles qui m'ont été contées. Le roi a parlé d'un ton très animé, et de façon à persuader qu'il approuvait la résolution de ses ministres.

A la fin de la soirée, il a dit à M. Thiers :

— Êtes-vous content de moi? Je ne sais en quel état est votre chemise, mais la mienne est mouillée, et j'en vais changer.

29 juillet 1836.

Conversation entre le duc d'Orléans et le roi sur la tenue de la maison du roi. M. Thiers assistait à cette conversation.

— Mon père, dit M. le duc d'Orléans, vous avez une maison singulièrement tenue.

— Ha ! s'écria le roi, voilà les enfants qui en veulent remontrer à leur père !

Et, se mettant devant une table, un crayon à la main,

faisant des têtes comme les enfants (c'est assez l'habitude du roi pendant les discussions du Conseil) :

— Parle, parle, Chartres, je te répondrai.

Cela avec une impatience et une vivacité incroyables, mais sans mauvaise humeur.

— Je dis, mon père, que vous avez des aides de camp qui entrent continuellement chez vous, dans votre cabinet, sans y être appelés.

— Tu as peut-être raison pour cela. Mais continue, continue, je te répondrai.

— Chez moi, je fais appeler mes aides de camp lorsque j'ai besoin d'eux, mais jamais ils ne quittent le salon de service. Je leur impose mon langage.

— Ha ! Je te connais, Chartres, je sais bien, moi, je suis un bon homme.

Ce qui voulait dire : je sais que tu es plus raide que moi.

— Il vient chez la reine beaucoup de personnes qui n'y devraient pas être, et quantité d'autres qui y seraient à leur place n'osent s'y présenter.

— As-tu fini?

— Oui, père.

— Tu crois, dit le roi avec son extrême vivacité, que parce que tu as fait danser quelques femmes tu sais ce que c'est que de tenir un salon. Eh bien, moi, je te dis qu'il n'est pas possible que le salon de la reine soit tenu comme on le voudrait. La reine peut-elle faire dire à sa porte : j'y suis pour telle personne, et pas pour telle autre? Et puis, les langues de femmes, je n'en réponds pas. Ha ! les langues de femmes ! Devant moi on ne dit rien ; si Vatout, Laborde ont fait quelque incartade, je ne puis jamais les atteindre : ils filent de salon en salon à mesure que je m'approche d'eux !

Samedi, 30 juillet 1836.

M. Thiers est allé ce jour chez le roi, seulement à quatre heures, parce qu'il avait été obligé auparavant de voir le prince de Talleyrand et le duc d'Orléans. En arrivant chez le roi, il y trouva Son Altesse Royale, et après quelques mots il remit au roi une lettre de M. Bresson sur les renseignements qu'il avait pris de la princesse Hélène de Mecklembourg.

Le roi voulut en faire la lecture à haute voix, parce que,

dit-il, cela regardait *la bobinette* (ce mot est adopté par le roi pour désigner les entretiens qui ont lieu sur les affaires de famille). Mais le duc d'Orléans répondit qu'il la connaissait parce que, effectivement, M. Thiers, en allant le matin chez lui, la lui avait montrée, et sortit.

Le roi, sans vouloir le témoigner, eut un petit mouvement d'humeur (parce que, comme le dit souvent M. Thiers, il tient à sa prérogative), et que cette lettre vue par son fils avant lui le contrariait. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il dit à M. Thiers qui s'était bien aperçu de ce petit mouvement presque imperceptible :

— Avez-vous vu Chartres? Il a de l'humeur. Je crois qu'il a vu cette duchesse de Dino !

Puis, passant à autre chose et ne pensant plus à son humeur parce que M. Thiers lui avait expliqué sa visite au duc d'Orléans :

— Ha ! Mon cher petit président, il m'arrive des tableaux d'Espagne... mais huit cent mille francs à payer...

— Ha ! répondit M. Thiers, nous trouverons bien moyen de demander à la Chambre quelque chose pour cela. Il faut bien faire quelque chose pour notre pauvre roi qui se sacrifie pour tout le monde.

Et Sa Majesté de l'embrasser.

— Vraiment ! mon cher petit président.

Le roi était charmé de cette espérance (trait de caractère). Il répète souvent :

— Savez-vous que je suis endetté de quatorze millions? Et ce pauvre Louis-Philippe, s'il venait à mourir, qui paierait ses dettes?

— L'État, répond M. Thiers.

— Ha bien, oui ! L'État ! Pauvre Louis-Philippe, reprend le roi, on paierait joliment tes dettes...

Et cela dit avec mille gestes, et de la manière la plus comique, comme un véritable mime.

Le roi a aussi conté que Madame Adélaïde avait de l'humeur.

— Vous savez bien, président, nous ne lui avons pas tout dit (il s'agissait de la revue). Nous lui en avons cependant conté une bonne moitié. Mais enfin, elle a de l'humeur. Ha ! Les caractères ! Avez-vous vécu avec les mauvais caractères? Moi, j'y ai passé ma vie.

Et quittant M. Thiers :

— Adieu, mon président, je vais voir le vieux qui m'attend.

Le vieux était le prince de Talleyrand.

Dimanche, 31 juillet 1836.

Le prince de Talleyrand est parti ce matin, pas très satisfait de son voyage. Le roi l'a fait prier de ne pas lui parler des affaires d'Espagne, parce que M. Thiers en prendrait de l'ombrage. M. de Talleyrand s'est donc mis à répéter à tout venant :

— Moi, je ne suis venu à Paris que pour voir le roi. Je ne parle pas d'affaires. Je ne veux pas en entendre parler.

Il disait surtout cela à l'ambassadeur d'Espagne, le général Alava. M. Thiers est allé le voir la veille de son départ, et est parvenu à lui faire entendre qu'il était irrévocablement fixé en faveur de Christine. Puis il a promis au prince d'aller le voir à Valençay, ce qui l'a fait partir en assez bonnes dispositions pour M. Thiers.

Août 1836. — Affaires d'Espagne, Saint-James.

(De la main de Thiers.)

Jeudi, 4 août 1836.

M. le marquis d'Aragon m'a raconté en allant de Paris à la Jonchère plusieurs anecdotes relatives à Charles X, à Louis XVIII, à la comtesse d'Artois, à la duchesse d'Angoulême, au maréchal Ney, au duc de Berry.

M le marquis d'Aragon a été premier page du comte d'Artois avant la Révolution. A vingt-six ans, le comte d'Artois lui fit avoir une compagnie de cavalerie.

Le comte d'Artois aimait mieux le duc de Berry que le duc d'Angoulême. Celui-ci était trop dans les idées de son oncle.

La duchesse d'Angoulême préférait son beau-père à son oncle, quoique au sortir du Temple elle eût été élevée auprès de ce dernier. Elle était fort attachée à Louis XVI, beaucoup moins à la reine, sa mère. Celle-ci n'avait jamais pu assouplir la raideur de son caractère. M. d'Aragon m'a conté, en me l'assurant, le fait qui suit.

En 1815, lorsque Louis XVIII apprit l'évasion de Lavalette, il dit à M. Decazes :

— Tu verras que c'est nous qui l'avons fait évader ; il est heureux qu'il y soit parvenu.

Louis XVIII avait envie de faire grâce au maréchal Ney, mais il ne l'osait pas à cause des passions furieuses de son parti, et des exigences emportées de la Chambre de 1815. Lorsque le maréchal eut été condamné, il dit à M. Decazes :

— Je ne peux pas lui pardonner de mon propre mouvement. Mon ministère n'est pas assez fort pour me proposer lui-même sa grâce ; il n'y a que ma nièce qui soit en mesure de me la demander. Il faut qu'elle me la demande.

Le duc de Richelieu alla trouver la duchesse d'Angoulême, et lui en fit d'abord l'insinuation.

— Votre Altesse Royale a une bonne occasion de se faire bénir.

La duchesse d'Angoulême répondit sèchement qu'elle ne se mêlait point des affaires de l'État. Il y eut retard dans l'exécution jusqu'au lendemain. Le duc de Richelieu retourna de nouveau auprès d'elle, et lui adressa de plus vives instances. Cette fois, il lui parla ouvertement, et lui dit que le roi l'avait autorisé à faire cette démarche auprès d'elle, et l'en avait même chargé. Elle persista dans son refus, et ne sut pas pardonner après avoir tant souffert. Le malheur n'avait rien pu sur ce caractère de fer.

1er août 1836.

Affaires d'Espagne.

On sait que depuis longtemps M. Thiers s'occupait beaucoup des affaires d'Espagne, particulièrement depuis la fin de la session, pendant le séjour du roi Léopold à Paris, et surtout depuis le retour de M. le duc d'Orléans. Ce prince qui, l'année dernière, sous le ministère de Broglie, était opposé à l'intervention réelle ou déguisée, est tout à fait revenu à l'idée politique et fixe de M. Thiers, qu'il faut, dans l'intérêt de la France et de la dynastie de Louis-Philippe, éviter que le trône d'Espagne tombe dans les mains de don Carlos.

Depuis quelques jours, les nouvelles d'Espagne sont assez mauvaises. On ne comprend rien à l'inaction du général en chef (Cordova) de l'armée de la reine. Il a cependant sous ses ordres une armée de cent mille hommes, répartie, il est

vrai, dans les places fortes, dans les villes, et dans toutes les provinces d'Espagne au pouvoir de la reine, mais enfin il lui reste bien trente mille hommes de troupes actives qu'il pourrait employer plus utilement. On se perd donc en conjectures sur son inaction, très fâcheuse pour l'Espagne. On l'attribue ou à sa santé, qui est fort mauvaise et qui lui laisse moins de résolution, ou peut-être à des ordres secrets de la reine, qui, au cas où elle serait obligée de quitter Madrid pour se retirer soit à Cadix, soit en France, voudrait avoir une armée pour protéger sa retraite, ou pour tenir dans Cadix et résister aux efforts de don Carlos.

Il en résulte que cette armée qu'on craint de compromettre sans qu'on en sache réellement la raison, est comme paralysée, et que les carlistes en profitent pour s'avancer. Villa Réal, Gomez, généraux carlistes qui commandaient en Castille et en Galicie, ont jeté une bande qui est venue à quelques lieues de Saint-Ildefonse, que la reine habite pendant la saison d'été. Une panique s'est emparée de tous les habitants qui se sont à la hâte mis dans des charrettes, et qui ont fui vers Madrid.

Ces nouvelles sont arrivées à Paris le samedi 30 juillet. Les précédentes aussi n'étaient pas fort bonnes, ce qui avait engagé M. Thiers à reparler au Conseil du recrutement de la Légion étrangère. Le roi alors avait voulu gasconner, ajourner, diminuer, ce qui avait amené une scène assez vive entre lui et M. Thiers.

— Si le roi ne permet plus de discuter, dit le président du Conseil, qu'il gouverne à sa guise et fasse ses ordonnances. Mais tant que les ministres sont responsables, il faut que Sa Majesté entende leur avis, et si je croyais de mon devoir de dire au roi que l'intervention fût nécessaire, je le ferais. Mais il ne s'agit maintenant que de la Légion étrangère.

Là-dessus, grande fureur du roi, mais qui n'a pas même duré jusqu'au lendemain, car lorsque M. Thiers est retourné chez le roi, il l'a trouvé fort bien disposé, cherchant à lui prouver que la veille il avait été bien vif, tandis que M. Thiers soutenait au roi qu'au contraire c'était lui qui s'était emporté.

Le matin qui précéda ce Conseil, M. le duc d'Orléans avait eu aussi au sujet des affaires d'Espagne une explication violente avec son père, et il était venu en prévenir

M. Thiers, afin qu'il soutînt toujours son opinion ; c'est pour cela qu'au Conseil M. Thiers amena la conversation sur la Légion étrangère.

Au milieu du désordre qui s'est jeté dans les rangs de la reine en Espagne, une idée domine : la demande de l'intervention française. Le ministère français ne voudrait pas qu'on arrivât à cette extrémité. Cordova, qui n'a pas voulu suivre les excellents conseils que lui donnait le général Harispe, placé sur la frontière de France et d'Espagne, ne voit de salut que dans l'intervention ; la reine est prête à la demander ouvertement. Outre cela, le général Bernel, qui commande la Légion étrangère en Espagne, a perdu son autorité morale sur ses troupes, par la folle conduite de sa femme qui s'est prise d'amour pour un officier polonais de cette Légion, et qui le suit à cheval jusque sur le champ de bataille. Il est donc urgent d'aviser aux moyens de sauver l'Espagne de ce découragement, et l'intervention positive étant une chose très grave, M. Thiers a imaginé un terme moyen auquel il a fait consentir le roi. Il est allé au Palais des Tuileries samedi matin, 30 juillet, et lui a annoncé que le recrutement pour la Légion étrangère, auquel le roi ne croyait pas, fournissait beaucoup d'hommes, qu'un seul régiment en avait donné cinq cents. Le roi en a été effrayé, mais M. Thiers l'a assuré en lui promettant de ne pas intervenir. Le roi lui a dit, moitié abattu :

— Il faut bien que je vous cède, mon petit ministre, parce que je ne veux pas me séparer de vous, et que vous me quitteriez si je ne vous laissais pas faire ; mais pas d'intervention, n'est-ce pas?

— Non, pas d'intervention, a repris M. Thiers.

Et le roi l'a embrassé en répétant le mot :

— Pas d'intervention, mon cher petit président.

Rentré chez lui, M. Thiers s'est occupé de son plan de pacification pour l'Espagne, et le voici :

Les folies de la femme du général Bernel lui ayant fait perdre toute autorité sur la Légion, M. Thiers veut y envoyer un homme ferme pour le remplacer, et au lieu de lui donner seulement le commandement de 6 000 hommes, porter sans en rien dire la Légion à 10 000 hommes. Pour ce commandement, il a jeté les yeux sur le général Bugeaud, maintenant en Afrique, qu'on ferait revenir après lui avoir donné le grade de lieutenant général pour ses succès de la Macta.

Néanmoins, c'est avec quelque regret que M. Thiers le retirerait d'Afrique où il vient de battre les Arabes. M. Thiers a donc pensé aussi au maréchal Clauzel ; il a mandé son aide de camp, M. de Rancé, et en lui faisant promettre de ne rien dire au maréchal, il lui a demandé s'il aurait le goût de faire une campagne en Espagne. L'autre a dit qu'il le croyait, et a si bien gardé le secret que le jour même, le maréchal Clauzel, ayant été faire sa cour au Palais des Tuileries, le roi lui demanda quand il partait pour l'Algérie : il répondit qu'auparavant il voulait aller aux eaux des Pyrénées, et peut-être pénétrer en Espagne pour voir l'état de ce pays.

Et voici comment M. Thiers l'a su.

Dimanche, 31 juillet 1836.

Le dimanche 31 juillet, M. Thiers est allé chez le roi. Entre autres choses, le roi lui a conté cette parole de Clauzel que M. Thiers lui a expliquée par son ouverture à Rancé. Le roi alors n'a pas marqué une grande répugnance en parlant de l'envoi de Bugeaud ou du maréchal en Espagne ; M. Thiers a mandé le lendemain, lundi, 1er août 1836, le maréchal Clauzel, pour s'ouvrir avec lui de ses projets. Le maréchal n'a pas paru éloigné de faire une campagne en Espagne. Il a même dit que dans un temps, l'année dernière, on lui avait fait des propositions ; que la reine avait consenti à lui donner le titre de duc d'Aluméda, avec une pension attachée au duché de 200 000 francs de rente (ce qui, par parenthèse n'était pas vrai) ; mais M. Thiers en a tiré l'induction que ce serait une condition du maréchal, qui tient beaucoup aussi à ce qu'on lui réserve la prise de Constantine en Afrique, promesse que jusqu'à présent M. Thiers lui a faite.

Partant de ces bases, M. Thiers est encore flottant entre le général Bugeaud et le maréchal Clauzel. Si on envoyait ce dernier, outre la Légion étrangère grossie par les Français qu'on lui destine, on mettrait sous son commandement le général Cordova, et les carlistes seraient bien vite détruits. Mais ce serait presque l'intervention, et cela donne à penser au roi ! Néanmoins, M. Thiers a fait venir le général Alava, ambassadeur d'Espagne en France, et l'a chargé d'écrire à sa cour les plans du gouvernement français et les prétentions

du maréchal Clauzel, en bornant à 100 000 francs la pension attachée au duché.

— Si votre reine est détrônée, la pension et le duché s'en iront avec elle. Si au contraire elle parvient au moyen du maréchal Clauzel à affermir sa puissance, ce ne sera pas payer trop cher la conservation d'un trône.

Le général Alava, qui est fort accommodant, va écrire cela à sa cour, ainsi que les bonnes dispositions de M. Thiers, et, par suite, du gouvernement. Il a aussi, après cette conversation, prié M. Thiers d'écrire à Madrid qu'on était fort content de lui à Paris, et par conséquent de ne pas envoyer à sa place Miraflorès. Cela arrange M. Thiers, qui s'entendait moins bien avec ce brouillon. Mais il a ri de ce *moi* du *cœur* humain qui se trouve dans tous les rangs et dans tous les pays.

Outre cela, on va envoyer à Madrid M. Bois-le-Comte, porteur de dépêches, de propositions et d'instructions verbales à la reine régente d'Espagne.

Voici ce que M. Thiers lui prescrit : quitter Saint-Ildefonse et venir malgré les chaleurs s'établir à Madrid ; y déployer beaucoup d'énergie, animer les troupes par sa présence, monter à cheval comme elle l'a déjà fait, se promener dans Madrid et au milieu de ses troupes ; si quelques émeutes ont lieu, les réprimer par la force, et même par la mitraille ; si, malgré ses efforts, elle était forcée de quitter Madrid, elle doit se retirer à Cadix et tenir bon avec les débris de son armée jusqu'à ce qu'on lui envoie des secours, et surtout se bien garder de quitter l'Espagne pour se réfugier en France dans l'espérance d'obtenir une intervention. Le roi de France, lui a fait dire M. Thiers, vous aime beaucoup ; il vous recevra à Marseille, vous embrassera, vous logera dans un bon château. Mais vous n'obtiendrez rien, une fois dépossédée de votre royaume. Il faut donc tenir bon, ne pas demander l'intervention, et compter que je ferai tous mes efforts pour vous conserver votre couronne. En la défendant, je défends mon principe politique. Si vous demandez l'intervention, vous pourriez m'obliger à quitter le ministère, et alors tout serait perdu, car il n'y a que moi qui ai jamais voulu bien franchement vous soutenir. Si les doctrinaires revenaient au pouvoir, ils vous abandonneraient. Votre intérêt est donc que je reste et que je vous appuie par tous les moyens qui seront en mon pouvoir. Je les

emploierai par dévouement à mon pays, et encore une fois parce qu'il entre dans ma politique d'être uni étroitement avec les puissances de l'Occident : l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse. Voilà la ligue que je veux fortifier. Peu m'importe que les puissances du Nord gouvernent comme elles l'entendront chez elles, mais je ne veux pas qu'elles se mêlent de ces affaires qui sont utiles à la France. Ainsi l'intérêt de ma politique doit rassurer la régente sur mes intentions. Il pourra aussi convenir au gouvernement français que la jeune reine d'Espagne épouse M. le duc d'Aumale, et j'en préviens la reine afin de connaître ses intentions.

Lundi, 1er août 1836.

Ce plan arrêté, M. Thiers fut chez M. le duc d'Orléans. Ce prince, un peu souffrant, était au bain.

— Je viens, monseigneur, vous faire part de mes projets sur l'Espagne, et des mesures que je compte prendre. J'ai voulu vous en prévenir, parce qu'il se peut qu'elles nuisent un peu pour le moment à vos projets de mariage, et que MM. d'Apponyi et de Werther en prennent un peu d'humeur.

Après avoir réfléchi un instant, le prince répondit qu'il serait fâché que cela produisît cet effet, mais qu'il ne devait pas hésiter à sacrifier son intérêt personnel à celui de la France.

Les choses ainsi convenues, M. Thiers fut trouver le roi ; il ne devait pas parler de sa visite au duc d'Orléans, parce que le roi aurait quelque penchant à être jaloux de ses prérogatives...

— Point d'intervention, dit M. Thiers.

— Point d'intervention, mon cher petit ministre.

Et il l'embrassa.

— Il faut bien que je vous laisse faire, mais j'ai eu des affaires pour vous avec Apponyi et Werther. Ils sont venus me parler d'Espagne. J'ai répondu que ce n'était pas ma faute, mais que vous le vouliez, et que je ne pouvais que vous céder ou changer de ministre ; que comme vous ne voulez que la grandeur de votre pays et la tranquillité générale de l'Europe, je n'aurais qu'à perdre en vous changeant ; qu'en Suisse vous n'aviez pas hésité à vous montrer ferme, tandis que M. de Broglie et les doctrinaires n'y avaient fait que du gâchis. Je les ai amenés par ce langage

à se calmer, et à convenir qu'il était désirable, malgré vos idées sur l'Espagne, que vous restiez au pouvoir. Ils m'ont dit qu'ils ne voulaient vous parler de rien, afin de ne pas vous donner d'humeur.

Après cette conversation, M. Thiers a fait part de ses projets au roi, hors celui de porter la Légion étrangère à 10 000 hommes au lieu de 6 000. Le roi le pressant et fermant les yeux comme à un mal qu'il faut subir, les a approuvés. Et le soir, M. Bois-le-Comte a été prendre congé du roi avec M. Thiers. Le roi lui a répété les instructions qui lui avaient été données.

Mardi, 2 août.

Ce soir, on a appris que Cordova, ayant perdu la tête, avait donné sa démission de général en chef de l'armée d'Espagne. Il vient à Paris pour demander de lui-même, et sans autorisation, l'intervention française. S'il persiste dans cette idée, il sera fort mal reçu. On craint que, découragé par le peu de succès de la reine, et ayant quelques relations avec les carlistes, il ait pris peur, et ait voulu se ménager une manière de rentrer en grâce si don Carlos triomphait un jour. Comment expliquer qu'un général abandonne le commandement de son armée dans un moment périlleux et surtout en répétant à qui veut l'entendre que la cause de la reine est perdue? Elle a nommé à sa place Saarsfield commandant de l'armée.

Mercredi, 3 août 1836.

Ce matin M. Thiers a écrit une lettre au général Bugeaud pour l'engager à quitter l'Afrique et à venir prendre le commandement de la Légion étrangère en Espagne. La lettre était remplie de tendresses, de séductions, d'amitiés, d'avenir, de gloire, de quelques légères observations. M. Thiers ne pense pas que Bugeaud résiste, et espère qu'il acceptera le commandement de la Légion française, même avec le drapeau espagnol (1).

(1) Voici la réponse inédite de Bugeaud à Thiers : « A bord du *Sphinx*, 10 août 1836... J'en étais là lorsqu'on m'apporte votre dépêche du 3 août qui change mes destinées. Mon ami, je m'étais bien promis de ne jamais servir que sous le drapeau français et pour les intérêts bien directs de mon pays ; mais je conviens avec vous que la balance politique pèse de ce côté plus qu'en Afrique. Vous savez que j'ai toujours été pour l'intervention, et je déplore qu'on ne

Le maréchal Clauzel a écrit à M. Thiers qu'il ne se souciait plus d'aller en Espagne. Cette décision arrange assez le président du Conseil, qui pourra plus facilement diriger le général Bugeaud, et qui compte davantage sur son activité et son désintéressement personnel. Car avec lui il n'est pas question de sa situation, du duché, et l'ordre le plus grand sera apporté dans les dépenses.

Jeudi, 4 août.

La Légion française, accompagnée de quelques Espagnols, 2 000 peut-être, a repoussé et battu le corps carliste de Villa-Réal. Ce succès n'est pas sans importance, et prouve ce que nous pourrons faire en Espagne lorsque nous y aurons 10 000 hommes. M. Thiers est allé conter cette nouvelle à M. le duc d'Orléans, qui a failli l'embrasser de joie. Il était dans son bain, et sa bonne humeur a valu à M. Thiers l'histoire suivante sur la reine d'Espagne. Ce prince aussi lui a dit qu'il avait un bon auxiliaire dans la reine, qui désire vivement que les projets qu'on a de mettre le duc d'Aumale sur le trône d'Espagne réussissent. (Dans l'intimité de la famille royale, en parlant du duc d'Aumale, on l'appelle Philippe V.)

(L'histoire sur la reine d'Espagne n'a pas été notée par Mme Dosne).

Vendredi, 5 août 1836.

On a reçu hier de mauvaises nouvelles d'Espagne. La Constitution des Cortès a été, dit-on, proclamée à Sarragosse. On craint aussi l'extension du mouvement républicain à Malaga et à toute la côte, mais on espère que les Anglais enverront de suite des vaisseaux pour le comprimer. M. Thiers a engagé l'amiral Duperré, ministre de la Marine, à envoyer aussi sur ces côtes. Il y avait déjà deux petites corvettes. Mais comme il se trouvait un vaisseau en par-

l'ait pas faite plus tôt, et qu'aujourd'hui on ne la fasse pas ouvertement. Quoi qu'il en soit, comme le danger d'une restauration pour l'Espagne est aussi un danger pour la France, comme la mission est belle et glorieuse, je l'accepte, et je suis en route pour Paris. Toutefois, je ne me regarderai comme complètement engagé qu'après avoir réuni les 20 000 hommes qu'on veut bien me confier. Il ne faut pas compromettre le succès de nos armes par le défaut de précautions ou par une économie mal entendue. — *Lettres* à M. Thiers, Bibl. Thiers.

tance au port de Brest, au lieu de l'envoyer à Toulon, on va l'envoyer de suite sur les côtes d'Espagne.

Le recrutement pour la Légion étrangère se fait activement. Le ministre de la Guerre, maréchal Maison, disait ce soir à M. Thiers qu'au lieu de 6 000 hommes, on en aurait 20 000 si on prenait tout ce qui se présente, car il y a une grande ardeur dans les régiments pour s'enrôler dans la Légion.

— Laissez-les faire, maréchal, a repris M. Thiers. Laissez-les faire. Tant mieux, qu'ils soient nombreux.

— Oui... mais le roi ne veut que 6 000 hommes.

Le général Sébastiani est venu dans la soirée à Saint-James. C'est aussi un des soutiens de l'Espagne. M. Thiers l'a engagé à parler au roi qui va et vient continuellement et donne à M. Thiers une grande peine pour le maintenir dans la bonne route.

Ce matin, 5 août 1836, M. le duc d'Orléans, qui en était convenu avec M. Thiers, avait fait une lettre pour la reine Christine. Lorsqu'il l'a montrée au roi, ce dernier est entré dans une grande colère, et n'a pas voulu la laisser partir, disant :

— Mon gouvernement s'est déjà bien assez compromis. Je ne veux pas que les personnes se compromettent.

Après cela, dans la matinée, il a vu M. Thiers, lui a fait mille tendresses, l'a embrassé positivement sur les joues, mais celui-ci n'en avait pas moins beaucoup d'humeur parce qu'il a beau faire sa toile sur l'Espagne avec la patience d'une araignée, le roi continuellement avec son plumeau de prudence lui en enlève une partie.

Samedi, 6 août 1836.

Le roi de Naples est arrivé hier à Paris, et de là à Neuilly. En traversant la place Vendôme, et passant devant la colonne et la statue de Napoléon, il s'est levé debout dans sa calèche, et est resté ainsi chapeau bas tant qu'il a été devant la statue de l'Empereur. M. le duc d'Orléans, qui était avec ce monarque, a conté cela à M. Thiers. Ce jeune prince n'aime guère les macaronis. Le roi, qui les a surnommés ainsi, qui n'en parle jamais sans dire : « Ha ! Ces Italiens ! Vous les verrez, mon cher président ! » n'en est pas moins charmé et infatué d'avoir un roi de bon aloi dans son palais de Neuilly. Et cela va le rendre un peu plus

récalcitrant sur la question d'Espagne. En arrivant à Neuilly, le roi de Naples a dit au roi qu'il avait le plus beau royaume de l'univers. Ce prince est assez mal élevé, mais il ne manque pas d'esprit naturel. Il aime beaucoup les soldats, les militaires. On lui en montrera pour le réjouir pendant son séjour en France.

Ce matin, M. Thiers a reçu un rapport de police qui lui a annoncé que tout le corps diplomatique était en grand émoi sur l'affaire d'Espagne. Ces messieurs ne veulent rien moins que renverser M. Thiers pour l'empêcher de porter secours à la reine Christine. MM. d'Apponyi et de Werther sont furieux. Le comte de Pahlen, ambassadeur de Russie, qui a l'esprit très juste, est beaucoup plus calme. Or, le projet des deux autres est de travailler M. Thiers dans l'esprit du roi, de faire aussi travailler M. de Montalivet, et même Mme de Montalivet, afin de le détacher de M. Thiers, qui perdrait cette voix au Conseil pour les affaires d'Espagne.

M. le duc d'Orléans est aussi fort compromis avec le corps diplomatique, parce qu'il partage les opinions du premier ministre, qui ne s'émeut pas de ces clameurs, et bien au contraire travaille de plus en plus dans le sens de la reine Christine. Son parti est pris de ne point céder aux puissances du Nord sur ce point fondamental de la politique de la France, et il y persistera jusqu'à donner sa démission si le roi s'oppose aux mesures qu'il veut prendre.

— Je voudrais, a-t-il dit à l'agent qui, certainement, le répétera à l'ambassadeur, que M. d'Apponyi m'entendît. Jamais on ne me fera changer d'avis sur l'Espagne, et je soutiendrai mon opinion non seulement comme ministre, mais comme simple député, de manière à obliger tous les ministres qui se succéderont à marcher dans la route que je me suis tracée : ne pas plus permettre en Espagne le rétablissement de la République que celui de don Carlos sur le trône.

Ensuite, M. Thiers a écrit à M. Ashton, chargé d'affaires d'Angleterre, de venir de suite à Saint-James afin de s'entendre avec lui pour faire revenir lord Granville et marcher, de concert avec l'Angleterre, vigoureusement au secours de la régente. Puis il a mandé M. de Cacy, rédacteur au *Journal des Débats*, afin de lui dicter un article dans le sens de sa politique.

M. Thiers est révolté de l'exigence du cabinet autrichien qui, au moment où il vient de refuser une princesse en mariage au duc d'Orléans, voudrait encore nous empêcher de soutenir la reine Christine afin de réduire nos alliances à leur plus petite expression. Après l'Espagne viendrait le Portugal, etc... M. Thiers n'entend pas transiger sur cet article fondamental, basé sur l'origine différente des gouvernements absolus et des gouvernements constitutionnels. On ne comprend pas comment le roi Louis-Philippe n'ouvre pas les yeux devant ce grand principe, qui, seul, peut rendre durable dans l'avenir sa dynastie.

Le Conseil des ministres s'est réuni à Saint-James, en grand uniforme, à onze heures du matin, pour présenter ses hommages au roi de Naples à Neuilly. Après quoi, tous les ministres sont revenus chez M. Thiers, qui a voulu en Conseil préparatoire s'assurer des dispositions du cabinet sur l'Espagne, et les a bien montés à la quasi intervention ; ils se sont engagés à tenir bon devant le roi. Puis il a vu M. Ashton, chargé d'affaires d'Angleterre, en l'absence de lord Granville, et l'a monté également à son diapason. Ensuite il s'est rendu à Breteuil où M. de Montalivet est retenu par sa santé ; il s'est aussi assuré de sa parole, et l'a trouvé bien disposé à le soutenir.

Le cabinet tout entier veut donc que la Légion étrangère soit fortifiée et envoyée au secours de la reine Christine. Si le roi s'y opposait, M. Thiers se retirerait. Il est bien évident que M. Thiers ne voulant pas rester, ces messieurs ne font pas un bien grand sacrifice en suivant sa fortune, car le cabinet ne pourrait tenir sans lui.

Madame Dosne.

(A suivre.)

La Campagne de glace

La steppe s'étendait blanche et vide sous le ciel étoilé. Le vent du nord-est soufflant avec rage couvrait cette immense mer de neige d'onduleuses vagues. Elles roulaient sans fin dans le silence froid.

Rares sont les voyageurs, en hiver, quand sévit la tempête, qui s'aventurent la nuit dans les solitudes mouvantes du Don.

Naguère, alors que la vie était normale en Russie, chaque paysan accrochait à sa fenêtre une lanterne pour guider les égarés de la steppe ; dans les églises, les pieuses gens rassemblés priaient en pensant à eux, et les cloches tintaient lugubrement au milieu des ténèbres.

Cette année, pour la première fois peut-être depuis des siècles, aucun glas ne sonne, aucune lumière ne brille à l'horizon. Cela ne servirait qu'à attirer dans les stanitzas les pillards bolchevistes, aux ordres de Moscou, qui s'efforcent de faire pénétrer, parmi ces populations en majorité indifférentes ou hostiles, les bienfaits de la révolution rouge.

C'était le 9 février 1918 (1).

Vers la fin de la nuit, à une vingtaine de verstes de Rostov, une sourde rumeur traversa la steppe. Au loin quelque

(1) Toutes les dates sont données selon l'ancien style russe.

chose de noir et de long serpentait sur la neige. Brusquement, une interminable file de voitures apparut. Il y en avait plusieurs centaines. Devant et derrière elles s'avançaient des ombres confuses. On aurait dit des bohémiens fantastiques surgissant des ténèbres. A leur tête — ce devait être le chef de la troupe — marchait tout seul un personnage de petite taille, coiffé d'une papakha grise, vêtu d'une capote de simple soldat et qui s'appuyait sur un bâton.

Une trentaine de cavaliers sauvages le suivaient au pas. Leurs hautes jambes bottées frottaient sans arrêt le ventre humide des bêtes frissonnantes de froid. Le plus âgé de ces graves Tekins tenait un énorme drapeau tricolore, le vieux drapeau national russe.

Ce cortège inouï était une armée, ces bohémiens étaient des soldats.

On voyait maintenant, précédant les chariots boueux pleins de gens, d'obus et de guenilles, des hommes avec un fusil sur l'épaule. Troupes et voitures défilaient lentement.

Au centre du convoi s'intercalait une victoria élégante à la capote baissée, dont le conducteur portait le manteau gris et la casquette en usage dans les armées de feu François-Joseph. Cet authentique militaire autrichien, étudiant à Vienne avant la guerre, avait été fait prisonnier dès le début des hostilités. A la suite de quels avatars était-il devenu le cocher du général Alexéev, l'ancien chef d'état-major du tsar?

Quatre mois plus tôt, en novembre 1917, le vieillard endormi dans la victoria était arrivé à Novotcherkask, la capitale du Don, où affluaient déjà les officiers qui avaient pu échapper aux massacres bolchevistes. Nulle région de la Russie n'a une réputation d'hospitalité mieux établie. Le cosaque du Don ne livre jamais l'homme qui se réfugie sur ses terres, fût-il son pire ennemi.

En se retirant chez ces riches fermiers, adversaires nés du communisme, Alexéev avait un autre but que de mettre sa personne en sûreté. Il rêvait de constituer dans le pays une armée volontaire destinée à poursuivre la lutte contre les Allemands, pour faire honneur à la signature de l'Empire dont les maîtres actuels avaient trahi à Brest-Litovsk les solennels engagements.

L'appel que le général, après avoir commencé par grouper les officiers et aspirants réunis à Novotcherkask, lança à

leurs camarades éparpillés dans l'immense Russie, avait été entendu. Un certain nombre accoururent au prix de difficultés incroyables, des bolchevistes fusillant dans les gares toute personne suspecte qui se dirigeait vers le Sud. Ces volontaires étaient sans argent, affamés, presque nus, mais pleins d'enthousiasme pour la cause qu'ils venaient servir.

La misère d'Alexéev n'était pas moins grande. Le trésor de l'armée s'élevait au début à quatre cents roubles. Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'on trouva à en emprunter dix mille autres à un particulier.

Les moyens financiers manquaient aux volontaires, mais ils pouvaient compter sur l'appui moral du pays. Celui-ci, à son tour, leur fit bientôt défaut.

Les jeunes cosaques revenus du front avec des idées communistes refusèrent de se joindre à leurs pères pour soutenir les patriotes, en dépit des abjurations de leur fier ataman, le général Kalédine.

Les bolchevistes envoyèrent sans délai plusieurs armées dans le Don avec ordre d'écraser tous les rebelles. Le *Kroug*, le Parlement cosaque, prit soudainement peur. Le 28 janvier 1918, il décida d'abandonner la lutte et d'exiger le départ des volontaires qui, sur les conseils de Kalédine, avaient déjà transporté leur quartier général à Rostov. L'ataman, au cours de cette séance honteuse, protesta contre la lâche attitude de ses collègues et, avec un grand dégoût, leur jeta sa démission. Il quitta ensuite l'assemblée, rentra dans son palais, embrassa sa femme, une Française, et se tira une balle au cœur.

Le désordre grandissait partout. Sur le front, les cosaques fidèles se repliaient devant des forces rouges quinze fois supérieures. À Rostov même, les ouvriers déclenchaient de continuelles émeutes. La position devenait absolument intenable.

La veille, à minuit, l'armée avait quitté la ville. Depuis trois heures, elle avançait dans la steppe, pressée de se retirer du Don pour gagner le Kouban, où, selon les dernières rumeurs, les cosaques tenaient toujours contre les bolchevistes.

Un nouveau cahot de la victoria roulant sur la mer de neige réveilla le vieil Alexéev. D'un regard, le général s'assura qu'il avait bien à ses pieds la précieuse petite valise

jaune qui contenait, caché sous les vêtements des officiers de sa suite, le trésor de l'armée, six millions de roubles, puis il se rendormit.

Le 11 décembre 1917, il avait cédé le commandement effectif des troupes au général Kornilov en se réservant seulement la direction politique de cette périlleuse entreprise.

Au départ de Rostov, un cosaque solennel avait offert en hommage sa monture au plus fameux des grands chefs militaires russes.

— Merci, je n'en ai pas besoin, avait répondu avec une froide politesse le petit homme taciturne.

Et il s'était placé en tête, seul, pour montrer la route, disait-il.

Ce simple soldat, qui s'appuyait sur un bâton, c'était l'illustre généralissime Lavr Georgevitch Kornilov.

L'armée des volontaires, image de la Russie patriote où toutes les opinions et toutes les classes étaient représentées, ne pouvait avoir un meilleur commandant que ce personnage de si humble extraction, fils d'un cosaque de Sibérie et d'une mère khirgiz.

De près, il ressemblait assez à un Mongol, avec ses yeux étroits enfoncés et sa moustache tombante. Sa stature était mince et son caractère fort. Il avait un cœur ardent. Il parlait peu, réfléchissait longuement et décidait de tout d'une manière ferme. C'était le chef dans la plénitude du mot. Qui l'avait vu une fois, lui était dévoué jusqu'à la mort. Son prestige était formidable. Il n'était ni monarchiste, ni républicain, il était Russe. A cette heure même, il était presque la Russie.

Quel souvenir de sa vie prodigieuse assaille le petit corps qui avance cette nuit dans les vagues de neige? Se revoit-il déguisé en Tekin explorant la Kachgarie, ou au milieu du Pamir visitant la forteresse Deidada où aucun Européen n'a pénétré avant lui? Se revoit-il aux Indes ou en Perse? Il a parcouru tant de pays ! N'a-t-il pas, pendant six mois, fait six mille kilomètres à cheval, jadis, pour aller de Pékin à Tachkent. Il s'est battu aussi et furieusement. En 1914, il force les Carpathes. En 1915, il défend la retraite des armées russes contre la poussée de Mackensen. On peut dire qu'il la couvre personnellement en prenant tour à tour le commandement de la dernière division, du dernier régiment, puis de la dernière compagnie avant de tomber griè-

vement blessé le dernier de tous, face au flot ennemi, une carabine à la main.

On se saisit de lui, on l'enferme dans un camp. Aussitôt guéri, il s'enfuit. Pendant vingt-deux jours, il erre à travers les montagnes en ne se nourrissant que d'écorces et de baies. Il passe alors la frontière roumaine et rentre en Russie.

Successivement commandant militaire de Pétrograd et commandant de la 8e armée, il devient généralissime des armées en campagne après la première révolution.

C'est en cet instant grave que Kornilov, aux yeux de tous, devient enfin Kornilov. Seul, il ose exiger de Kerensky le rétablissement de la discipline.

Le pitoyable avocat, un jour, le supplie d'accourir à son secours, puis perdant bien vite la tête, le déclare traître à la patrie, en août 1917.

Celui dont ses ennemis eux-mêmes n'ont jamais suspecté la loyauté, se constitue prisonnier pour ne pas provoquer la guerre civile. Il est dirigé sur Bykhov. Alors, fait unique dans l'histoire, un régiment entier, le régiment des Tekins, le suit volontairement en prison où le rejoignent bientôt les meilleurs généraux russes que Kerensky casse les uns après les autres pour maintenir sa chancelante popularité.

Quand Lénine, en octobre, chasse le piètre politicien et s'empare du pouvoir, Kornilov et ses hommes se dirigent ensemble vers le Don par les grandes routes qui pullulent de déserteurs, de gardes rouges et de brigands. Sous la pluie et la neige, ils parcourent des centaines de verstes.

Immédiatement Moscou s'effraie. Kornilov s'est échappé ! Vingt régiments le poursuivent. On lance des trains blindés sur toutes les voies ferrées qu'il doit traverser.

Ah ! s'ils pouvaient tuer Kornilov !

Lui avance, avance toujours. Il n'a plus que quelques Tekins à ses côtés, mais c'est encore trop pour passer inaperçu. Par un triste soir d'hiver, il les réunit dans une clairière, leur ordonne de regagner leurs aouls du Turkestan et de le laisser seul dans la forêt. Les larmes aux yeux, les cavaliers sauvages défilent devant leur chef, puis disparaissent dans les ténèbres.

Kornilov court au village, se déguise, saute dans un train. Son nom est sur toutes les lèvres. Les déserteurs puant l'alcool parlent tous de l'étrangler. Il écoute sans un bronchement ces cris de haine. Quand ils prononcent bêtement

le nom de la station où des mesures sont prises pour s'emparer de lui, pas un muscle de son visage ne remue. Il échappe fort habilement aux rouges qui le guettent et arrive enfin à Novotcherkask. Tout de suite, cédant à son prestige, Alexéev lui offre le commandement des forces qu'il vient de grouper.

Kornilov est à Novotcherkask ! Kornilov est sur le Don ! On le sait dans tout l'empire et jusqu'au lointain Turkestan. Quelques-uns de ses Tekins, sans hésiter, sautent en selle et, à fond de train, en dépit de la distance, volent vers leur dieu bien-aimé.

Ce sont les trente cavaliers qui, derrière Kornilov, ouvrent la marche de la cohorte de tous les mal vêtus qui pataugent dans la neige et qui ont été des princes, des généraux, des officiers, des bourgeois, des employés, des paysans. Il y a même dans cette armée des femmes soldats.

Ce qui frappe le plus, c'est l'étrangeté des accoutrements. Très peu ont une *chouba*, la pelisse en peau de mouton que l'on voit pendant l'hiver sur le dos des villageois russes. Les capotes sont aussi rares. Certains ont enfilé des manteaux de dame ou de minces imperméables. La plupart sont en taille. Le gouverneur d'une ville du Sud avance dans les rangs avec une jaquette et des souliers vernis.

Juste après les cavaliers, la troupe qui marche bien au pas, c'est le régiment des officiers commandé par le général Markov. Sa haute taille et surtout sa gigantesque papakha blanche le rendent visible de loin. Il porte une sorte de paletot de chasse déboutonné et tient dans sa main une nagaïka, le fouet des cosaques. Encore un personnage inouï ! On l'appelle le brave des braves. Au premier abord, il déplaît. Il est facilement grossier et il exige beaucoup de tout le monde. Il faut ajouter qu'il exige encore plus de lui-même. On ne le comprend et on ne l'aime qu'après l'avoir vu traverser la mitraille aussi crânement qu'il fend en ce moment l'air glacé. Il dodeline de la tête. Il semble se parler et fait des gestes. Il est éloquent et ne manque pas d'esprit.

Quand il a vu rassemblés devant lui les six cents hommes qui composent son régiment, il leur a dit d'un ton tout ensemble ému et goguenard :

— Messieurs, vous n'êtes vraiment pas beaucoup. Je croyais que l'armée russe comptait trois cent mille officiers. Ah ! qu'importe. Nous accomplirons quand même de grandes

choses. Mais ne me demandez pas où nous allons et pourquoi nous y allons. Mettons que nous allons au diable chercher l'oiseau bleu.

Markov était naguère chef d'état-major d'un des cinq fronts et il commande aujourd'hui six cents hommes. D'autres généraux de division, de corps d'armée, d'armée et de groupe d'armée, les Denikine, les Romanovsky, les Bogaevsky, les Kazanovitch, les Elsner sont des chefs de bataillons ou des commandants de compagnies. C'est la première fois aussi que l'on voit des régiments dont tous les soldats sont des officiers.

Derrière les hommes de Markov, voici — ah ! l'étrange armée ! — le détachement des enfants. Les plus jeunes ont quatorze ans, les aînés dix-huit. Tous ces gentils aspirants, ces étudiants, ces cadets, ces élèves de gymnases portent un fusil dont quelques-uns savent à peine se servir. Ils n'en redressent pas moins la tête. Beaucoup se sont déjà battus contre les bolchevistes qui attaquaient leurs collèges. Ils tiraient à l'abri des tableaux noirs, dans les classes ou par le soupirail des caves, en chantant des cantiques devant l'icone. Certains ont été traînés jusqu'au poteau. Les grands de douze ans consolaient les petits de dix qui allaient mourir en leur parlant du paradis. « Pauvres aiglons ! dira le général Alexéev, devant les tombes de ces enfants. Ils ont tenu la place des aigles. Mais où étaient donc les aigles? »

Ces hommes qui n'ont gardé de leur ancien uniforme que la casquette noire à trois bandes blanches, c'est la compagnie des officiers de marine. Le groupe des officiers de la garde, les suit. Le bataillon des chevaliers de Saint-Georges, qui sont tous titulaires de plusieurs ordres militaires, vient après. On distingue cousus au col de leurs loques des galons noirs et jaunes qui sont les couleurs de Saint-Georges et aussi celles de Moscou, la ville sainte, suprême pensée des patriotes.

L'artillerie arrive derrière. De maigres chevaux tirent six pauvres canons de campagne. Quand les bêtes ont besoin de repos, les officiers s'attellent à côté d'elles dans les brancards.

L'armée, pendant les premiers temps de son séjour à Rostov, ne possédait pas d'artillerie. Pour s'en procurer, vingt-cinq volontaires, un beau jour, en allèrent chercher chez l'ennemi. A cinquante verstes de la ville bivouaquaient

les trains de la 39e division devenue bolcheviste. Les garçons montent à cheval, galopent jusqu'au premier cantonnement, aperçoivent deux canons providentiellement attelés, s'en emparent et se sauvent avec, poursuivis par des cavaliers rouges. Les quatre autres pièces ont été achetées cent roubles chacune aux cosaques qui vendaient leurs armes en abandonnant le front.

Les volontaires s'étaient procuré encore, et de la plus bizarre façon, un avion et une auto blindée. Mais l'essence faisant défaut, on les a brûlés avant de quitter Rostov. Tout manque à cette armée, tout. Elle n'a ni cuisine roulante, ni intendance, ni télégraphie sans fil. Elle n'a rien que du courage et de la confiance. Et ce qui vaut plus, elle a Kornilov à sa tête.

Écoutez les voix qui montent :

Kornilov est avec nous,
Il sauvera la patrie,
Gardera le peuple russe,
Avec lui tout est possible.

Qui chante ainsi? Le régiment des partisans qui compte quantité de gens n'ayant jamais servi et un fort contingent de cosaques reconnaissables à la raie rouge de leur pantalon. Le célèbre général cosaque, Bogaevsky, les commande.

Ils précèdent le bataillon du génie. Les hommes qui le composent ne ressemblent pas à des Russes. Leur allure est plus dégagée, leurs figures plus minces, leurs yeux plus clairs, leurs cheveux plus blonds. Ils portent une étrange épaulette noire liserée de blanc inconnue en Russie. Ce sont d'anciens soldats tchécoslovaques qui se sont joints à leurs frères slaves.

Derrière ces étrangers, s'avance la file des cinq cents voitures. La moitié au moins transportent des blessés à raison de quatre ou cinq par chariot sous une seule couverture. Les secousses les font souffrir atrocement. Tant pis ! Plutôt crever dans la neige que de tomber entre les mains des bolchevistes.

A côté des roues, à pied, cheminent les médecins et les sœurs de charité en tablier noir orné d'une large croix rouge. Elles portent chacune un lourd sac de médicaments sur le dos.

Et c'est l'arrière-garde. Les visages de ceux-là ne trahissent

ni fatigue, ni doute, ni inquiétude. Ils vont sans broncher, l'arme à la bretelle, derrière leur drapeau et leurs clairons. Tous ont une épaulette rouge et noire, une casquette rouge et noire et un écusson bleu avec une tête de mort sur la manche. C'est le plus fameux de ces fameux régiments d'élite formés pendant la révolution pour entraîner au combat les troupes désorganisées par la propagande défaitiste. Ce groupe d'assaut porte le nom du général Kornilov. A l'appel de son parrain, il a quitté l'ancien front roumain et, pour le rejoindre, a traversé toute la Russie. C'est le créateur de ces admirables régiments, le colonel Néjintzev qui le mène. Cet homme énergique et sombre a toujours servi la patrie comme un croyant son Dieu. Personne n'aime mieux Kornilov et Kornilov l'aime tendrement.

Le jour monte maintenant et très vite. Le soleil, déjà chaud en février dans ces régions, illumine le ciel et réchauffe les corps transis. Dans la steppe infinie tous les glaçons brillent comme des millions de diamants.

Kornilov s'est rangé sur le côté du chemin et regarde, doux et sévère, les troupes défiler devant lui.

Tous les yeux pleins d'extase sont tournés vers les siens. Toutes les voix chantent :

Kornilov est avec nous,
Il sauvera la patrie.

Le soldat autrichien a rabattu la capote de la victoria. Dans la pleine lumière, Alexéev apparaît un peu pâle. Hier soir, avant de quitter Rostov, il a dit à ses familiers, en montrant l'armée qui se préparait au départ : « C'est ma dernière œuvre sur la terre. Pourvu que j'aie le temps de l'accomplir ! »

Gens et voitures viennent brusquement de s'immobiliser. Au loin, on aperçoit une stanitza, la première que l'on rencontre sur la route. Des cavaliers s'en échappent qui foncent vers l'armée. Les trois mille cent combattants exténués se penchent hors du rang. Kornilov retourne en avant. Il a repris sa place et il atttend, lui aussi, les bras croisés, les émissaires qui arrivent au galop.

— Monsieur le général, déclarent ces quatre cosaques, en maintenant leurs bêtes, la stanitza Askayskaya a décidé de ne pas vous laisser passer. Donnez-vous la peine de faire un détour.

Kornilov, d'une voix calme, répond à cet ordre insolent avec fermeté :

— Si vous n'avez pas préparé dans une heure un gîte et un souper pour mon armée, je bombarde votre stanitza jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

L'ordre est entendu avant d'avoir été donné.

— La première batterie en position, crie quelqu'un.

— Vous avez compris ! dit Kornilov aux parlementaires dont la superbe fléchit et s'écroule.

— Nous avons compris, Excellence, tout sera exécuté, balbutient-ils en rendant son ancien titre au généralissime.

Les voici partis. L'armée reprend sa marche. Les vieux du village, là-bas, sont déjà réunis pour présenter à Kornilov, conformément à la vieille coutume de l'hospitalité, le pain et le sel.

Dès le lendemain matin, après une bonne nuit de repos, les volontaires se remirent en route, se dirigeant vers Ekaterinodar qui est la capitale du Kouban. Le Don les avait abandonnés. Il leur fallait aller s'installer dans une autre région hostile aux communistes et plus accueillante. L'entreprise conçue par Alexéev ne pouvait, en effet, vivre et se développer que si elle s'appuyait sur un pays favorable à ses projets et capable d'assurer les ravitaillements de la petite armée.

L'intention de Kornilov était d'avancer vite et, pour conserver ses forces intactes, de refuser le combat. Les bolchevistes, bien supérieurs en nombre et qui étaient décidés à écraser « les hommes aux épaulettes d'or » harcelèrent pendant dix jours les patriotes qui ripostèrent vigoureusement à leurs continuelles escarmouches, mais sans insister.

Le 22 février, il fallut quand même livrer bataille devant Lejanka qui est un gros et riche village bâti sur le bord escarpé d'une rivière. Pour la première fois, depuis le départ de Rostov, les rouges, solidement retranchés, barraient la route aux volontaires.

Le régiment d'assaut dit de Kornilov et le régiment des officiers entraîné par Markov, qui fit charger les canons en même temps que l'infanterie, s'emparèrent en un clin d'œil de cette forte position. Le village une fois pris, les volontaires ne molestèrent aucun habitant mais on ne fit pas un seul prisonnier. Les officiers vengeaient dans le sang le sang et les tortures de leurs camarades.

Pendant une longue semaine, l'armée recommença d'avancer dans la steppe en se rapprochant toujours davantage d'Ekaterinodar. On était à peine à cent verstes de la ville et chacun déjà savourait d'avance le repos qu'il y trouverait, quand une mauvaise nouvelle fut apportée à Kornilov. Les rouges venaient de s'emparer de la capitale du Kouban. On apprit en même temps que les cosaques de la région, sous les ordres du général Pokrovsky, s'étaient retirés dans les montagnes. Le coup fut rude. La petite armée exténuée, après tant de surhumaines fatigues, voyait brusquement s'effacer le but vers lequel avaient tendu ses efforts. La situation apparaissait à tous des plus graves. Les volontaires étaient entourés de forces écrasantes et ils manquaient de munitions. Celles que l'on avait prises pour le voyage étaient maintenant presque épuisées. Kornilov n'hésita pas. Le 4 mars, il décida d'aller se ravitailler en obus et en cartouches chez l'ennemi retranché à Korenevskaya. L'attaque fut immédiatement déclenchée et se développa bien d'abord.

Le régiment d'assaut s'était déjà emparé de quatre lignes de tranchées quand les rouges remarquèrent que les canons de l'adversaire ne tiraient plus. Ils se précipitèrent alors de tous les côtés, soutenus par une assez nombreuse artillerie. Les voitures des volontaires furent aussitôt disposées en carré comme on faisait au moyen âge, et les dernières réserves s'élancèrent dans la fournaise. Les dernières réserves : douze cadets blessés menés par le jeune colonel Timanovsky et les trente Tekins de Kornilov avec le chef de l'armée à leur tête.

Le général Alexéev poussait sa victoria aux endroits les plus exposés pour ranimer l'ardeur des combattants. Ils n'en reculaient pas moins avec courage sous la pression des rouges à chaque instant renforcés. Aucun espoir ne semblait permis. Dans le carré des voitures on entendait, de minute en minute, partir des détonations sèches. C'étaient les blessés qui se suicidaient afin de ne pas tomber vivants entre les mains des bolchevistes. Ils venaient d'apercevoir un train blindé qui accourait au secours de l'ennemi et dont les canons lourds commençaient de se tourner vers les volontaires.

Mais Markov l'avait vu aussi.

Tout à coup, à l'endroit où l'on s'y attend le moins,

surgit la célèbre papakha blanche et les blessés, rabattant leur revolver, regardent extasiés le général dont la haute silhouette se détache en tête de ses hommes.

— Messieurs les officiers, suivez-moi, crie-t-il.

Le régiment se précipite vers la locomotive avec une telle fureur que la machine incompréhensiblement recule, entraînant la retraite générale des rouges effarés par la témérité folle du brave des braves et de ses hommes.

La bataille est gagnée. Chacun se rue sur la stanitza, la vide de toutes ses munitions, et l'on repart.

Le même soir, trois cents cosaques montés, témoins du prodigieux exploit de Markov, s'engageaient dans l'armée qui avait enfin une cavalerie.

Cet utile succès réjouit moins Kornilov que le mouvement qu'exécutèrent bientôt les rouges. Ceux-ci s'éloignaient des volontaires pour se diriger vers Ekaterinodar avec l'intention de défendre ses approches. Cela convenait tout à fait au généralissime qui avait renoncé à attaquer avec deux mille hommes valides la capitale du Kouban défendue par vingt mille bolchevistes.

L'ordre fut donné de s'acheminer vers Oust-Laba.

L'armée changeait d'objectif. Elle allait s'employer maintenant à retrouver Pokrovsky et ses cosaques cachés dans les montagnes du Caucase, chez les Circassiens. Cette peuplade mahométane à moitié sauvage et terriblement guerrière hait, bien que très pauvre, les communistes.

L'armée qui comprenait déjà plus de mille voitures avança pendant des jours à tâtons dans la steppe printanière.

Les rouges, étonnés de ne pas être poursuivis par l'ennemi, avaient rebroussé chemin et le poursuivaient à leur tour. Ils allaient plus vite que les volontaires traînant derrière eux leur interminable convoi. Kornilov, voyant revenir les bolchevistes, ordonna aux trains de partir au trot en avant, et l'armée réduite aux hommes valides accéléra sa marche. Elle dépassa Oust-Laba en courant et atteignit Nekrasovskaya où l'on cantonna pour la nuit. A l'aube, on repartit. La canonnade se faisait plus lointaine. L'armée pénétrait dans des régions escarpées où les rouges n'aiment guère à s'aventurer quand ils risquent de s'y battre contre de véritables troupes.

Les volontaires, sous le plus beau soleil, gravirent et des-

cendirent alors une suite de petites collines. Au sommet de l'une d'elles, le vieil Alexéev, éclairé par le soleil levant, contemplait cette armée qui était son œuvre avec un doux sourire sous sa moustache blanche. A l'horizon, se découpait les contours bleus des majestueuses montagnes du Caucase. Le même soir, on entrait dans la région des aouls circassiens.

La plupart des villages que l'on traversait étaient déserts et pillés. Ces peuplades fières, incapables de supporter aucun joug, s'étaient tout de suite soulevées contre la tyrannie bolcheviste. Les rouges en avaient massacré un grand nombre, tandis que les derniers survivants s'étaient sauvés dans la montagne.

Dans certaines aouls, au centre de la place, se trouvait un grand arbre avec toutes ses branches coupées, peint en jaune et une plaque d'argent couverte d'écritures turques, sans doute destinée à protéger, pendant l'absence des maîtres, les foyers abandonnés.

Kornilov, taciturne, avançait au milieu de cette dévastation sans s'expliquer pourquoi Pokrovsky ne lui envoyait pas d'émissaire. Les cosaques du Kouban avaient-ils quitté la région? Pokrovsky ne comprenait pas non plus pourquoi ses messages sans fil adressés aux volontaires demeuraient sans réponse. Il ignorait que la petite armée ne possédait point de T. S. F. A chaque instant, des deux côtés, on envoyait à la recherche des autres, des cavaliers qui revenaient sans avoir rien vu ou qui ne revenaient pas. Les rouges répondaient à l'appel angoissé lancé dans le ciel par Pokrovsky : « Kornilov ! Kornilov ! » que Kornilov était mort et son armée anéantie.

Un jour, à la sortie d'un aoul, des cosaques, surgissant, aperçurent une patrouille de volontaires, l'œil aux aguets.

Le lendemain, Kornilov rencontrait, à Chengi, Pokrovsky accompagné de tout le parlement du Kouban qui avait pris place dans des fiacres réquisitionnés naguère à Ekaterinodar. Parmi ces députés — et cela causa une vive surprise — se trouvait l'ancien président de la Douma d'empire, Michel Rodzianko, qui lui aussi était parti, dans les steppes, à la recherche de la patrie.

La joie de tous était grande.

A la fin de l'après-midi, après l'enterrement solennel des morts, six cents Circassiens bien montés et armés s'avan-

cèrent sur la place, précédés d'un grand drapeau vert orné d'un croissant blanc et d'une étoile. Ils venaient se ranger sous les ordres de Kornilov qui leur adressa une vibrante harangue. Le général avait à peine fini de parler quand un muezzin maigre et long, tout habillé de noir, monta dans le minaret et commença la prière du soir. Pendant un fort long temps, sa voix sèche et tranchante descendit du ciel pour engager les croyants à participer aux exploits militaires : « Par Allah et par Mahomet son prophète ! celui qui a été tué ne doit pas demeurer invengé, » criait-il.

La foule rassemblée au milieu de la place l'approuvait. On entendait dans le soir un grondement lugubre qui ne prédisait rien de bon pour les ennemis du Coran.

La liaison des deux armées devait se faire à Kaloujskaya. Il avait été convenu qu'elles attaqueraient ensuite ensemble Ekaterinodar. Avant de se diriger vers cette grande ville, Kornilov décida de s'emparer du village de Dmitrovskaya, solidement défendu par les rouges, afin de ne pas laisser d'ennemi dans son dos.

C'était le 15 mars 1918. Le temps qui était beau se gâta tout à coup pendant la nuit. Une petite pluie fine se mit à tomber d'abord, puis le vent se leva et le froid devint vif.

Les volontaires, grelottant sous leurs misérables vêtements, pataugeaient dans une boue noire et collante avec des bottes trouées. L'eau grossissait toujours. Elle montait jusqu'aux chevilles, quelquefois même jusqu'aux genoux des hommes. La plaine submergée ressemblait à un fleuve sans rive, qui coulerait doucement, et l'armée à une île flottante. Autour des roues et des jambes, le vent faisait clapoter une petite houle. Les chevaux épuisés luttaient mal contre le froid et la pluie battante. Ils s'arrêtaient à tout moment, s'enlisaient, sombraient. Il fallut alléger les voitures. Les blessés mêmes durent descendre dans l'eau.

Vers midi, il commença à geler, la pluie cessa et la neige vint. Des grains de glace tambourinaient sur les dos et les têtes, déchiraient les visages humides. Tout gela : la plaine, les voitures, les vêtements et les bottes. Emprisonnés dans leur cuirasse de glace, les hommes ne pouvaient presque plus remuer. Le vent coupant courait entre les rangs figés de l'armée que la neige, animée d'un mouvement giratoire, enrobait rageusement. C'est ce qu'on appelle, en Russie, la bourane des steppes qui est une sorte de simoun de glace.

Les volontaires, abattus par la tempête et la fatigue, se couchaient dans la neige, s'appuyaient à un tronc ou à un mur et attendaient la mort en s'endormant doucement. La plupart ne l'attendirent pas longtemps.

Au milieu de la tourmente, galopaient des cavaliers aveuglés par la neige qui faisaient avancer cette masse de gens sans force. Voilà, évanouie contre un arbre, une ombre grise que la neige a déjà presque ensevelie. Un Tekin arrive, le poing levé, et la bat.

— En avant ! crie-t-il avec une sauvage pitié. Tenez-vous à mon étrier. Marchez, marchez ! c'est votre seul salut.

La malheureuse, une jeune sœur de dix-huit ans, secoue la neige, obéit, marche tandis que le cavalier la frappe de son fouet pour l'empêcher de périr.

Les blessés gémissant se couvraient de glaçons rouges et regardaient, effrayés, leur sang qui gelait.

— Messieurs les officiers ! appelait de temps en temps Markov, dont le dos tendu semblait tirer sa troupe comme un cheval tire une voiture.

A pas lents, sabrés par la tempête, le régiment avançait vers la rivière qui passe devant la stanitza Dmitrovskaya.

Quand on l'atteignit, les hommes s'aperçurent que le pont avait été emporté. La nuit était venue, rien ne bougeait de l'autre côté dans le village. Les bolchevistes, certains que personne, par un temps pareil, ne s'aventurerait dans la steppe, dormaient tranquillement.

Markov, sans hésiter, se jette le premier dans l'eau. Ses officiers le suivent ; ils traversent à gué la rivière. L'eau froide monte jusqu'au cou ; des petits glaçons coupent les visages et les mains. Tous tiennent au-dessus de leurs têtes, à bras tendus, leurs fusils et leurs cartouchières. Nulle artillerie ne les soutient. Les canons des volontaires étaient restés abandonnés, gelés dans la boue.

Les officiers, transis de froid, sortent enfin de la rivière. Au pas de charge, ils escaladent la pente raide qui mène au village et entrent en trombe dans les maisons. Les rouges, qui ne s'enfuirent point pour aller se perdre dans la tempête, furent embrochés par des dizaines de baïonnettes furieuses. Après quoi, déjà un peu réchauffés, on s'assit bien fourbus et dégoulinant d'eau devant les grands poêles rougeoyant.

— Excellence, dit Markov à Kornilov qui venait de des-

cendre de son cheval, couvert de neige, voilà une journée que personne n'oubliera jamais.

Le commandant du régiment des officiers devait s'en souvenir, plus tard, lorsqu'il appela cette campagne du Kouban, la campagne de glace.

Les deux petites armées réunies depuis Kaloujskaya comptaient ensemble à peine quatre mille cinq cents hommes. Ce fut avec ces faibles forces que Kornilov décida d'attaquer Ekaterinodar, défendu par trente mille bolchevistes sous les ordres de l'aide-chirurgien Sorokine, qui était, disait-il, le seul chef rouge qui ne manquât pas de talents militaires. L'ennemi disposait encore d'une puissante artillerie et de plusieurs trains blindés auxquels les volontaires ne pouvaient opposer que quelques pièces de campagne.

Tout cela Kornilov ne l'ignorait point. Mais il fallait une base à son armée, sous peine de la laisser périr, et Ekaterinodar répondait à cet objet. Il savait aussi qu'il pouvait compter dans ce pays sur l'appui de la population cosaque, sympathique aux volontaires.

Les cosaques du Kouban, frères cadets des cosaques du Don, comme ils s'appellent, sont pour la plupart des fermiers riches et intelligents, mais que la nature bienveillante a rendu un peu paresseux. Arrivés à la quarantaine, on les voit souvent « faire le vieux », selon leur propre expression. Ils cessent alors presque entièrement de travailler, et leur temps se passe agréablement à boire de la vodka en lutinant les jeunes femmes du village. De loin en loin, ils se rendent aux champs pour surveiller les enfants et les épouses, qui, elles, ne sont pas reconnues dignes de se reposer en vieillissant. Dans la lutte présente, ils se tenaient à l'écart des deux camps, estimant suffisant d'avoir déjà une fois dans leur vie fait la guerre, ce qui ne les empêchait point d'honorer Kornilov et de haïr les bolchevistes qui venaient leur ravir leurs richesses et leur bien-être. Les seuls communistes de la région étaient les paysans non cosaques et certains ouvriers.

Ekaterinodar, dont l'armée souhaitait s'emparer, est une fort belle ville exceptionnellement bien située. Des jardins épais l'entourent, de belles allées d'arbres la coupent de toutes parts. Sa position la rend facilement défendable. Le Kouban, rivière large aux eaux rapides, la borde au sud et à l'ouest et elle est entourée des autres côtés par des steppes

mamelonnées enfermées dans une ceinture de collines.

Kornilov décida, pour surprendre l'ennemi, de faire un grand détour et d'attaquer la ville à l'ouest et non au sud-est où les bolchevistes l'attendaient. Il fallut traverser le fleuve. Les Tchécoslovaques, pendant trois jours et trois nuits, construisirent avec des charrettes et des arbres, en dépit des hautes eaux printanières, des marais impraticables et, au prix des plus pénibles efforts, une suite de petits ponts qui permirent à l'armée d'atteindre la rivière. Un seul bac qui ne pouvait contenir à chaque voyage que cinq voitures ou cinquante hommes, assurait le transbordement.

La plus grande partie des forces volontaires furent ainsi passées sur l'autre rive, à l'exception du régiment des officiers qui reçut l'ordre de garder le fleuve. Cette précaution n'était pas inutile. Les matelots rouges, venus en hâte de Novorossisk, menèrent contre les hommes de Markov une suite d'assauts violents avec une bravoure digne de la réputation de ces troupes révolutionnaires d'élite.

Kornilov avait établi son quartier général à l'ouest de la ville, sur une hauteur, à dix verstes d'Elisavethinskaya. La ferme isolée qu'il occupait se détachait toute blanche sur un fond de verdure, ce qui la rendait visible de tous les points du front ennemi. Le généralissime l'avait choisi à dessein pour pouvoir bien suivre la bataille.

Celle-ci, commencée le 27 mars, durait encore trois jours plus tard. Jamais on ne s'était battu des deux côtés avec un tel acharnement. Chaque repli de terrain, chaque cabane, chaque arbre, chaque fossé étaient défendus jusqu'à la mort par les bolchevistes. Les pertes étaient énormes dans les deux camps et irréparables pour les volontaires.

— Les pauvres petits ! soupirait Kornilov en voyant fondre les aspirants dans la fournaise.

La conquête des faubourgs, théâtre d'une lutte sauvage, s'éternisait. Le régiment d'assaut lui-même hésitait d'avancer. Nijintzev, s'en rendant compte, se précipita en avant en criant : « Suivez-moi ! »

Les casquettes noires et rouges, dont les rangs titubaient, finissent par se lever d'un seul bond et partent derrière leur chef. Nijintzev, frappé d'une balle au front, s'écroule le visage couvert de sang. Il se redresse et appelle encore ses soldats : « Suivez-moi mes braves ! » Une nouvelle balle l'abat et, cette fois, pour toujours.

L'attaque se mourait à la lisière des premières maisons, quand le général Kazanovitch, répétant le geste du colonel tué, déboucha avec les partisans et parvint à pénétrer avec sa petite troupe jusqu'au centre de la ville.

Elle avance dans les rues désertes, sûre maintenant de la victoire. Par intervalles, un volet s'entr'ouvre et un petit bouquet de fleurs tombe aux pieds des combattants. Ailleurs, c'est une ombre pâle, abritée contre une porte, qui les bénit d'un large signe de croix.

Les rouges ont enfin compris qu'ils n'auront pas raison de ces fougueuses troupes. Le cœur tient bon, ils vont viser la tête. Leur artillerie tire sans discontinuer autour de la maison blanche de Kornilov. Avec leurs jumelles, ils doivent voir le terrible petit général blanc immobile au milieu des éclatements d'obus. Kornilov n'entend rien. Son âme semble être partie là-bas, à cheval sur son regard, vers les vaillants hommes qui luttent un contre vingt et qui meurent pas dizaines.

Il écarte le chef d'état-major, le général Romanovsky, qui le supplie de s'éloigner. Il ne voit même plus le Tekin qui balbutie « Excellence », et qui, plein d'une soudaine audace, fait presque le geste de le faire reculer. Jamais Kornilov n'a été si taciturne. La mort de Nijintzev, son plus fidèle ami, le rend malheureux. A ceux qui l'approchent, il ne cesse de répéter : « Savez-vous quelle perte irréparable nous avons subie? Nijintzev a été tué. » Il n'a plus souri depuis le moment où il a longuement embrassé le corps du défunt, comme un fils chéri.

Ce matin du 31 mars, les nouvelles qu'on lui apporte et qui laissent prévoir l'évacuation prochaine d'Ekatérinodar par les rouges, ne lui donnent aucune joie. La victoire aura été payée de trop de morts qui étaient des héros irremplaçables,

Il venait de se lever et prenait son thé dans sa chambre, la carte développée devant lui, quand, au moment où il allait donner ses derniers ordres pour s'emparer de la ville, un obus éclata sous ses pieds et le projeta violemment contre le mur. Les officiers accoururent au bruit, s'élancèrent vers Kornilov. Il était étendu sans mouvement, les yeux clos. Un mince filet de sang coulait de son front, mais il n'avait pas perdu le souffle. Les bolchevistes n'arrêtant plus de bombarder l'humble quartier général, on le transporta der-

rière un rideau d'arbres près de la rivière. Il respira encore deux ou trois fois profondément, puis il s'éteignit sans avoir prononcé un seul mot, ni rouvert les yeux.

Ainsi mourut sur la petite colline d'Elisavethinskaya, d'où la vue s'étend si loin qu'elle semble embrasser la Russie entière, l'homme prédestiné qui seul aurait pu sauver sa patrie.

Une simple voiture couverte d'une *bourka* descendit le corps au village. Elle croisa, en chemin, Alexéev qui allait lentement, la tête basse, à la rencontre du chef mort. Les chevaux aussitôt s'arrêtèrent et Alexéev, prosterné jusqu'à terre, embrassa le défunt au front avant de s'éloigner en pleurant.

On fabriqua en hâte un cercueil de bois blanc et on y déposa avec soin le petit corps maigre au teint jaune. Le prêtre d'Elisavethinskaya vint alors célébrer d'une voix tremblante le service funèbre. Une main inconnue avait glissé deux ou trois fleurs des champs entre les doigts du mort dont le visage sévère paraissait contempler avec indifférence tous les gens qui se pressaient autour de lui. Un homme très fort et très grand soupirait, agenouillé devant le cercueil :

— Lavr Georgevitch ! Lavr Georgevitch !

C'était Rodzianko, le président de la Douma. Tout le monde sanglotait. Sur les joues des Tekins, montant la garde une dernière fois autour de leur chef, coulaient de grosses larmes silencieuses.

Obéissant à la volonté de Kornilov, le général Dénikine qui avait assisté à sa mort et baisé le premier la main encore tiède du grand chef, se mit immédiatement à la tête de l'armée.

Le moment était tragique. La nouvelle de la fin du généralissime, répandue bien vite dans les deux camps, fit chanceler les volontaires et ranima le courage des rouges. Soutenus par de nombreux renforts, les bolchevistes passèrent bientôt à l'offensive. Un instant, on put croire que l'armée entière avec ses trains et ses blessés allait être massacrée. Les matelots de Novorossisk attaquaient par derrière. Il fallut lancer contre eux une partie de la cavalerie qui avait pour mission de défendre un des flancs. Ce fut un horrible carnage. Les têtes volaient, fauchées par les sabres au-dessus d'un mélange épais d'hommes piétinés et de chevaux ouverts. Il pleuvait du sang. Ce fut dans ce combat que périt,

en défendant son chef, la baronne Marie de Bodé connue pour sa grande bravoure et qui portait l'épaulette d'enseigne.

A l'endroit même où Kornilov avait rendu le dernier soupir, se tenait sur l'herbe un conseil de guerre présidé par Dénikine. Ce fut à l'issue de celui-ci que le nouveau généralissime décida d'abandonner Ekaterinodar. Il devenait impossible d'essayer de conserver la ville avec une armée réduite à dix-huit cents hommes valides.

L'ordre de retraite, une fois donné, inquiéta tout le monde et particulièrement les blessés au nombre maintenant de quinze cents, et qui se trouvaient rassemblés dans les petites maisons d'Elisabethinskaya. Ils se demandaient quel sort leur serait réservé. Pourrait-on les emmener tous? Une excitation extrême régnait dans ces infirmeries improvisées qu'éclairaient mal de grosses bougies de graisse. Il n'y avait ni bandes, ni médicaments. Les sœurs, à bout de forces, tâchaient de panser les blessures les plus graves avec leur propre linge qu'elles déchiraient au fur et à mesure des besoins.

Une d'entre elles, remarquable par son courage et son dévouement, Véra Engelhardt, revenait épouvantée d'Ekaterinodar. Les bolchevistes avaient allumé les meules à l'abri desquelles se cachaient les blessés qui flambaient maintenant dans l'ombre. Leurs cris affreux montaient plus haut que les flammes.

Vers le milieu de cette première nuit que l'on passait sans Kornilov, un officier d'état-major fit le tour des salles pour réveiller les blessés.

— Messieurs, leur disait-il d'une voix qui s'appliquait à ne trahir aucune émotion, il faut vous préparer au départ. Nous quittons tout de suite le village. Les restes de l'armée défendront la retraite. Les blessés légers sont priés de monter d'abord dans les voitures qui les conduiront aux batteries où ils trouveront place sur les avant-trains. Les charrettes reviendront après chercher les blessés graves.

Quand cet ordre eut été exécuté, il restait encore dans les maisons environ trois cents personnes qui ne manifestaient nulle crainte. Un médecin et quatre sœurs avaient consenti avec un bel héroïsme à ne point se séparer d'eux. Ils étaient les seuls qui savaient la vérité : ces voitures qui s'enfonçaient au trot dans les ténèbres, bénies dans la lueur rouge d'un

incendie par le prêtre du village debout sur les marches de sa petite église de briques, partaient pour ne point revenir. L'armée n'avait plus la possibilité d'emmener avec elle tous ses blessés. Les voitures manquaient et beaucoup de ces malheureux étaient intransportables. Dénikine fit tout pour les sauver, mais il dut céder devant la dure nécessité.

— Patience, patience, disaient les jeunes filles admirables aux garçons effrayés quand l'aube commença de rosir les fenêtres.

L'oreille aux aguets, ils espéraient encore. Une nouvelle journée commençait. Tout à coup, on perçut dehors une sauvage rumeur. Des bolchevistes, ivres de vin et de colère, envahirent bientôt les salles. Ils avaient déjà tué le prêtre coupable d'avoir béni le corps de Kornilov. Ils allaient tuer tous les blessés.

— Pitié pour cet enfant ! suppliait une sœur qui essayait de protéger de son corps un cadet de quinze ans grièvement blessé au ventre.

Un ricanement et deux balles répondirent à ce cri déchirant. Et ils furent fusillés en même temps.

Cependant, ce qui avait pu être sauvé de l'armée des volontaires remontait en grande hâte vers le Nord. L'intention de Dénikine était de conduire ses troupes dans les steppes paisibles du gouvernement de Stavropol, où elles pourraient prendre un repos nécessaire et se réorganiser. Mais avant d'atteindre cette région tranquille, il fallait tout à la fois échapper aux bolchevistes qui ne manqueraient pas de poursuivre leurs ennemis en retraite et réussir à traverser les voies ferrées que gardaient les trains blindés des rouges.

Pendant plusieurs heures, les chariots précédés de la cavalerie allèrent au trot sans s'arrêter par des routes inconnues. On aurait dit une trombe qui passait. L'infanterie avait saisi au passage des voitures et, montée dedans, suivait à la même allure. Il n'y avait plus un seul homme à pied. Cela sautait, courait. Le bruit, la fatigue, les déceptions de la défaite faisaient tourner les têtes. Au bout de cinquante verstes l'armée s'arrêta, comme un cheval à bout de souffle s'abat.

On était arrivé à Gnatchbau dont les habitants sont tous des colons allemands installés ici depuis de très longues années. Au milieu de la saleté générale où sombrait, en ce moment, la Russie entière, ces paysans conservaient leurs

anciennes habitudes de propreté. Les maisons bien entretenues étincelaient dans le soleil. Ce spectacle imprévu frappa les volontaires de stupeur. Mais on ne s'étonna pas longtemps. Toute l'armée, physiquement et moralement épuisée, s'endormit aussitôt d'un sommeil de plomb qui manqua lui coûter la vie.

Un furieux vacarme réveilla les volontaires endormis. Les bolchevistes les avaient rattrapés et ils venaient de mettre leurs canons en batterie. Ce fut un grand affolement. Les patriotes ne possédaient plus que quatre pièces et un nombre dérisoire de coups. Cette fois, il semblait impossible que l'on pût échapper à la mort. Ordre fut donné de brûler ce que contenaient encore les chariots. Les blessés qui avaient conservé leurs armes se suicidaient. Leurs camarades moins favorisés les suppliaient de les tuer s'il leur restait une balle de trop.

Les cris des troupes se mêlaient au vacarme des éclatements. Tout à coup, on entendit hurler : « La valise ! la valise ! » Un obus venait de tomber sur la maison du général Alexéev. Le vieillard en put sortir sain et sauf. En même temps que le corps du cocher autrichien on retrouva la valise sous les décombres. Grâce au ciel le trésor de l'armée était intact !

Les hommes couraient ; les voitures se déplaçaient ; on se chamaillait de l'une à l'autre.

Un blessé admirait, plein d'exaltation, la lueur rose des shrapnells.

— C'est quand même beau ! répétait-il.

— Dites que c'est effroyable, riposta un vieux conducteur épouvanté.

Une minute après, il gémissait lamentablement. Un obus venait de lui emporter la jambe.

— Achevez-le, ordonnait le blessé fou.

— Achevez-le vous-même, répondait un autre.

— Silence, ordonnait un chef de section. Défense de parler dans les voitures !

Dans la nuit noire éclata pourtant un hurrah sonore. Les Circassiens attaquaient au sabre les batteries ennemies et les faisaient reculer.

Le carnage cessa. Mais il n'y avait plus un instant à perdre. Cette accalmie ne pouvait point durer longtemps.

Tandis que les blessés et les trains partaient au trot en

avant, comme ils en avaient reçu l'ordre, plusieurs personnes sûres s'en allèrent avec une voiture à quelque distance du village. On s'arrêta dans un endroit désert. Ce fut là que l'on descendit les deux cercueils de Kornilov et de Nejintzev. Le rêve de les conserver toujours avec soi devait être abandonné.

On les enterra, on égalisa soigneusement la terre autour pour que ne demeurât aucune trace des tombes qui furent encore recouvertes d'herbes.

Les bolchevistes les trouvèrent quand même une semaine plus tard. Le corps de Kornilov fut alors ramené à Ekaterinodar, exposé à la risée de la populace et ensuite brûlé. Après quoi ses cendres s'envolèrent aux quatre coins du ciel.

Pendant des verstes et des verstes, l'armée en voiture galopa, avançant toujours vers les steppes de Stavropol. Le salut était la dernière voie ferrée où circulaient quatre trains blindés.

Quand on fut arrivé à peu de distance du passage à niveau de Medvèdovskaya distant d'une verste à peine de cette station, le régiment des officiers mit pied à terre. Chacun jeta sa cigarette et il fut commandé de se taire. Dénikine était là avec son état-major. Il parla au chef de la cavalerie, le général Erdéli, que l'on vit s'éloigner avec sa troupe à la nuit tombante dans une direction inconnue. Tous les cœurs battaient fort.

— Messieurs ! souffla Markov qui partit seul en avant sur la pointe des pieds.

Seul toujours, il pénétra dans la maison du garde-voie et terrassa l'employé surpris.

Le général réapparaissait maintenant sur le seuil en agitant sa papakha blanche. Les officiers, à ce signal convenu, s'élancèrent et ouvrirent les barrières.

Au trot, les voitures traversaient la ligne, défilant devant Dénikine, Alexéev et Markov.

Rien ne remuait dans la direction de la gare. La nuit était fraîche et le silence terrible, quand tout à coup la sonnerie du téléphone retentit dans la maisonnette.

La station de Medvèdovskaya avait cru entendre du bruit et demandait au garde-voie ce qui se passait.

— Absolument rien, répondait Markov qui avait pris le récepteur. Quoi ! Quoi ! Je vous dis que tout est calme.

Quoi? Mais non. Vous êtes fou. Il n'y a personne sur la voie.

Le brave des braves s'énervait. Soudain son visage pâlit.

— Bien. Bien. Je me tais quoique ce soit totalement inutile.

D'un geste brutal, il rejeta le récepteur et sortit dehors.

— Ces canailles-là nous envoient un train blindé. Que tout le monde disparaisse ! Deux canons en position sur la voie. Mais dépêchez-vous donc sacrebleu. Vous avez compris? Quand je dirai : « Allez », vous tirerez.

Tout était redevenu tranquille. Les feuilles s'agitaient doucement dans le vent. Bientôt devint distinct le ronflement de la locomotive ; le train s'approchait en glissant. Déjà ses phares éclairaient la cabane.

Markov ne bougeait pas. Debout entre les rails, il tenait son fouet à la main. Quand la locomotive le toucha presque, il cria au mécanicien en imitant l'accent paysan :

— Arrête donc, imbécile, tu vas écraser ma charrette.

L'homme, ainsi interpellé, freina aussitôt.

— Allez ! commanda Markov qui avait sauté derrière le talus.

Sur-le-champ les deux pièces ouvrent le feu. Elles visent, sans risque de les manquer, les roues de la machine qui s'accroupit pesamment avec un bruit lourd.

Le général a sauté sur la locomotive, et lance une grenade dans le compartiment des chauffeurs. Le voilà qui trotte sur les toits ; d'un geste furieux il introduit une autre grenade dans l'ouverture d'une bouche à air. Les officiers attaquent de tous les côtés les parois d'acier. Les rouges, bien abrités, résistent avec acharnement. Mais bientôt le train flambe et ceux qu'il transportait sont tués.

— Dépêchez-vous ! hurle Markov en appelant les voitures où l'on charge précipitamment des armes et des munitions.

Il restait juste tout à l'heure douze obus. On en a maintenant quatre cents. Les artilleurs répètent le chiffre en riant, tandis que les derniers chariots traversent au galop la voie illuminée par l'incendie et que les cavaliers attaquent hardiment la station pour y retenir les dernières forces rouges.

Le jour s'est levé. On voit venir du fond de l'horizon deux nouveaux trains blindés. Leurs pièces lourdes tirent sans l'atteindre dans la direction de l'armée enfin sauvée.

Les volontaires allèrent se terrer dans la steppe à des centaines de verstes encore, là où il n'y a plus aucune habitation.

Bientôt de bonnes nouvelles leur parvinrent du Don. Les cosaques, soulevés en masse contre les communistes, rappelaient à eux l'armée de Dénikine.

Elle repartit vers Rostov à toute allure et revit avec émotion la jolie ville qu'elle avait quittée trois mois plus tôt en des circonstances désespérées et où elle ne put pas entrer parce que les Allemands, conformément au traité de Brest-Litovsk, y avaient remplacé les bolchevistes.

Les souffrances supportées au cours de ces semaines inouïes ne l'avaient pas été en vain.

« Nous allons dans les steppes et nous en reviendrons si Dieu le veut ! avait dit Alexéev à Rostov. Notre rôle est d'allumer un flambeau pour qu'il reste au moins un point lumineux au milieu des ténèbres qui ont envahi la Russie. »

Ces prophétiques paroles portaient aujourd'hui leurs fruits. Des renforts arrivaient de tous les coins du vieil empire. Certain jour on vit ainsi arriver, venant du front roumain, un détachement de deux mille hommes avec son artillerie sous les ordres du colonel Drosdovski. Deux mois après, l'armée réorganisée entreprenait sa seconde campagne du Kouban qui se prolongea jusqu'à la fin de l'été. Elle ne fut qu'une suite de succès, mais hélas ! de succès sanglants. Ekaterinodar, Novorossisk et plusieurs autres villes importantes furent reprises aux rouges. La région entière du Kouban était maintenant libérée du joug communiste.

Ce fut au cours de cette campagne que l'armée perdit encore deux de ses plus célèbres généraux : Alexéev mort de surmenage le 25 septembre à Ekaterinodar (1) et Markov tué le 12 juin après l'assaut du village de Chabliévka.

Le brave des braves, avant de s'éteindre, adressa ces dernières paroles aux officiers qu'il avait si vaillamment commandés :

— Jusqu'à présent, messieurs, vous mouriez pour moi. Aujourd'hui, c'est mon tour de mourir pour vous.

GEORGES OUDARD ET DMITRY NOVIK.

(1) En 1920, après l'évacuation du Kouban par l'armée volontaire, le corps du général Alexéev fut transporté en Serbie. Il repose aujourd'hui dans la cathédrale de Belgrade.

Le Napus

Un fléau de l'an 2227 (1)

Le banquet, de douze cents couverts, avait lieu à midi au palais des Arts de papier-pierre, édifié en cinq jours, aux portes de Genève, par les procédés de construction américaine, qui sont les plus expéditifs du monde. Le temps était beau, les rivalités avaient cessé. Les organisateurs de cette grandiose manifestation internationale étaient radieux. Une seule ombre au tableau : le mal. Mais elle ne faisait en somme que doubler l'ombre de même nature que chacun de nous apporte en naissant. Je me trouvais à quelque distance du général Levin, très entouré, et auquel la foule de gens de tous pays et de nombreuses et jolies femmes venaient présenter leurs hommages. Il répondait à chacun, même aux Boches, usant de cette remarquable affabilité qui faisait un si amusant contraste avec la force brisante et défonçante, irrésistible et formidable, qui était en lui. Au moment où l'on versait le thé, aprés un repas banal et rapidement servi, comme il arrive en ces sortes d'agapes, il pâlit, porta la main au creux de l'estomac, posa sa serviette, se leva discrètement et gagna la porte. J'avais remarqué son manège. car je ne le quittais pas des yeux, fasciné par l'étrangeté de son rôle ici-bas, plus concentré, mystérieux et décisif encore que celui, si beau, du maréchal Verve. Je me levai à mon tour et courus le rejoindre. Je le rattrapai au moment où, courbé en deux, il demandait son képi au vestiaire. Il me dit stoïquement, d'une petite voix entrecoupée :

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 octobre et du 1er novembre 1927.

— Mon cher ami, je souffre horriblement. Je ne sais ce que j'ai. Pourriez-vous m'examiner? Allons à l'hôtel le plus proche.

Les voitures étaient garées à deux cents mètres de là. Je courus chercher la nôtre. Il me fallut une vingtaine de minutes pour prévenir le chauffeur, qui déjeunait de son côté. Quand je revins, le général avait disparu. Je m'informai. La préposée au vestiaire et un serveur m'assurèrent qu'il était parti par une petite rue de banlieue, étroite mais longue, où je me précipitai aussitôt. Je courus jusqu'au bout de celle-ci, en proie à une angoisse folle et faisant mille suppositions. J'aperçus un hôtel de modeste apparence, mais fort soigné, comme en Suisse. J'entrai, je m'informai. On me dit qu'en effet un général en grand uniforme, et qui paraissait fort souffrant, avait demandé une chambre. On lui avait donné le « douze ». Je grimpai l'escalier quatre à quatre. La porte n'était pas fermée. Je frappai. Pas de réponse. J'ouvris et trouvai le pauvre Levin étendu sur le sol et recroquevillé sur lui-même, dans la position d'un homme qui aurait subi la torture de la crapaudine. Il était mort.

Immédiatement je prévins la directrice de l'hôtel qui était une Suissesse de mine aimable et loyale. Elle monta constater le décès. Elle recula, saisie d'horreur, à la vue du cadavre crispé puis s'agenouilla. J'en fis autant. Le plus pressé était d'aviser la police, les congressistes et la presse, ce dont je me chargeai. L'hôtelière, dont le mari était absent et le téléphone détraqué, descendit de son côté, afin de prévenir une entreprise de pompes funèbres, située à cinq minutes de là et de demander un prêtre pour la prière des morts. Dans notre trouble nous oubliâmes de fermer à clé la porte du douze. Je remarquai confusément, à quelques pas de la maison, trois individus de mauvais aspect et qui semblaient faire le guet; mais la hâte fit que je ne pris pas leur signalement, ce que je devais regretter par la suite.

L'alarme donnée, et sans m'attarder aux explications vaines, je revins en courant à l'hôtel, accompagné d'une douzaine de compatriotes, qui ne voulaient pas croire à la catastrophe (car c'en était une) et parlaient déjà d'empoisonnement. Sur le seuil de la porte, la patronne, flanquée d'un médecin légiste, ébahi comme elle, donnait des signes de la stupeur et de l'effroi. Elle nous expliqua qu'étant remontée à la chambre, elle l'avait trouvée vide. Le cadavre du général avait disparu! Je lus, dans les regards des personnes présentes, que chacun songeait au napus et que nous avions été victimes, cette brave dame et moi, d'une hallucination en commun. C'était en effet le plus vraisemblable. Mais j'étais bien certain, et l'hôtelière était bien certaine, qu'il n'y avait là aucune hallucination, que nous

avions vu, de nos yeux vu, le cadavre tordu de Levin et qu'il y avait eu enlèvement de la dépouille, puisque jamais l'aphanasie ne s'était attaquée à un corps mort. C'est dans ces conditions bizarres que se propagea la foudroyante nouvelle et que les commissaires genevois et le service de l'identité judiciaire, qui est le premier du monde, procédèrent aux premières constatations. J'ai su, depuis, qu'une enquête discrète, mais sérieuse, avait été menée aussitôt par la police helvétique auprès de ma femme, de mes amis et de « l'Aristote », afin de savoir si je n'étais pas sujet à des visions, à des troubles nerveux; si, depuis l'apparition du mal et le premier cas de l'avenue des Champs-Élysées, je n'étais pas légèrement timbré. Je racontai la circonstance des trois malandrins observés par moi. On m'assura que des recherches seraient entreprises, mais je compris, au ton, qu'il n'était attaché qu'une faible importance à ma dénonciation.

Par contre les camarades, les amis, la nièce et le neveu de Levin, avec qui il vivait et qui étaient sa seule famille, sans compter le vaste public, étaient convaincus qu'il avait été assassiné par les Allemands, comme il en avait eu le pressentiment. Ce fut aussi l'avis du maréchal Verve et, en somme, de toute la haute armée. Je fus averti secrètement, par un envoyé du ministre La Renaudière, que le roi n'entendait pas que cette affaire fût étouffée, comme au cours de l'histoire l'avaient été tant de crimes de même nature; qu'il était considéré comme essentiel de ne pas avoir l'air de reculer devant les menaces de la presse allemande déchaînée, laquelle parlait déjà de la rupture de l'armistice; que l'argent et le personnel nécessaires seraient mis à ma disposition, si réellement le crime était certain, et que rien ne devait être négligé pour arriver à la manifestation de la vérité.

Le malaise de Levin étant apparu au banquet, au moment où l'on versait le café, le premier point à établir était s'il avait bu, ou non, le contenu de sa tasse. Une de ses voisines de table était allemande, l'autre belge. La Belge, évidemment sincère, affirmait qu'il avait bu le breuvage incriminé; l'Allemande, évidemment stylée, qu'il ne l'avait pas bu. Le voisin immédiat — français celui-là — de la belle Allemande ne pouvait dire si le général avait bu, ou s'il n'avait pas bu; pourtant il l'avait vu porter la tasse à ses lèvres, puis la reposer. Il fut impossible de déterminer quel serveur avait versé le café de ce côté-là, vu la rapidité et la confusion du personnel, rassemblé au dernier moment. En outre, il nous restait à prouver que le corps avait été emporté de l'hôtel pendant mon absence et celle de la patronne. Or, le garçon d'étage et la bonne assuraient n'avoir pas quitté la chambre de l'office au bout du corridor, et

n'avoir rien entendu, ni remarqué de suspect. Mais le groom de l'ascenseur, en revanche, prétendait avoir vu deux hommes qui descendaient, à cette heure-là précisément, avec un gros paquet, et qui n'avaient pas demandé le « lift ». La rue étant composée de petits hôtels particuliers, avec jardins, comme dans toute la banlieue genevoise, aucune indication ne vint de ce côté-là.

Les chats policiers de Suisse sont justement célèbres. Il y a soixante-dix ans que fut exposé, avec un succès inouï, le premier de ces animaux et qu'il grimpa, sur une cheminée, chercher la casquette d'un malfaiteur derrière une pendule. Depuis, les poursuivants au pas de velours ont fait de grands progrès dans la voie nouvelle et cinq cents raminagrobis parcourent, nuit et jour, les rues de la vieille cité, observant, guettant, miaulant et attirant l'attention à la première circonstance suspecte. En aucun endroit du monde, la surveillance particulière et publique n'est aussi bien exercée qu'à Genève, grâce à ces auxiliaires, cent fois plus habiles et plus soumis que les chiens d'autrefois. En revanche l'idée, trop ingénieuse et toute récente, de les associer à des perroquets, chargés de donner l'alarme, n'a pas eu de succès. Les chats griffaient les perroquets, qui ripostaient par des coups de bec et des vociférations et les cambrioleurs passaient au travers.

Trois équipes de ces animaux réputés parcourent toute la ville de Genève sans résultat. Les appareils photo-automatiques, qui prennent les silhouettes des passants dans les rues peu fréquentées, révélèrent bien la présence de trois bonshommes à l'heure où je les avais aperçus, mais de façon indistincte, donc policièrement inutilisable.

Le fait qu'une circonstance comme un concours de beauté eût servi à couvrir un assassinat politique relevait de la psychologie allemande. On remarquait, dans les yeux des polyplastes en uniforme blanc, une sorte de compassion hypocrite et gouailleuse. Entre eux et nous, l'atmosphère était redevenue mauvaise et la fragilité du lien littéraire et artistique apparut dans le petit fait suivant : Thiberaut et la mère Tougourte, qui se piquaient de rapprochement franco-allemand, de fusion intellectuelle des peuples et autres insanités, s'étaient entichés d'un cousin de Kaninchen, lequel estropiait le français avec un accent épouvantable. Celui-ci leur récitait des pages entières des romans de Thiberaut et des épîtres de Tougourte, qu'il traitait de « moterne Zévigné ». Mais comme, le lendemain de la mort de Levin, notre couple à la mode s'approchait du jeune et sympathique Teuton, celui-ci leur tourna le dos. Il leur en voulait du soupçon général.

Henriette, qui est très intuitive, eut un rêve où elle voyait repêché

dans le lac, le cadavre de Levin. Vu la dispersion du congrès, achevé dans le deuil et la crainte, et le rapatriement des jolies concurrentes, la surveillance policière se relâchait, et les chats fureteurs étaient libres. J'obtins du chef de la Sûreté genevoise qu'on nous confiât deux de ces animaux, remarquables en ceci qu'ils avaient été « hydrophilisés », c'est-à-dire que l'horreur spécifique de l'eau avait été domptée chez eux, dès la naissance, par un entraînement aquatique approprié. Ils accompagnaient les brigades lacustres dans l'épidémie de suicide qui avait sévi en Suisse et en Savoie, dix ans auparavant, à la suite de la disparition du goitre. Je me rappelle encore les noms de ces intelligents animaux (ils s'appelaient Tiquart et Frôlant) et la vivacité de leurs regards jaunes. On aurait cru qu'ils allaient parler.

Le problème du langage humain des animaux fut, avec celui de l'invisibilité, la grande préoccupation des savants biologistes et physiciens de l'an 2100, qui, au résumé, n'étaient pas plus bêtes que nous et avaient peut-être plus d'initiative. On se rappelle encore la grande controverse sur la question de savoir si les perroquets avaient, ou non, hérité d'une faculté d'élocution à eux inculquée il y a mille ans; si leur don de parole était, ou non, la conséquence d'un dressage ancien. Puis, sans raison appréciable, le problème, qui avait paru aussi aigu et proche de sa solution que celui de l'invisibilité, passé au quatrième plan, tomba en mépris, fut oublié. Les générations humaines ressemblent à des enfants, qui s'intéressent passionnément à un amusement, à un objet, à un travail, pendant une heure ou une journée et brusquement n'y pensent plus. La plupart du temps, la chute de l'attention est proportionnelle à sa tension antérieure et d'autant plus prompte que celle-ci a été plus vive.

Nous nous entretenions de ce processus, en amoureux et récents transfuges de la recherche, Henriette et moi, tout en longeant le lac Léman, à l'heure chaude et bleue de l'après-midi commençante. Tiquart et Frôlant nous suivaient; le premier de pelage noir et étiré comme un petit tigre, le second plus ramassé, plus circonspect aussi et de pelage gris à reflets soyeux. Ils savaient pourquoi nous les avions emmenés et que nous procédions à une enquête importante. Glissant du même pas musclé et furtif, ils échangeaient des clins de leurs prunelles vertes, cerclées d'or, où gravitent des images de surprise, de surveillance, de cruauté et de bond. Nous avions reçu, avant le promenade-recherche, un télégramme de « l'Aristote », signé Cortenaz, évidemment stylé par La Renaudière, qui nous donnait l'autorisation de rester à Genève le temps qu'il faudrait : « Bon, bon, c'est entendu ! »

L'azur du ciel, vaporeux et flottant, n'était pas le même que celui

de la montagne, vue en perspective fuyante, et glacée d'indigo dans la chaude lumière. Mais la couleur de la montagne différait elle-même entièrement de celle de l'eau, tendue comme une étoffe de satin bleu, et ne reflétant le ciel et les hauteurs qu'à mesure que s'éloignait midi splendide. Trois bleus qui nous ouvraient à la fois toutes les portes de la suavité, ainsi que le sonnet immortel de Keats, mais où, à la différence de ce sonnet, ni la mer immense n'était évoquée, ni la profondeur de la pierre précieuse. Nous longions, accompagnés de nos petits félins, une prairie d'un vert délicatement tendre, jamais foulée, discrètement irriguée, une prairie pour les pieds des elfes ou des Anglaises ; mais mon éloge de celles-ci agaçait Henriette : « Pendant toute la durée du congrès, tu n'as fait attention qu'à miss Tennhart et tu aurais voulu qu'elle eût le prix. Eh bien, moi, monsieur, je me suis laissée courtiser par le polyplaste boche Otto 20.014, dans son bel uniforme blanc. » Je n'en croyais pas un mot, la sachant fidèle et hostile aux Germains.

Six mois auparavant, une telle petite balade, en admettant qu'elle eût eu lieu, nous eût induits en considérations variées sur les centres magnétiques de la cellule, ou les symptômes du prénapus. Aujourd'hui, nos préoccupations étaient autres. Nous jouissions du bleu répandu, immanent, intense, du triple bleu de ce coin de terre, dont on ne trouverait l'équivalent nulle part et pas même dans le turban de Mme de Staël, ni dans l'améthyste de Voltaire, ni dans le regard passionné de Byron.

Un miaulement modulé retentit, celui de Frôlant, qui longeait la berge du lac. A l'appel, Tiquart accourut et, d'un bond, fut près de son copain. Nous nous approchâmes. Il y avait un froissement évident — en cet endroit désert — des plantes d'eau et des lianes serpentantes, venues des arbres de la rive. On apercevait, à deux encâblures environ, l'émergement d'un fragment de toile grise, qui paraissait, à distance, faire partie d'un paquet allongé. Les deux chats étaient à l'arrêt, ronronnant. Leur attitude indiquait que leur électro-psychie — non leur flair, qui est remplacé, chez cet animal, par un dégoût irrité — avait décelé quelque chose d'important. Nous eûmes aussitôt la certitude qu'il s'agissait du corps de l'infortuné Levin.

J'allai à la recherche d'un batelier. Au bout d'un quart d'heure de recherches, j'en découvris un qui consentît à venir m'aider. Nous eûmes quelque peine — Henriette étant demeurée avec les minets-minets sur la rive — à soulever à nous deux le paquet flottant, entouré d'un filin dissocié et rompu, à le charger dans la frêle embarcation et à le ramener à terre. Là on se garda soigneusement d'y

toucher. En dépit de l'odeur atroce, le Suisse et moi demeurâmes en faction auprès de lui. Henriette retourna à Genève. Deux heures après — le temps de démarches toujours longues — un commissaire de police, le chef de l'identité judiciaire et des gendarmes venaient constater qu'il s'agissait bien du général Levin, reconnaissable à son uniforme. Le visage, tuméfié par l'eau, était noir.

CHAPITRE IX

Les Boches seront toujours des Boches.

La popularité, qui est le contraire de l'intimité, m'avait toujours paru quelque chose de peu souhaitable. Aussi fus-je assez désagréablement surpris, en rentrant de Genève à Paris avec Henriette, d'être acclamé par mes concitoyens. Mais tout de suite je me rendis compte de l'effet produit par la découverte du cadavre de Levin et la preuve manifeste de son empoisonnement. Le service de la France valait bien quelques ennuis et même quelques risques. Ainsi la polyplastie avait-elle fait de moi, par suite des circonstances, un patriote renforcé, et je songeais sérieusement à prendre un nom comme tout le monde, à la place de mon ridicule numéro. L'esprit esthétique et traditionnel, à mon insu, avait opéré ce travail en moi.

De nombreux camarades de « l'Aristote », Cortenaz et Eustache en tête, m'attendaient à la descente du train. La jolie Mme Cortenaz embrassa Henriette radieuse et lui offrit un bouquet. Cortenaz avait préparé un petit discours, pas mal tourné ma foi, où il développait cette pensée que, parti pour Genève afin d'y couronner la beauté, j'y avais couronné la justice. J'avais envie de lui répondre : « Bon, bon, entendu, » mais je me retins. L'assassinat de notre meilleur général avait produit une émotion considérable dans tous les milieux et réveillé la fibre nationale, légèrement détendue depuis l'armistice tacite. D'abord on avait cru, naturellement, à un cas de napus mal interprété. Puis, à mesure que les nouvelles arrivaient, on avait conclu au crime. Maintenant la suspicion contre les Allemands était telle que l'ambassadeur von Tschuppe und Werdenschaft, revenu rue de Lille, — siège de l'ambassade de temps immémorial, — avait cru devoir faire une visite à La Renaudière, pour se plaindre de la perfidie de la presse parisienne et de ce qu'il avait été sifflé dans la rue. Cette démarche était sévèrement appréciée par le corps diplomatique et l'on colportait, sous le manteau, que l'amirauté

britannique avait secrètement donné l'ordre à la *home fleet* de reprendre ses dispositions de combat.

Eustache me confia que le sens de la véritable beauté s'était soudainement emparé de lui, comme de nous tous, et qu'il avait bazardé les tableaux, meubles et objets de ses fameuses collections, reconnus comme faux, truqués et hideux. Il en aurait retiré une somme dérisoire, sans un amateur australien qui s'était mis dans la tête, ou à qui l'on avait mis dans la tête, que ce tas de navets était une occasion merveilleuse et qu'Eustache était atteint de manie autodépréciante aiguë : « En d'autres temps — me confiait Eus-
« tache — j'aurais ri de cette bonne blague qui a empêché ma ruine.
« Mais j'ai découvert — tenez-vous, mon cher ami — que le réveil
« universel de l'art, que cette véritable Renaissance, n'était autre
« qu'un syndrome de prénapus, que le présage de la recrudescence
« du fléau. On ne m'a pas écouté. Cortenaz ne m'a pas écouté ; vous-
« même ne m'avez pas écouté, on a continué à fabriquer et lancer
« dans la circulation des cinébouquins de malheur. Apprêtons-
« nous à le payer cher. Vous dirai-je que j'étais persuadé de l'apha-
« nasie de Levin. Quand je pense qu'il était allé à Genève pour une
« compagnie de cinébiblastes, lui un glorieux soldat ! Il a fallu cette
« récupération du cadavre pour me convaincre du crime. Mais
« parlez-moi donc un peu du concours de beauté. Alors cette petite
« Bressane était vraiment jolie?... »

Eustache — et d'autres avec lui — était devenu un bizarre mélange de sérieux et de frivole. La disparition de l'aliénation mentale, dans ses formes classiques de revendication, de dissimulation, de persécution, etc., était remplacée sans doute par une sorte de liquéfaction en nappe du bon sens et des données immédiates de la logique et de la raison. Des hommes mûris dans l'étude de la médecine, de la jurisprudence, de l'impôt, de l'économie générale, de la critique philosophique et biologique, de la politique, montraient, d'une semaine à l'autre, des trous déplorables, comme s'il s'était opéré une faille, non dans leur mémoire, demeurée intacte et précise, mais dans leur jugeote. Impossible de déterminer si c'était là un phénomène de préparation napusienne, ou un ravage de la crainte intérieure et de la perplexité, ou une conséquence de l'*Archimède*.

Le curieux c'était la tendance à se réunir, pour prendre la moindre décision et assumer la moindre responsabilité. Tout était prétexte à congrès, à rassemblement, à parlote, à bureau ; et, bien que l'armistice du Beau, comme on l'a appelé, fût précaire, en raison des circonstances et du réveil de la hargne ethnique des Allemands, ce n'était partout qu'hymnes à la paix, éloges de la paix et de ses bien-

faits, métaphores pacifiques et lénitives, déclaration de non-agressivité, de renoncement à tout esprit offensif, à l'*Archimède*, à ses pompes et à ses œuvres, promenades du drapeau bleu, qui est le drapeau de la paix, autels à la paix, envols de colombes, récitations de poèmes, d'odes, de sonnets, de tercets à la paix. Il n'était aucun de ceux se livrant à ces manifestations qui ne les sût non seulement vaines, mais de mauvais présage ; car, à toutes les époques, elles ont signifié, par antiphrase, la guerre, de même que tout projet de désarmement précède immanquablement une prise d'armes. Mais il y avait là une sorte de mode, d'entraînement, de psittacisme, d'écholalie, où apparaissait la dépression de l'esprit public, en raison de l'effondrement de ceux qui auraient dû le guider, c'est-à-dire des écrivains et des savants.

La réaction vint du Souverain, qui insista auprès des ministres pour qu'une instruction fût ouverte, à Paris, en même temps qu'à Genève, sur les circonstances dans lesquelles le général Levin avait été empoisonné, son cadavre enlevé et jeté au lac Léman. J'étais le principal témoin, je fus mandé chez le procureur du roi, qui commit un juge d'instruction très ferme, du nom de Séchelard, pour recevoir ma déposition. En me rendant au cabinet de ce magistrat, je rencontrai le président Palémon que je n'avais pas vu depuis ma dernière visite au Palais de Justice, quelques mois auparavant. Du plus loin qu'il m'aperçut : « Eh bien, me cria-t-il, n'avais-je pas raison? »

Puis devant mon hésitation : « Comment, vous ne vous rappelez « pas mes paroles : « Ce qu'il y a de plus dangereux que l'aphanasie, « c'est la simulation de l'aphanasie. » — « Hein, était-ce assez dans « le mille, était-ce assez envoyé, avais-je vu juste, oui ou non !... »

La vanité de Palémon, son contentement de soi sont célèbres. Mais, en l'occurrence, il n'avait pas tort, et je le félicitai sans arrière-pensée. Plus je lui versais de compliments, ou, comme on dit, de « coquelicots », et plus il en redemandait : « Ah ! ah ! les magistrats ne « sont pas aussi crétins que se le figurent ces messieurs de « l'Aris- « tote ! » Ne niez pas ! Vous nous considérez tous comme des ânes, en « bonnet carré, comme de présomptueux fantoches. Vous nous « jugez plus mal encore que nous ne jugeons les justiciables. Si, si, je « sais, je suis au courant. Le père Palémon n'est pas une tourte. Moi « d'abord, on ne me roule pas. Ah ! ah ! c'est moi qui roule les autres ! »

J'aurais voulu lui échapper. Il n'y avait pas moyen. Il était de ceux qui vous retiennent par un bouton de votre veston, par le parement de votre jaquette, ou de votre redingote, et vous tripotent, tout en vous admonestant : « ... Imaginez que Tonqueloque, le ministre des « Inventions, celui-là même qui l'autre fois... enfin oui... cet ahuri

« de Tonqueloque, détestait Levin. Il l'avait, à un moment donné, « fait mettre en disgrâce pour je ne sais plus quel motif. Quand « Tonqueloque a appris la mort de Levin, il a commencé par être « ravi. C'est une gentille petite nature. Puis quand est arrivée la « nouvelle de la découverte du cadavre disparu, il a été navré, parce « que cela valait à Levin un regain de popularité posthume. Au fait, « je vous félicite de votre beau succès. Ce que « l'Aristote » ne vous « donnait pas, la popularité, une enquête habilement menée vous « le donne. Et où allez-vous de ce pas? au cabinet de Séchelard? « Bonne chance et faites-lui toutes mes amitiés... »

Ma déposition dura quatre heures. Je n'omis aucun détail. Séchelard a la figure ovale et régulière, une calvitie commençante, des yeux perçants, une courte moustache, et une remarquable perspicacité en ce qui concerne les machinations des Allémands. Il est spécialiste en la matière et les Américains l'avaient chargé, tout récemment, de débrouiller, avec discrétion, l'immense escroquerie d'État de l'Analgo, cause de la chute perpendiculaire du dollar. Il en riait sans ouvrir la bouche, ce qui donnait à sa physionomie une expression pincée et rayonnante à la fois.

— Quel peuple ! — répétait-il, en parlant des Boches — quel étonnant mélange de brutalité et d'argutie, de truquage et de cynisme, de jargon humanitaire et d'inhumanité ! Et ces cryptons, quelle invention diabolique ! Et cet *Archimède*, et ce Murmelthier, et ces statues à Murmelthier, et ce von Tschuppe ! Vous ne sauriez croire à quel point je me mets dans leur peau, je les vois, je les suis dans leurs conjurations et dans leurs trucs !

— Sans doute, monsieur le juge, néanmoins Levin est mort, et c'est pour eux un fameux débarras.

— A qui le dites-vous ! La dernière fois que j'ai rencontré le général Levin, c'était précisément à une soirée chez La Renaudière ; je l'ai pris à part et je lui ai confié mes craintes à son sujet : « Mon « général, vous êtes guetté par la police de Sûreté de Berlin. On « veut votre peau. » Il haussa les épaules et me répondit : « Ils ne « l'auront pas. » Eh bien, ils l'ont eue ! C'est fort triste.

Je remarquai l'admiration du greffier pour son chef. Il buvait littéralement ses paroles. Séchelard étant allé chercher un dossier dans la pièce à côté, ce brave garçon me dit : « C'est l'as des as ! « Mais il ne se doute pas que lui aussi est en danger. Il paraît qu'on a « trouvé son nom sur un petit cahier oublié au congrès par Mur- « melthier, avant qu'il ne fût aphanasié. »

Je connaissais cette légende. J'essayai de détromper le greffier, mais en vain, et mon incrédulité lui parut suspecte. Séchelard revint

avec une feuille couverte de signes cabalistiques, qu'il me montra :

— C'est un schéma boche des personnalités militaires et civiles, que l'Allemagne a intérêt à voir disparaître. Cette bouteille, c'est Levin, bien entendu. Ce personnage de rébus qui jette quelque chose (*werfen*), c'est le maréchal Verve. Ces six doigts, c'était Sidoine. Par une bizarre coïncidence, Sidoine a été lui aussi assassiné. Vous voyez que leur crypton est pratique. Croyez, mon cher Polyplaste, que vous serez bientôt sur cette liste noire, si vous n'y êtes déjà.

J'assurai au juge que j'étais blindé comme le sous-terre. et que la menace permanente du napus enlevait beaucoup de son acuité à la menace du meurtre politique.

— C'est vrai, fit Séchelard en se frottant les mains, comme chaque fois qu'on émet devant lui une remarque qui l'intéresse. Imaginez qu'à un moment — c'était peu de temps avant votre rencontre de la petite-fille et de son grand-père aux Champs-Élysées — la peur d'être tué par un truc boche était entrée brusquement en moi. Je surveillais ma cuisinière. Je ne mangeais plus de coquillages et, dès que j'avais la colique, je songeais : « Ça y est !... » Pour un homme qui fait ce que je fais, cette psychose (c'est bien comme cela que vous dites?) était très désagréable et très gênante. Mon greffier s'était aperçu de la chose — n'est-ce pas, mon vieux? — et il se demandait si je ne déménageais pas. Et puis, le napus est venu ; et cette possibilité d'être aphanasié, à n'importe quel moment, sans avertissement préalable, a chassé l'autre thanatophobie. Nous sommes d'étranges machines.

De là on en vint à des points plus précis. Séchelard me demanda si j'avais pensé à me procurer les noms des serveurs du banquet de la beauté et des voisins de table de Levin. Oui, j'y avais pensé, mais la police suisse désirait mener son enquête seule et ne m'avait pas donné le renseignement. Le juge prit son émetteur d'ondes et se mit en relation avec la Sûreté genevoise. Au bout de cinq minutes, il avait son renseignement, sonnait, et ordonnait à quatre inspecteurs, choisis parmi les plus débrouillards, de s'informer des personnes signalées, notamment d'une Allemande du nom ou surnom de *Friede*, ce qui, en boche, signifie Paix.

— Un Allemand, chargé d'empoisonner un général français, prend un surnom dans le glossaire pacifiste. C'est indiqué. Autre point : Quand vous avez tiré hors de l'eau le cadavre, il était bien en grand uniforme, n'est-ce pas?

— En grand uniforme, oui, je vois encore les galons d'or souillés de vase.

— Avait-on mis, dans le sac, son képi?

— Non, le képi n'y était pas.
— Était-il demeuré dans la chambre?
— Non, il avait été emporté avec le cadavre du général.
— Donc, il est actuellement quelque part, et il est peu vraisemblable que les assassins l'aient jeté à l'eau. Ils ont dû le remettre, comme preuve matérielle, à celui ou à celle qui les a chargés de leur sinistre besogne.

Comme je lui faisais remarquer la difficulté de poursuivre, avec des polices différentes, une instruction simultanée à Paris et à Genève il me dit : Le coup a été certainement monté à Paris et de longue date ; il a été exécuté en Suisse, d'abord pour dichotomiser les recherches, ensuite afin d'échapper à mes investigations et à la connaissance que j'ai des cryptons. Ce calcul minutieux fait partie de la manière germanique. Nous autres nous rattrapons sur les ensembles. Ainsi je suis convaincu, peut-être à tort, que la dame Friede est maintenant à Paris.

Elle y était en effet et les inspecteurs la dépistèrent au bout de huit jours de recherche. Elle habitait un hôtel meublé, rue Pigalle, à Montmartre, sous le nom de Mme della Pace, née à Trieste, de père allemand et de mère italienne. On découvrit, dans une valise à double fond, un portrait du général Levin et un crypton d'ailleurs indéchiffrable. L'arrestation de la dame fut décidée. Dans le même temps, la police genevoise mettait la main sur trois individus, soi-disant polonais, dont l'un, étant ivre, s'était vanté d'avoir emporté de l'hôtel et jeté à l'eau la dépouille du général. A ce moment, l'ambassadeur von Tschuppe intervint — il était rentré depuis peu à Paris — et déclara tout net que l'incarcération de Mme della Pace, chargée d'une mission secrète par la Wilhelmstrasse, « mission d'ailleurs favorable à la cause de la paix », serait considérée comme un acte inamical et entraînerait le pire. Le coup de Murmelthier recommençait. Aussitôt, et comme à un signal convenu, tous les journaux de l'Allemagne, quelle que fût leur couleur politique, publièrent des articles d'une violence extrême, exposant la perfidie française et suisse, la collaboration des deux États, en vue de donner à l'assassinat banal de Levin un caractère « allemand », et déclarant intolérable l'offense faite à l'Empire. Ainsi l'armistice apparaissait comme un simple délai, destiné à réparer les ruines accumulées par les folles dépenses de l'*Archimède* et à laisser souffler les finances allemandes.

Cette recrudescence de bellicisme, qui fait le fond du tempérament tudesque, avec l'amour des fiches et de la métaphysique confuse, saisissait la France, l'Angleterre et, en général, l'Occident civilisé dans un moment de détente esthétique et littéraire. Fâcheuse circons-

tance! On s'était accoutumé aux coupes irrégulières du napus, qui continuait son œuvre chez les peuples de la terre, à la façon d'un bûcheron fantaisiste. On s'était déshabitué de l'hécatombe militaire, des vacarmes assourdissants, des cataclysmes artificiels, des bombes de tout calibre et des bobards de presse précipitant les masses populaires au plus bas degré de l'imbécillité. Nous les polyplastes, principalement, étions fourbus des tribulations intellectuelles et morales auxquelles le mélange ethnique nous avait soumis. Censés pacifistes, en fait belliqueux, puis délaissant la science pour l'art, et le laboratoire pour la beauté, nous étions tels qu'un homme qui a couru à perdre haleine, en changeant de direction et de but. En ce qui me concernait personnellement, le fait que j'étais revenu à la foi catholique et mon mariage me donnaient une assiette que mes camarades n'avaient pas. Si la France avait été en démocratie, comme dans le temps ancien, et soumise à tous les coups de vent du pouvoir impersonnel et discontinu, elle eût été irrémédiablement perdue.

Manquerait-elle à l'univers? Je le crois ; cela me semble, et d'autant plus que plusieurs nationalités juxtaposées ou interpolées en moi me permettent une comparaison intérieure, un choix constant. L'homme est un composé de forces clarificatrices et de forces obscurissantes, qui se battent dans le temps où il transmue le quantitatif en qualitatif.

En dépit des efforts surhumains de Séchelard pour tirer quelque aveu ou, au moins, quelque indiscrétion de la Friede, celle-ci demeura impénétrable, ne se refusant pas à parler, mais se noyant et noyant le juge dans une foule de détails oiseux. Cette comédie dura trois jours et pendant ces trois jours, à la même heure de la soirée, von Tschuppe venait en personne, au quai d'Orsay, s'informer de l'interrogatoire et répéter que son gouvernement perdait patience et que la reprise des hostilités était imminente. Tenues secrètes à Paris, ces démarches étaient chaque jour publiées à Berlin, et cela créait, dans les chancelleries, une angoisse réelle. L'ambassadeur d'Angleterre vint en personne demander à La Renaudière l'abandon de l'instruction en France et la mise en liberté de la Friede. Il affirmait que la police suisse avait, de son côté, relâché le Polonais de l'aveu, reconnu ivre et à moitié fou. Sur ces entrefaites, nous reçûmes à la fondation, la visite d'un cytologue allemand, des plus distingués, le doktor Ochsenstein, pacifiste mystique, et qui gardait rancune à son pays de ne pas avoir mis suffisamment en valeur son étude récente sur le rapetissement des éléphants d'Afrique et d'Asie par le napus. C'était une espèce de Coriolan tout en os, grand, robuste, avec une voix de fausset rauque et une mine hirsute et carrée de quadru-

mane. Introduit dans mon laboratoire, il me demanda assez grossièrement de faire sortir Henriette, me déclara qu'il était considéré en Amérique comme « l'homme le plus franc du monde » et m'exposa le plan de ses compatriotes : « Je sais, gonfidenziellement, que le « grand état-major projette, cette fois, une forme de bataille iné- « dite : la bataille au moral. L'analgo a mis de l'argent dans les « coffres du budget militaire. C'est par l'intensification de la guerre « du son et des tonnerres d'artillerie (Trommelfeuer) que le haut « commandement compte procéder. Aucune attaque, aucun gaz, « aucun avion. On est tout à la zidération du système nerveux. Des « expériences faites sur des troupeaux de bisons — animal fort « rézisdant, comme vous savez, — ont marqué l'éclatement initial « de la boîte cranienne au bout d'une demi-heure de ce vacarme « intensifié. Je sais que l'épreuve a été reprise tout récemment sur « douze cents Russes, employés dans une fabrique de l'Oder et qu'on « a prétendu avoir disparu à l'occasion d'une explosion. En fait, « ils ont été abasourdis, comme nous disions, et disloqués. »

— Mais comment vos troupes se protègent-elles contre les effets du bruit qu'elles déchaînent?

— A l'aide des amortisseurs de son. C'est le dernier crypton en date. C'est lui qui a déterminé l'assassinat de Levin. Car personne ne doute chez nous, comme chez vous, de l'assassinat, et vous êtes sur la bonne piste.

Je m'empressai de faire tenir ces renseignements à l'état-major français. Malheureusement le général, d'ailleurs intelligent, qui les reçut, était un de ces militaires qui font profession de scepticisme et considèrent, *a priori*, comme fausse, toute nouvelle transmise par un polyplaste, par un pékin. C'est un fait psychologique bien curieux que les avis, concernant les dispositions et les préparatifs des Boches, aient toujours été, au cours des siècles, traités de romans et de contes de bonne femme par ceux mêmes qui, menant la guerre, auraient dû les prendre le plus au sérieux.

Tout imprégné de cette histoire, et en dépit du contrôle sévère que j'exerce sur mes sens et leur témoignage, j'eus une apparition prémonitoire, comme un simple physicien ou chimiste anglais ou américain : celle de Levin en personne, qui m'apparut, trempé d'eau, livide, sans képi, terriblement triste, comme nous l'avions tiré du Rhône, le batelier et moi. Il me dit : « J'ai été effectivement empoisonné, à l'aide « d'une tasse de café, contenant le produit « Murmelthier » du crypton « Z 4777 allemand. Ce produit laisse des traces, contrairement à « ce que croient les Allemands. Mais le service de l'identité judi- « ciaire suisse n'a aucun moyen de les révéler. Quant aux Polonais

« arrêtés et quant à Friede, on ne saura rien. La guerre va reprendre « par le bruit. L'état-major français bien que prévenu et ayant à « sa disposition un système d'amortisseur qui vaut celui de l'ennemi, « ne l'utilisera pas tout d'abord. Attendez-vous à plusieurs dizaines « de milliers de morts pour commencer. »

Je ruisselais de sueur, j'avais les cheveux collés aux temps, des pieds de plomb, la langue paralysée. Je voulais demander au spectre du général à qui serait la victoire finale. Mais, au premier mot sorti de mes lèvres, il disparut, tordant douloureusement ses lèvres minces.

Nous touchions à la fin du mois d'août, qui est généralement celui où les Allemands envahissent la Belgique, ou la Suisse, pour pénétrer en France, à la suite d'un incident quelconque, ou même sans aucune espèce de raison autre que le sentiment des différences ethniques et le désir de combat : Kampfsehnsucht. Il n'y a pas plus d'une cinquantaine d'années qu'un polyplaste de « l'Aristote », lequel s'appelait alors le *Platon* (j'ignore pourquoi notre fondation a changé de nom), publia une thèse, qui fit grand bruit, sur cette « Kampfsehnsucht » particulière aux Allemands et qui est distincte de la simple combativité. On la remarque aussi dans nombre d'espèces animales, notamment chez le taureau et le dindon, où elle se révèle, soit à l'apparition d'une couleur qui excite la fureur latente de l'animal, soit à l'occasion d'un bruit ou d'un regard jugés offensants. Un certain lézard australien pousse cette fureur impulsive au point de projeter ses yeux hors des orbites, quand il aperçoit un insecte quelconque, sous une certaine incidence de la lumière. La nuit, il est parfaitement calme. Le polyplaste en question, dont je ne me rappelle plus le numéro, avait fait une enquête approfondie auprès d'une cinquantaine d'Allemands éminents, appartenant à tous les États de l'Empire, Saxons, Bavarois, Baltes, Prussiens, Hanovriens. Chez tous, il avait relevé un certain tonus musculaire, une certaine excitabilité à des substances chimiques, ou à des incitations physiques, qui lui avaient permis de dégager le syndrome « Kampfsehnsucht » à l'état en quelque sorte naissant. Si vous réunissez dix Allemands, vous obtenez un indice de K. S. de sept, donnant, au psychomanomètre, une pression de Furor, 0,25. La progression monte jusqu'à vingt Allemands, pour un indice K. S. de dix, et une pression de Furor 0,75. A partir de là, il y a un battement dans les chiffres, qui tient à la dérivation du désir de combat entre les Allemands réunis. Mais qu'un Français, ou un Anglais, ou un Belge, ou un Italien, passe dans le champ oculaire d'un Allemand isolé de classe moyenne, et l'enregistreur de son irritation atteint tout de suite F. 0,90, surtout s'il prononce, au même

moment, des paroles de mansuétude et de Minerve. L'Allemand s'excite à la guerre en parlant de paix.

Là est la véritable cause des guerres déclarées successivement en Europe par cette race casse-tête et casse-cou, qui ne sait exactement ni ce qu'elle veut, ni où elle va, mais, telle une concierge irritée, cherche sans cesse querelle à ses voisins, immédiats ou éloignés. D'ailleurs, il est encore d'autres indices de Kampfsehnsucht. Là où un assassin ordinaire tue une ou deux personnes, un assassin allemand en tue une douzaine, tantôt à l'aide d'une massue, tantôt à l'aide d'un couteau de cuisine, ou d'un éclat de vitre, ou d'un rasoir, ou de ce qui lui tombe sous la main. Les personnages représentatifs de la légende allemande, Siegfried en tête, ne se battent pas comme l'Hercule antique « pour le bien », contre des hydres ou des oiseaux paludéens, ou un lion dévastateur, ou afin d'aller arracher à Pluton la femme d'un ami. Ils se battent pour la possession symbolique d'une guerrière entourée de feu, c'est-à-dire pour l'assouvissement de l'ire inexplicable, mais irrésistible, qui les embrase. C'est parce que la Kampfsehnsucht les travaille, que les Walkyries chevauchent les nuages en hurlant. Wotan se réjouit du vacarme de ses filles, de leur soif de sang et de rapines. Il n'a qu'une mélancolie, c'est qu'elles n'en fassent pas assez. S'il les voit lasses, il se fâche tout rouge et leur tend un glaive, un bâton, un bouclier, un casque : « Va, ma fille, et tue les autres ou, pour le moins, estropie-les ! »

Cette fois, la « Kampfsehnsucht » germanique avait, comme prétexte, l'enquête menée par Séchelard sur l'assassinat indubitable de Levin, de même qu'elle avait eu auparavant, comme prétexte, le pseudo-assassinat (en réalité napus) de Murmelthier. Car le plus haut degré du K. S. se trouve naturellement chez le grand État-Major, appuyé lui-même sur l'industrie lourde, de la Ruhr, de la Silésie, et de tous les districts métallurgiques d'une terre consacrée, de toute éternité, à Vulcain. C'est la rencontre de ce tempérament et de ce sous-sol qui a fait la désolation de la planète depuis tant de siècles. La principale besogne de l'Occident n'a-t-elle pas consisté dans les temps modernes à relever les ruines, matérielles, intellectuelles et morales, accumulées par la Kampfsehnsucht?

La rupture de l'armistice de Beauté eut lieu de la façon suivante : l'empereur Guillaume XIII convoqua à Berlin les « Larmoyants » les plus connus de l'Europe. On appelle ainsi ceux qui, s'imaginant que la guerre est une suite de malentendus et d'incompréhensions entre des hommes et des peuples naturellement bienveillants, généreux et loyaux, prétendent noyer ces malentendus dans des déclarations d'amour et de larmes, et ramener ainsi l'âge d'or. Le

congrès des Larmoyants eut lieu le 22 août 2228, à Potsdam, au milieu d'un immense concours de drapeaux bleus, que promenaient des jeunes filles charmantes, filles des principaux fabricants d'obus asphyxiants et d'Archimèdes de Suède, de Norvège, de Groenland et en général des pays nordiques, où la balistique est nuancée de philanthropie. Un prix d'un million de dollars, ramenés au pair de l'analgo, devait être attribué à l'auteur de la meilleure œuvre pour la paix. Il fut décerné au général von Herzius, parent de l'auteur de l'*Archimède*, inventeur d'un perroquet mécanique qui récitait les sermons antibellicistes des principaux prédicateurs teutons. Au banquet qui suivit, le chancelier de l'Empire prononça une allocution pathétique sur les bienfaits de l'entente universelle, et la cruelle nécessité où l'on était quelquefois de rompre momentanément cette entente, afin qu'elle n'en parût que meilleure après. Quarante-huit heures plus tard, à peine les congressistes larmoyants avaient-ils regagné leurs pénates, la guerre était déclarée pour « faux soupçon d'assassinat ». Ce même jour, quatre cents cas de napus étaient relevés à Paris, cinq cents à Londres, trois cent vingt-sept à Rome et mille à Madrid. Une poussée nouvelle de champignons monstrueux apparaissait dans la grande banlieue de Paris et submergeait la forêt de Fontainebleau. Les nouvelles des grands lacs africains signalaient le chromonapus de plusieurs milliers de noirs, passés en quelques secondes au vert céladon. Mais en Chine, pays de pulluleux, le mal prenait des proportions démesurées avec des statistiques (il est vrai relevées par les consuls anglais et américains, qui aiment les gros totaux) d'environ cent mille « semelles » puantes en trois jours. Il en résultait, à travers le céleste Empire, une véritable infection. Parmi les notabilités disparues sans restes, à Paris et ailleurs, on citait la mère Tougourte et le journaliste Barouille.

Les renseignements que m'avait fournis cet olibrius d'Ochsenstein, et qualifiés de « romans » par notre état-major, m'incitaient à aller me rendre compte, par moi-même, du nouveau procédé de combat allemand. Henriette trouva ma curiosité parfaitement légitime. Il ne me restait plus qu'à obtenir l'autorisation de Cortenaz. Simple formalité, pensais-je, d'autant mieux que la femme de notre excellent « bon bon » était partie l'avant-veille pour une destination inconnue, avec un des collaborateurs de son mari. Je m'attendais à le trouver prostré ; mais, à ma grande surprise, je découvris un homme irritable, crêté, soupçonneux, dépouillé de son tic verbal et qui me fit plusieurs objections, tirées de mon rôle à l'« Aristote », de mon importance, de l'affaire Levin, etc... : « J'ai besoin de vous et, en outre, il m'importe d'être fixé sur la napusocryptogamie de Fon-

tainebleau ; je ne vois qu'un polyplaste de votre valeur qui soit susceptible de me renseigner. »

J'objectai qu'Henriette, ma collaboratrice, était aussi bien au courant, et capable de me remplacer.

— Oh ! les femmes !... fit-il avec un geste évasif, et qui signifiait « on ne saurait compter sur elles... »

Après bien des « si », des « mais », des « car », et des « verumenimvero », il fut décidé que je ferais l'enquête à Fontainebleau, un rapport succinct et qu'ensuite il me serait loisible de me rendre en spectateur aux armées. C'était, pour un homme de science, devenu féru de sensations artistiques, une belle occasion de tourner, comme on dit, les deux robinets de la nature : celui de la perversité naturelle — pulluleuse — et celui de la perversité humaine — Kampfsehnsucht.

Nous arrivâmes à l'emplacement de ce qui fut jadis Barbizon, Henriette et moi, vers le soir. La porte du palace était obstruée par une douzaine d'énormes champignons, des bolets gigantesques, que le portier contemplait avec tristesse, car ils avaient fait fuir les étrangers, admirateurs de la forêt. Cependant ils avaient respecté le vestibule. Ils exhalaient une odeur forte, entêtante, de feuilles mouillées. L'un d'eux montait jusqu'à la fenêtre de notre chambre, située au premier étage. Nous dînâmes rapidement, il faisait clair de lune et je désirais me rendre compte du phénomène étrange et universel qui intriguait les savants du monde entier. L'automobile de l' « Aristote » nous transporta au chaos de Franchard, au Bas Bréau, aux gorges d'Apremont, aux ruines de Marlotte. Qu'il s'agît de hêtres ou de pierres, de routes tracées ou de fourrés impénétrables, les champignons monstrueux circonvenaient, escaladaient, contournaient, se glissaient, s'insinuaient, s'inséraient individuellement, ou par groupes, tels des envahisseurs silencieux. On eût dit d'énormes parapluies gras, ouverts et luisants sous la triple Hécate. Leur taille insolite les rapprochait de l'animal et leur ordre d'implantation et de poussée donnait l'illusion du mouvement. La force qui propulsait ces phénomènes végétaux et qui anéantissait les tissus de l'homme, blanc ou jaune, en décolorant ceux du noir, était évidemment symbiotique et composée de deux tendances ou directions contraires : l'une pour la croissance ou la décoloration, l'autre pour la destruction. Sans doute s'agissait-il là d'une force cosmique, venue d'un astre en fusion ou en transformation, et que l'intelligence humaine, qui avait eu tant de mal à comprendre l'origine similaire du cancer et de la tuberculose, cette seule et même maladie, ne parvenait pas encore à démêler. Mais n'était-il pas possible aussi que cette force X obnubilât l'intelligence, dans le moment où elle s'attachait à elle. Ce qui est le cas, par

exemple, des mathématiques, lesquelles tuent tout raisonnement qui ne s'applique pas à leur formulaire chimérique et logiquement déduit.

Henriette, rendue plus subtile encore par la nuit, la lune et l'imminence de mon départ et de la guerre, me faisait remarquer que cette vaste champignonnade soudaine n'était ni plus mystérieuse, ni plus inexplicable que la forêt de Fontainebleau elle-même, chef-d'œuvre minéro-végétal sorti de l'eau et du feu pour l'émerveillement de l'esprit esthétique : « Ce qui est si prodigieusement beau « ici, c'est, mon poly aimé, la proximité d'une loi cachée, que nous « ne faisons qu'entrevoir dans un rayon gelé de la lune. Mais une « symphonie de Beethoven aussi émeut en nous le « pulcherrimum » « par le pressentiment d'une vérité dissimulée et tendue, comme une « corde d'or, entre l'esprit humain et le son, entre le cœur humain « et le rythme. Ce qui est exaltant et splendide, c'est peut-être, sur « toutes les marches du monde et de la pensée, ce que l'on s'apprête « à savoir, ce que l'on espère savoir, tout en ne le sachant pas « encore. Le portique de la connaissance est toujours plus ou moins « un Parthénon. »

Cette nuit lunaire, devant ces formes colossales de bolets, d'oronges, de fausses oronges, de champignons blancs, de vesses de loup et de clavairs, pareils à de vastes et puissants coraux, cette nuit nous portait tous deux au plus haut point de la conjonction, de la communion conjugale. Avant le napus, elle nous aurait inclinés vers le problème de la mort. Mais aujourd'hui ce problème, devenu trop complexe, n'accourait plus à l'appel du désir amoureux, et il en résultait une sérénité d'une exquise douceur, que nous devions, en dernière analyse, au fléau inconnu.

En conséquence de ces émotions, le rapport que je rédigeai à la demande de Cortenaz tenait beaucoup plus du poème que du document scientifique. Je ne sais trop ce qu'il devint car, en revenant à Paris, nous apprenions que les deux armées étaient en présence dans les plaines de Lorraine, là où elles se sont déjà affrontées tant de fois, et qu'un engagement était imminent. La « Kampfsehnsucht » allait s'en donner !

J'arrivai le soir, vers les neuf heures, en avion électrique, au château de Saint-Paterne, sur les hauts de Meuse, où se trouvait le quartier général du maréchal Verve. Cette demeure, détruite par le récent Archimède de l'inondation, avait été reconstruite en quelques heures, selon la méthode américaine, par des ouvriers annamites. L'un de ces derniers ayant été napusifié, sa « semelle » avait laissé une odeur désagréable, dont ne paraissaient incommodés ni le maréchal, ni les

officiers d'état-major, réunis autour de lui. Verve était debout, botté, en uniforme bleu, devant une table couverte de cartes. Il était absorbé dans ses réflexions et me serra la main distraitement.

J'avais bonne envie de demander ce qui était préparé contre le bruit, dans le cas où, malgré tout, le renseignement Ochsenstein serait fondé. Mais je n'osai pas poser ainsi la question des amortisseurs.

Je me rappelais les considérations de Levin sur les formes de bataille, les prévisions et l'incertitude. Celle-ci appartiendrait-elle à la catégorie des combats qui se passent comme un des antagonistes l'a prévu, et auquel accorderait-elle sa décision? Tolstoï raconte que Koutouzoff dormait assis pendant les préliminaires de Borodino ; Mugh-Bigfort, lui, dormait debout, fumant un énorme cigare, dont la cendre, en ne tombant pas, semblait suspendre la course du temps, ainsi qu'une clepsydre bouchée. Il demanda un verre de whisky, d'une certaine marque, le Canadian Club, qui ne se trouvait plus au quartier général, cependant suffisamment approvisionné. La contrariété donna à son visage l'aspect d'un jambon mortifié.

A cet instant, une clameur déchirante, comme issue du beuglement de cent mille mastodontes femelles égorgées, retentit au dehors et un grand tableau pendu au mur, représentant un ancien propriétaire de Saint-Paterne, tomba avec fracas. Mugh-Bigfort demeura impassible. Verve pâlit légèrement. Les officiers retinrent un furtif sourire ; le visage osseux d'Ochsenstein apparut au-dessus de mon silence. C'était le grand taraboum boche qui commençait. Comme on distribue des bonbons à des enfants, Verve offrit à chacun de nous des tampons de cire parfumée, d'ailleurs fabriqués à Königsberg, que nous mîmes vivement dans nos oreilles, afin d'étouffer l'hyperson. Prenant son crayon bleu, il écrivit, en gros caractères, sur une feuille de papier blanc, que je vois encore : « Ça ne durera pas, c'est une feinte... » Car ce soldat de haute intelligence était prodigieusement entêté. Il lui fallait deux ou trois erreurs de prévision pour enlever la victoire, et il soutenait ensuite qu'il avait vaincu précisément en raison de ces mistoufles.

Aucun sous-terre n'était ménagé. Mais il restait les caves du château, remplies des meilleurs crus de France, et où il fallut bien se réfugier. Le premier effet du taraboum avait été de couper et concasser toutes les communications téléphoniques, téléondiques et autres, de sorte que nous allions nous trouver, pendant quelques heures, dans l'ignorance complète de ce qui se passait. Ce fut aussi le cas des Allemands, comme on l'apprit par la suite. Ils avaient songé à tout, sauf à cet anéantissement des moyens de correspondre, qui réalisait le vœu de Sidoine ; mais qui eut aussi, comme on va le

voir, un résultat tout différent de celui que Sidoine avait escompté.

Dans la cave, à fond de cale, semblait-il, ne nous parvenait plus, au manomètre, que la centième partie du tapage perçu dans les appartements du château. Cependant, et malgré les boulettes auriculaires, nous avions la sensation de nous trouver plongés dans une poêle à frire, qui aurait eu les dimensions du lac de Genève, et au-dessus de laquelle eût résonné une cloche de bronze, à battant de verre continuellement cassé et refait, de la hauteur des tours de Notre-Dame. Nous correspondions par écrit, ce qui ne manquait pas de pittoresque. Les appareils de phosphorence fluide n'avaient pas éclaté, c'était toujours ça ; on y voyait clair.

— Je me suis trompé, je le reconnais, écrivait Verve, mais ne craignez rien. Ça finira au mieux. Ce n'est qu'un petit moment à passer.

Les officiers souriaient tristement, se demandant ce qu'il advenait des troupes françaises et anglaises. Mugh-Bigfort somnolait toujours, debout, telle une cariatide habillée de drap cachou, avec une cendre étendue à la totalité de son cigare.

Combien de temps dura cette épreuve inouïe et pire que n'importe quel bombardement? Je l'ignore. On nous affirma ensuite que nous n'étions demeurés que dix-sept heures, sans boire ni manger, réduits à l'impuissance totale, dans la cave de Saint-Paterne. Je veux le croire. Mais ces dix-sept heures valaient dix-sept ans. Toutefois — et c'est ici un des mystères profonds des guerres modernes — la personnalité des Verve continua — même lui vivant à dix pieds sous terre, et dans l'impossibilité absolue de transmettre aucun ordre à son armée — continua, dis-je, à agir et à maintenir au cœur et au jugement des combattants français, la certitude de la victoire finale. Quand tous les appareils, mécanismes, systèmes, perfectionnements étaient pulvérisés par l'hyperbruit, l'émanation calculatrice et guerrière de ce bonhomme au visage ridé, et sujet à de fausses évaluations comme père et mère, demeurait intacte, transmissible et prédominante. Les plus vastes batailles, les plus originales, les plus cocasses ne sont qu'une série de duels régis par le duel suprême des deux états-majors et par les effluves des deux commandants en chef. Cela semble paradoxal, c'est la pure vérité. Ces deux maîtres du combat demeureraient assis chacun dans son bureau, à méditer leur lutte et concentrer leur pensée, l'un à Paris, l'autre à Berlin, que le résultat final serait le même que celui obtenu par l'entrechoc de milliers d'hommes. Seulement, il ne serait pas matérialisé. La bataille, c'est l'opposition farouche de deux dynamismes individuels, agissant sur des foules hiérarchisées et organisées. De ces deux dynamismes,

c'est-à-dire au résumé de ces deux âmes — et non pas seulement de ces deux esprits — le plus fort l'emportera. Je vous le dis, moi polyplaste : non seulement une métaphysique, mais une mystique plane au-dessus de ces champs de bataille, où festoient sanguinairement les corbeaux.

Tout à coup le tumulte fantastique cessa comme il était venu. Nous pensions qu'il avait dépassé la limite où les oreilles humaines peuvent encore le percevoir, où les ondes sonores détruisent le rocher et l'os sphénoïde, sans affecter l'ouïe. Il n'en était rien, et voici ce qui était arrivé. Non seulement les amortisseurs allemands n'avaient pas préservé l'armée allemande du contrechoc redouté à bon droit ; mais encore l'emploi de ces amortisseurs imparfaits avait — du moins on le présumait — déterminé l'aphanasie de près de cent mille officiers, sous-officiers et soldats ennemis. Au bout d'une heure, et en même temps, ces cent mille boches avaient disparu, napusifiés, sans laisser aucune espèce de trace, ni même un « ouf », emportant avec eux cent mille uniformes, l'espérance de la Deutschland, leur Kampfsehnsucht et leur appétit de viol et de rapine. Cent mille qui ne reviendraient pas, selon le mot de Baudelaire, « manger la soupe parfumée, au coin du feu, le soir auprès d'une âme aimée. » Cent mille qui ne seraient plus là au jour de la résurrection, entre Wotan et Arminius, célébrant, le Graal en main, la supériorité de l'*Archimède* allemand et la trucidation d'un milliard de Français et d'Anglais en quatre guerres consécutives.

Cette mort sans restes de leurs camarades avait, en dépit de la discipline, jeté dans les rangs allemands une panique bien compréhensible. Les troupes avaient repris le chemin de la « Vaterland », où les attendaient des arcs de triomphe et les accords héroïco-symphoniques de la marche traditionnelle de Schubert (tambours et fifres).

Ainsi se termina la redoutable passe connue sous le nom de Bataille du Bruit. Mais il faut ajouter que, de notre côté, si nos pertes par napus furent inférieures à celles, formidables, des Allemands — vu le bienheureux oubli des amortisseurs de fabrication française et anglaise — environ dix-huit mille hommes furent dilacérés, ou immédiatement estropiés, par cette forme tumultueuse de l'*Archimède*. Chez la plupart de ces infortunés, la peau pendait, détachée des os, et les organes internes étaient écharpillés en une innommable bouillie. Les cadavres, envoyés et examinés à « l'Aristote », donnaient l'impression qu'ils avaient été rongés par des myriades de fourmis et de termites. Les chairs ressemblaient à des grains de riz, d'où le nom de décomposition riziforme. Le sang était noir et entièrement coagulé.

Selon l'usage, l'empereur Guillaume XIII fut immédiatement renversé et remplacé par une République, dite Archimède de la Paix, dont von Herzius fut le président.

— Eh bien, me dit le maréchal Verve — au milieu des débris vermiculaires de Saint-Paterne, et quand nous fûmes un peu remis de nos émotions — eh bien, mon cher polyplaste, votre renseignement n'était pas mauvais.

— Mais non, monsieur le maréchal, pas trop mauvais.

— Bah! de toutes façons, ces boches sont des canailles, et le napus a eu du nez. Du coup, voilà Sidoine, feu Sidoine, au pinacle. Il faut reconnaître qu'il avait vu juste.

Eustache, par contre, était furieux. La napusification en masse de cent mille boches, si elle bouleversait pas mal de cryptons d'outre-Rhin, portait aussi un coup rude à la théorie cinébouquinesque; car il n'était pas vraisemblable que tous ces soldats allemands, ainsi aphanasiés, eussent chacun dans leur sac de guerre un exemplaire illustré de figures en mouvement.

Et maintenant je dois exposer, le plus brièvement possible, l'explication — enfin, enfin! — que nous suggéra, à Henriette et à moi, quant au napus, l'événement connu dans l'histoire sous le nom de Grande Aphanasie de Lorraine. Première remarque : l'hyperbruit archimédique était venu sûrement en aide à ce napus en masse, s'il ne l'avait déterminé. Seconde remarque : les Allemands avaient des amortisseurs, et l'armée franco-anglaise, qui aurait dû théoriquement en avoir, n'avait pas reçu les siens. Or l'armée franco-anglaise ne fut pas atteinte du mal. Il en résultait logiquement que les amortisseurs étaient venus en aide à l'hyperbruit pour la disparition des cent mille hommes, ou, plus exactement, de cent mille cent dix-sept, aux rapports des commandants de section. Partant de là, nous avons conclu, après de longues réflexions et de nombreux calculs, que le napus pourrait être, ou devait être la conséquence d'un vacarme intense, ressenti par l'organisme humain, non perçu par l'oreille humaine; vacarme tenant à l'entrée de sphères nouvelles, d'astres nouvellement formés, dans la gravitation générale. Car si l'état radiant, auquel on doit entre autres le radium, est une phase de bombardement centrifuge par rupture de la gravitation atomique et projection de météores et de bolides, il est un autre état inverse, correspondant à une phase d'effraction centripète par d'autres atomes, ou d'autres « graves » venant s'annexer brutalement à un système giratoire quelconque. C'est à cette phase d'effraction centripète, accompagnée d'un immense vacarme interplanétaire, que doit vraisemblablement être attribué le napus, alors que la phase

de désintégration centrifuge correspond à l'animantation et aux ondes. Sidoine avait pris l'effet, ou un des effets, pour la cause, ce qui, en science, est très fréquent.

Nous nous attendions bien à ce que notre thèse soulevât des objections considérables. Mais nous n'aurions jamais supposé que le directeur de « l'Aristote » nous supplierait d'y renoncer. C'est pourtant ce que fit ce brave Cortenaz quand je vins, en compagnie d'Henriette, la lui soumettre. Après nous avoir écoutés, l'un et l'autre, attentivement : « Mes deux enfants, nous dit-il, — car vous êtes « tous ici un peu mes enfants — il est possible que vous soyez dans « le vrai, et cette explication du napus est, je l'avoue, très sédui- « sante. Mais c'est précisément parce qu'elle est très séduisante « que je vous demande instamment de l'abandonner. Considérez « en effet que la discussion sur l'origine du napus a donné lieu à « la loi Sidoine, qui a elle-même déchaîné, en un an, deux conflits « avec l'Allemagne, et, indirectement, une poussée artistique très « redoutable quant à la division des peuples et à leurs divergences « en présence du beau. Oui, oui, je sais, on prétend que l'amour de « la beauté unit les hommes et les nations. C'est une erreur immense. « Il les divise et crée des conflits plus interminables et atroces que « ceux déterminés par des compétitions de science ou de finance. « Les querelles pour ce qu'on croit être le beau et la vrai — c'est- « à-dire pour l'éternité, la durée, l'immortalité, car le beau et le « vrai se confondent — sont d'ordre religieux, spirituel et engagent « non plus seulement l'être et l'esprit, mais l'âme. C'est ce qui les « fait inexpiables. Écoutez-moi : il y a déjà longtemps que je songe « à créer ici, à « l'Aristote », un prix plus beau que tous les autres : « celui de l'abandon d'une idée juste, d'une observation, d'une « expérience légitimes, susceptibles les unes et les autres de dé- « chaîner Tisiphone ou Bellone. Imagine-t-on plus noble, plus utile, « plus majestueux sacrifice que celui de Berthelot par exemple, « renonçant à faire connaître ses conclusions quant aux explosifs, « que celui de...

Ici s'arrête le récit de Polyplaste 17.177, l'infortuné qui avait senti venir son mal, ayant été aphanasié soudain. L'histoire ne dit pas ce que devint Henriette, digne compagne de cet excellent observateur.

Léon Daudet.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE GLISSEMENT A GAUCHE

Le trait caractéristique de la situation internationale actuelle, est qu'elle donne très nettement l'impression du glissement à gauche. Faut-il s'en étonner? L'instinct de conservation se réveille avec le sentiment du péril. Dès que le danger s'éloigne, on envoie promener remèdes et médecin. La fréquence des périodes électorales favorise les entraînements démagogiques. Dans ces conditions, il est bien difficile d'escompter une cure de longue durée. Tant pis pour ceux qui ne recherchent pas les moyens de conjurer une faiblesse aussi manifeste. Pas d'excuses. Les événements leur offrent la preuve directe et la preuve contraire. A Rome, Madrid, Bucarest se poursuivent des expériences diverses, mais qui toutes tendent à assurer le facteur durée. Partout ailleurs l'instabilité éclate.

En Pologne même, des élections municipales nettement à gauche avertissent le maréchal Pilsudski de l'écueil qui va surgir, avec le renouvellement de la Diète, en travers d'une barque brillamment menée vers le port de la restauration financière. En Norvège, les souffrances inséparables de la revalorisation viennent de provoquer une débâcle conservatrice ramenant au pouvoir le cartel radical-socialiste. En Allemagne les coups de sonde des élections de Thuringe et de Hambourg annoncent l'affaiblissement du nationalisme d'une manière si claire que le chancelier Marx et M. Stresemann font des grâces aux socialistes. En France l'union nationale n'est déjà plus qu'une façade commode derrière laquelle la coalition des

gauches se prépare à l'assaut des urnes. Le plus grave est que la citadelle même de l'ordre est ébranlée. Le déclin des conservateurs anglais ne peut plus se dissimuler après l'épreuve du 1er novembre.

Tout souligne la portée du succès que les socialistes ont remporté aux élections municipales. Sur aucun terrain la défense des partis bourgeois ne devrait être plus vigilante et plus cohérente. Livrer aux socialistes les administrations locales c'est favoriser des expériences dont la nocivité n'est plus à démontrer. C'est aller au-devant des sophismes économiques, qui ouvrent la voie aux utopies politiques des adversaires du capitalisme. Qu'attendre de partis qui ne sont même pas capables d'oublier leurs rivalités pour la sauvegarde d'un patrimoine commun. Pourtant le danger crève les yeux. Déjà, en 1926, les socialistes ont enlevé cent cinquante sièges aux municipalités. Quel appel d'union ! Les libéraux ne l'ont pas entendu. Ils ont préféré une fois de plus souligner leur irrémédiable déchéance plutôt que de fournir l'occasion d'un succès aux conservateurs. Ils ont obtenu ce qu'ils cherchaient. Le cabinet Baldwin a reçu un rude coup, mais c'est pour les socialistes seuls que tourne la roue du moulin. La défaite des libéraux est plus décisive encore que celle des conservateurs, parce qu'ils avaient lancé plus de candidats et qu'ils bénéficiaient des avantages de l'opposition.

Un gouvernement discuté chez lui perd une grande partie de son autorité au dehors. De ce seul fait le retour de pendule qui se dessine ne peut manquer d'entraîner de sérieuses répercussions internationales. Le cas apparaît plus intéressant encore quand on considère que les résultats des élections municipales risquent d'avancer les élections générales qui ne devraient avoir lieu qu'en 1929. De toutes manières les conservateurs doivent chercher à se redresser. Or, ils se trouvent en face d'une campagne qui les attaque tout particulièrement sur le terrain de la politique étrangère.

Voilà qui peut sembler assez surprenant. Qu'a donc fait M. Chamberlain pour jouer le rôle de tête de Turc? En Chine il a adopté une méthode de défensive active qui n'a certes pas réalisé l'impossible apaisement, mais qui a tout de même arrêté net la poussée bolchevique. Il a dégagé l'Angleterre de l'emprise soviétique, sans provoquer de catastrophe et sans pouvoir être accusé de pousser les choses à l'extrême. Il a conclu le pacte de Locarno qui prétend garantir la sécurité du glacis avancé de la défense britannique jusqu'au Rhin. S'il refuse de prendre vis-à-vis de la Société des Nations des engagements illimités, n'est-ce pas pour se conformer à une autre tradition, non moins constante, de la politique britannique, celle qui prescrit de ne rien promettre qu'on ne soit assuré de tenir et de se

réserver le maximum de liberté d'action? Si la Conférence navale n'a pas abouti, ce n'est pas faute de conciliation des délégués anglais qui ont réclamé le strict minimum indispensable à la protection des communications de l'Empire. Impossible de mieux résumer la situation que M. Chamberlain ne l'a fait dans une boutade qui démontre les contradictions absurdes de ses adversaires : « On ne peut pas à la fois désarmer et s'engager à jouer partout le rôle de gendarme. »

Ainsi parle le bon sens. Nous ne doutons pas que ce langage ne corresponde aux aspirations de l'immense majorité des Anglais. Il n'en reste pas moins que quand la majorité est mécontente, pour quelque raison que ce soit, et quand elle pousse le mécontentement jusqu'à faire le jeu de l'opposition, on est bien obligé de tenir compte de ce fait que l'opposition s'attaque particulièrement à la politique étrangère et en préconise un bouleversement complet. Sur ce point pas de doute possible. Le Congrès des Trade-Unions s'est réuni sous l'impression d'une réforme qui a déchaîné la fureur des socialistes, parce qu'elle tend à détourner les syndicats de la politique. Sa principale préoccupation a été d'accuser le cabinet Baldwin de mettre la paix en péril. La conférence du parti travailliste donne exactement la même note. Le parti libéral lance un manifeste. Il dénote l'abandon du Protocole de Genève et le retard du désarmement. Au sein même du parti conservateur, les critiques de lord Robert Cecil et de lord Rothermere visent la politique étrangère.

Le phénomène est d'autant plus caractéristique que le gouvernement conservateur a des points infiniment plus faibles qui sembleraient devoir tenter les assaillants, la prolongation de la crise économique, le déficit sans cesse croissant de la balance commerciale, l'insuffisance, indiscutable celle-là, d'une gestion financière à laquelle M. Winston Churchill apporte sa fantaisie coutumière. Depuis la guerre, malgré les coupes sombres de la Commission Geddes, les frais de l'administration britannique ont triplé. Voilà qui ne contribue pas peu à l'accroissement des charges fiscales sous le poids desquelles l'Angleterre est accablée. Voilà l'explication la plus rationnelle des déceptions qui déterminent les variations du sort des urnes. Pourquoi les adversaires du gouvernement n'exploitent-ils pas ces faiblesses? Est-ce par un machiavélisme qui évite soigneusement de découvrir les plaies que l'opposition a intérêt à entretenir? Est-ce parce que les libéraux et les socialistes n'osent pas appeler l'attention sur les fruits de leurs propres fautes? Est-ce parce qu'il est beaucoup plus facile de s'attaquer aux dépenses militaires et de semer l'alarme? Toujours est-il que, sur les deux rives de la Manche, le cartel radical-socialiste suit exactement la même tactique. A la

campagne de révision de lord Rothermere et de M. Lloyd Georges, répond l'écho de la déclaration de M. Caillaux : « Il faut songer aux évacuations nécessaires. »

Comment s'étonner dans ces conditions d'un sentiment d'insécurité qui contraste si étrangement avec le désir général d'apaisement. Le monde est encore sous l'étreinte de la lassitude d'une lutte dont la liquidation est bien loin d'être achevée. Les éléments les plus troubles sont obligés de se contenir. Les manifestations répétées du terrorisme macédonien ne parviennent pas à créer des malentendus profonds entre les gouvernements de Belgrade, d'Athènes et de Sofia. Le troublant assassinat de Tsena Beg n'a pas réveillé le conflit italo-slave que l'on s'obstine à ne pas vouloir régler, mais qui reste assoupi. Les provocations lithuaniennes n'entraînent pas de réactions violentes. On désirerait tant être tranquille. N'a-t-on pas les meilleures raisons de l'être alors que l'Allemagne fait ouvertement un jeu d'attente et que les Soviets se camouflent pour faire leur rentrée sur la scène internationale à Genève? Pas de dangers immédiats et pourtant la défiance partout. L'évocation de Locarno n'éveille plus que des sourires sceptiques. La Société des Nations apparaît comme la moderne Pénélope. On en croit à peine ses oreilles quand un Américain rappelle que le plan Dawes doit être pris au sérieux.

Au demeurant, la seule chose qui soit claire, dans l'incident provoqué par l'avertissement de l'agent général des paiements, n'est-elle pas la constatation de la précarité des réparations? Est-ce donc la première fois que M. Gilbert Parker dénonce la mauvaise gestion des finances allemandes? Trop d'emprunts et aussi trop d'entraînements de dépenses. Le déficit a fait son apparition timidement dès l'exercice 1925-26. L'an dernier, il a atteint 800 millions de marks. Cela n'empêche pas les dirigeants du Reich de voir grand. Ils songent à dépenser 400 millions de marks pour la péréquation des traitements des fonctionnaires. Les indemnités aux rentiers, ruinés par la banqueroute, doivent coûter autant. Personne ne s'aventurerait à chiffrer la dépense de la réforme scolaire qui, pour certains, dépasserait un milliard. Ne faut-il pas avoir au moins l'air de tenir les promesses faites aux électeurs alors que le moment approche où il va falloir solliciter de nouveau leur confiance? Ces dépenses sont imprudentes peut-être à la veille de la première annuité normale du plan Dawes qui impose au budget une charge supplémentaire de 750 millions de marks. Qu'importe. Les élections auront lieu bien avant que l'on mette en train le budget de l'exercice 1928-1929. On aura le temps d'aviser. Pourquoi d'ailleurs écarter l'espoir des concours étrangers

qui jusqu'ici ont couvert tous les paiements? Les Américains ne viennent-ils pas de consentir une nouvelle avance de 40 millions de dollars à l'état prussien? Singulière réponse au cri d'alarme de M. Gilbert Parker.

Dès maintenant la finance transatlantique a le doigt dans l'engrenage. Elle a prêté 7 ou 8 milliards de marks. Elle a droit à des intérêts annuels dont le montant est bien près d'atteindre les 750 millions qui vont s'ajouter au compte des réparations. Les grands bailleurs de fonds s'intéressent aux affaires plus qu'au plan Dawes. La meilleure preuve est que les capitaux, si entreprenants dès qu'il s'agit de financer les bonnes entreprises privées de l'Allemagne, se dérobent aussitôt que l'on parle de placer les obligations des chemins de fer et de l'industrie qui se présentent pourtant avec des garanties fiscales de premier ordre. Les revenus gagés rendent plus du double des sommes nécessaires pour assurer le service de la dette. Rien ne prouve mieux que le scepticisme ne s'attache pas à un mécauisme technique fort bien réglé, mais aux incertitudes de transfert que l'on s'est bien gardé d'assurer, et plus encore à la volonté d'exécution.

L'Allemagne oscille entre deux majorités : centre droit et centre gauche. La première ne dissimule pas l'intention de poursuivre le plus rapidement possible la révision de toutes les clauses du traité. Quant à l'autre, elle a opéré la première banqueroute. N'est-ce pas la démonstration la plus claire que, si elle n'est pas moins décidée que l'autre à esquiver les engagements, elle est en outre totalement incapable de résister aux entraînements démagogiques? Que faut-il de plus pour expliquer l'absence complète d'illusions?

Une seule voix s'est élevée pour déclarer de la manière la plus nette que les Allemands peuvent payer et qu'il sera nécessaire d'imposer l'exécution. C'est précisément la voix de la presse conservatrice anglaise. N'oublions pas que la Grande-Bretagne doit recevoir 22 pour 100 des paiements. Pour une annuité pleine, cela représente une somme assez coquette de 27 millions de livres, qui vient fort à propos pour soulager un budget brouillé depuis deux ans avec les excédents. A tout prix il ne faudra pas détourner le Pactole. La priorité en faveur des réparations inscrite dans l'article 248 du traité de Versailles subsiste. L'indemnité doit passer avant les affaires.

La condition indispensable pour que l'ordre soit respecté est que la direction du pouvoir ne tombe pas à Londres entre les mains des partisans de toutes les concessions.

Saint-Brice.

LES LETTRES

MONSIEUR TESTE

M. Paul Valéry a dit un jour à un jeune écrivain : « Les romanciers donnent la vie, et je ne cherche — dans un certain sens — qu'à l'éliminer. » C'est, en quelques mots, toute l'explication de *Monsieur Teste*. Pourtant M. Teste n'est-il pas un personnage quasi romanesque à qui M. Paul Valéry a donné la vie? Que signifie donc cette création destinée à être détruite? Quel est ce mystère de la vie morte de M. Teste?

Monsieur Teste forme aujourd'hui un petit livre assez épais, qui compte plus de cent pages. Le morceau qui en demeure le centre, *la Soirée avec monsieur Teste*, s'est augmenté en effet d'une préface, de la *Lettre d'un ami*, de la *Lettre de madame Émilie Teste*, enfin du *Log-Book de monsieur Teste*. Tous ces fragments, jusqu'alors éparpillés, achèvent de dessiner la figure du personnage : c'est pour M. Paul Valéry un de ces « doubles » littéraires, qui tiennent à la fois du confident et de l'*alter ego*, comme en ont forgé maints écrivains ; ce qu'est M. Bergeret pour Anatole France, ou le Philippe du *Jardin de Bérénice* pour Maurice Barrès ; le personnage qu'un esprit compose à l'image de ce qu'il voudrait être, mais aussi de ce qu'il craint d'être un peu trop ; une projection de son moi chimiquement pur, si l'on ose dire, avec tout ce que cette pureté comporte à la fois d'attirant et de redoutable. « Il me ressemble d'aussi près, écrit M. Paul Valéry, qu'un enfant semé par quelqu'un dans un moment de profonde altération de son être ressemble à ce père hors de soi-même. » Et il ajoute : « Teste fut

engendré pendant une ère d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi. »

M. Teste a donc une date de naissance, c'est celle des premières pages dans lesquelles il est apparu, celle de la *Soirée*. M. Paul Valéry a pris soin de la conserver. Il a bien fait. Cette date, en nous faisant connaître sous quelle étoile est né M. Teste, peut nous aider à comprendre ce héros singulier.

C'était en 1895. M. Paul Valéry, tout jeune homme, venait de se livrer à l'influence de Stéphane Mallarmé, qui devait décider de sa vie littéraire. Il a publié récemment, en même temps que l'édition définitive de *Monsieur Teste* — n'est-ce qu'une coïncidence? — un recueil des poèmes qu'il composait alors. On y lit des vers comme ceux-ci, que nous tirons de la *Fileuse :*

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline.

M. Valéry, depuis lors, a su être beaucoup plus obscur. Il fut rarement plus mallarméen. Or, que représente en définitive la leçon de Mallarmé?

C'est la recherche d'un lyrisme détaché de toutes les impuretés de la vie. La poésie, pour certains hommes, est une exaltation de la vie sous toutes les formes où elle se manifeste. Pour Mallarmé, au contraire, elle est un pur diamant qu'on n'obtient que par le sacrifice de la gangue qui l'entoure. C'est une vie supérieure et distincte de l'existence réelle. Il écrit à Mistral : « Les choses de la vie m'apparaissent trop vaguement pour que je les aime, et je ne crois vivre que lorsque je fais des vers. » Ailleurs, il explique à Aubanel comment il tâche d'obtenir que son poème se présente à lui dans sa nudité : « Il m'est si difficile de m'isoler de la vie pour sentir, sans effort, les impressions extra-terrestres, et nécessairement harmonieuses, que je veux donner, que je m'étudie jusqu'à une prudence qui ressemble à de la manie. » Cette recherche d'une poésie extra-terrestre élimine tous les grands thèmes dont avaient usé les lyriques du romantisme. Le poète ne chantera rien de ce qui émeut son propre cœur. Mallarmé, du reste, en est incapable. La naissance de sa fille ne l'a pas « vivifié », et il écrit à Aubanel, à ce propos : « Toi, au contraire, tu sembles avoir l'orgueil du créateur et je t'en félicite, car c'est un grand sentiment que j'ignore. » Ce poète ne sera créateur que d'abstractions. La pureté de son lyrisme sera surtout faite de la vanité des exercices poétiques auxquels il se livrera. M. André Thérive a justement noté la prédilection de Mallarmé pour les *riens*. « J'appelle ainsi, dit-il, soit les sujets impal-

pables et qui ne résistent point à l'analyse, tel celui d'*Hérodiade* ou de l'*Après-midi*, soit les sujets réellement inférieurs. » Car toutes les nuits du poète ne sont points nuits d'Idumée, et la moitié de l'œuvre de Mallarmé est faite de poèmes d'albums, de vers de circonstance. Il a composé, pour en orner un mirliton, des distiques comme ceux-ci :

Augusta Holmès m'accommode
Comme femme et même comme ode.

Sur Pégase palefroi
Jean est muse et Berthe roy.

Et il se plaisait à rédiger des adresses dans ce genre :

Courez, les facteurs, demandez
Afin qu'il foule ma pelouse
Monsieur François Coppée, un des
Quarante, rue Oudinot, douze.

On a gardé cent vingt-sept adresses analogues. L'idée lui en vint, dit-il, à cause d'un rapport évident entre le format des enveloppes et la disposition d'un quatrain, « par pur sentiment esthétique ». Si le poète se divertit à de tels jeux, c'est donc au sens noble du mot : au sens où on parle des jeux, des Muses, au sens où M. Paul Valéry, dont nous ne sommes pas si loin qu'on croit, disait naguère, dans son discours de réception à l'Académie : « Faire entendre que l'art classique est un art qui s'oriente vers l'idéal du jeu,... c'est sans doute choquer ; mais ce n'est, je l'espère, que choquer un instant. » Il est vrai que M. Paul Valéry n'a jamais écrit de vers pour un mirliton. Mais M. André Thérive note encore, et c'est très vrai, que « de la *Jeune Parque* à tel quatrain d'album [de Mallarmé], il y a une commune mesure : à savoir la conception que la poésie peut et doit tirer ses créations du rien ».

C'est à atteindre ce rien que s'efforçait M. Paul Valéry dans le temps où il se mettait à l'école de Stéphane Mallarmé. C'est dans ce sens qu'il a cherché à éliminer la vie. M. Teste est le héros idéal qui a réussi cette élimination. « Je rature le vif, dit-il ». Et Mme Émilie Teste, sa femme, dit, en parlant des choses que ses yeux regardent : « L'objet même qu'ils fixent est peut-être l'objet même que son esprit veut réduire à néant. »

La poursuite d'une vie plus subtile aboutirait-elle donc à une destruction totale? N'en croyons pas trop Mme Émilie Teste qui nous représente M. Teste vu du côté des vivants ordinaires, sous un aspect assez effrayant. Elle le considère dans les méditations où il s'abstrait :

« Il faut l'avoir vu, s'écrie-t-elle, dans ces excès d'absence! Alors sa physionomie s'altère, — s'efface !... Un peu plus de cette absorption, et je suis sûre qu'il se rendrait invisible. » Mme Teste, d'ailleurs, a sa revanche, quand son mari lui revient de la profondeur. « Il a l'air de me découvrir comme une terre nouvelle! Je lui apparais inconnue, neuve, *nécessaire.* » Et il l'appelle *Oasis*. Terme de mépris ou de gratitude? Peut-être les deux à la fois. M. Teste concède probablement par ce mot que certaines réalités ne sont pas inutiles. Et M. Paul Valéry, dans son discours académique, a donné le nom d'oasis à l'œuvre d'Anatole France...

Cependant, il faut laisser Mme Émilie Teste, il faut suivre M. Teste lui-même pour connaître l'objet de ses méditations.

M. Teste a entrepris le culte de son moi. A cet effet, il s'est dégagé de toutes les habitudes mécaniques qui envahissent peu à peu notre personnalité. Il a tué en lui les gestes, les paroles dont la volonté ne contrôle pas l'exécution machinale. « Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait *tué la marionnette.* Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir; il semblait ne pas entendre le *Comment allez-vous?* Mais l'épuration profonde du moi ne se contente pas de ces faciles victoires. Il y a d'autres habitudes à éliminer, dont le moi a été plus intimement pénétré. C'est tout l'acquis de l'hérédité et de la mémoire. Pour emprunter le langage si commode que nous a fourni M. Léon Daudet dans l'*Hérédo*, il s'agit de dégager le *soi* du *moi.* Le *soi* que M. Teste découvre au fond de lui-même est d'abord faible et fragile. Il travaille à le fortifier: « Je suis l'acte qui annule mes désirs. Il y a en moi quelque faculté plus ou moins exercée, de considérer, — et même de devoir considérer, — mes goûts et mes dégoûts comme purement accidentels. Ce qui me contraint n'est pas moi. » M. Léon Daudet dirait « n'est pas mon *soi* ». Mais, tandis que dans la philosophie de l'*Hérédo*, le *soi* tend à dominer le *moi* pour en tirer parti et obtenir un équilibre intérieur aussi satisfaisant que possible, le dessein de M. Teste est de vaincre l'apport extérieur et héréditaire. Il se défie de la servitude où pourrait le faire tomber la mémoire. « Je retiens ce que je veux », dit-il, et M. Paul Valéry ajoute : « Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, — c'était une faculté éduquée ou transformée. » Il s'attaque à ce fruit de la mémoire héréditaire qu'est le langage : « On constatait qu'un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il se servait étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois, ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore

ou imprévu par la langue. Je l'ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres. » Voilà un langage qui fait penser à celui de Stéphane Mallarmé et de M. Paul Valéry. D'ailleurs, c'est M. Valéry lui-même, et non plus M. Teste qui écrit : « Je me méfie de tous les mots, car la moindre méditation rend absurde que l'on s'y fie. » Et ailleurs : « Pas de révolution plus profonde que celle qui remplacera l'ancien langage et les anciennes idées vagues par un langage et des idées nets. »

On voit bien, au fond, que M. Paul Valéry et M. Teste se sont donné le même but : atteindre le domaine idéal où la pensée se meut librement, à l'abri de toutes les entraves, de toutes les tyrannies. Tous deux sont possédés de cette « passion mystique de la connaissance et de la beauté » dont a parlé M. Valéry le jour où l'école mallarméenne reçut, en sa personne, la consécration académique. Le mot de mystique avait déjà été prononcé par Mme Émilie Teste, qui avait dit de son mari : « C'est un mystique sans Dieu. » Et son confesseur, à qui elle tenait ce propos, avait déclaré, lui, que M. Teste était « un monstre d'isolement et de connaissance singulière ». Un monstre? Est-ce bien sûr? M. Teste serait-il un cas si rare et si extraordinaire? On lui a trouvé, au contraire, une famille spirituelle. C'est M. Edmond Jaloux qui, fort pertinemment, a rattaché M. Teste à Maine de Biran, à Condillac, à Destutt de Tracy. Ces philosophes, eux aussi, ne voulaient-ils pas retrouver le mécanisme mental à l'état pur, en dehors des lois de la mémoire qui asservissent la pensée? M. Teste n'a rien inventé, même pas lui-même. Bien plus, il se trouve qu'avant sa venue un écrivain a pris pour maîtres les philosophes auxquels il ressemble et s'est nourri du rationalisme idéologique du dix-huitième siècle. C'est Stendhal.

Voilà un personnage bien intéressant à rapprocher de M. Teste. Nous avons cette chance que le rapprochement ait été fait par M. Valéry lui-même, qui publie ces jours-ci, en préface à une édition de *Lucien Leuwen* (1), un essai sur Stendhal. A vrai dire, le nom de M. Teste n'y est pas prononcé. Mais que l'on juge, par quelques passages, si cet essai ne nous apporte pas, en guise d'épilogue à *Monsieur Teste*, une sorte de « critique de M. Teste ».

Voici d'abord un plan du terrain sur lequel M. Teste et Stendhal se rencontrent :

L'égotisme à la Stendhal, écrit M. Valéry, implique une croyance, la croyance à un *Moi-naturel* dont la culture, la civilisation et les mœurs sont

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Édouard Champion la communication de ces pages qui n'ont encore été publiées qu'en un tirage à part très restreint et sont pour ainsi dire inédites.

ennemies. Ce Moi-naturel nous est connu, et ne peut nous être connu, que par celles de nos réactions que nous jugeons ou imaginons primitives et véritablement spontanées. Plus ces réactions nous paraissent indépendantes du milieu social, et des habitudes, ou de l'éducation qu'il nous a données, plus précieuses et authentiques sont-elles pour l'Égotiste.

Mais voici aussitôt la critique de cette attitude :

Ce qui me frappe, m'amuse, et même me charme, dans cette volonté de naturel de l'Égotiste, c'est qu'elle exige et comporte nécessairement une *convention*. Pour distinguer ce qui est naturel de ce qui est conventionnel, une convention est indispensable. Comment démêler autrement ce qui est *nature* de ce qui est culture?

Convention, note M. Paul Valéry en face de Stendhal. Déjà, Mme Émilie Teste avait dit *artifice*, en parlant des abstractions de son mari. M. Valéry ira bien plus loin encore en jugeant Henri Beyle. Il observe sa manie de se déguiser sous des pseudonymes, de cacher sa pensée sous des phrases bilingues ou sous des mots retournés, et il écrit :

Je ne vois dans ces habitudes qu'une comédie de cryptographie. Il fait semblant d'écrire en chiffre, à peu près comme un acteur fait semblant de manger ou de boire ; et peut-être le fait-il pour se donner la sensation d'être de connivence avec soi-même, — *d'être un peu plus intime avec soi-même que ne l'est avec soi-même le commun des* Moi.

Et voici qui rejoint tout à fait M. Teste :

Peut-être songeait-il vaguement que le langage natal, celui de la parole intérieure, lui pourrait insidieusement suggérer, par le détour de l'expression, quelque manière de sentir qui ne fût absolument sienne, et indépendante de sa nation? Le Moi libre habite Cosmopolis et pense en toutes les langues.

Enfin, plus libre et plus hardi à propos de Stendhal qu'il ne l'est à l'égard de M. Teste, créature de son esprit, M. Valéry va jusqu'au bout des conséquences de l'égotisme. Il note impitoyablement :

Vérité et volonté de vérité forment ensemble un instable mélange où fermente une contradiction et d'où ne manque jamais de sortir une production falsifiée.

...Ce *vouloir-être-sincère-avec-soi* est un principe inévitable de falsification.

...Il y a deux manières de falsifier : l'une par le travail d'*embellir* ; l'autre par l'application à *faire vrai*.

...Être soi, être vrai jusqu'au faux.

Tout cela est bien dur pour M. Teste, plus encore que pour Stendhal, dont l'esprit a toujours gardé un ardent contact avec la vie. Si M. Teste était aussi rigoureux avec lui-même, il n'aurait plus qu'à se tuer. Il aime mieux prendre mélancoliquement son parti d'une vie que son analyse a seulement desséchée, sans y rien fausser, puisque cette vie n'a rien produit. Pour Stendhal, la leçon de Destutt de Tracy ne l'a pas stérilisé au point de nous priver de *la Chartreuse de Parme.* Elle l'a seulement mis en garde contre les embellissements falsificateurs, contre le style qui noie son objet sous le torrent des images accumulées par un tempérament insoumis. Et c'est très bien ainsi. Quant à M. Paul Valéry, est-ce pour avoir trop fréquenté M. Teste qu'il s'est tu ensuite pendant vingt ans? C'est conforme, en tous cas, au culte de la page blanche prêché par Mallarmé. Mais pour finir, il a laissé la page blanche à M. Teste et il nous a donné, en vers et en prose, quelques cahiers noircis. On a même su, depuis qu'il a publié ses carnets intimes, que durant sa longue retraite la page n'était jamais demeurée tout à fait blanche. Personne ne s'en plaint. Et la plus grande reconnaissance dont on soit redevable à M. Teste est d'avoir attiré sur sa personne imaginaire un excès d'abstraction qui nous eût peut-être privés de l'œuvre de M. Paul Valéry, si celui-ci ne s'en fût ainsi délivré.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LIVRES NOUVEAUX SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET LA RÉVOLUTION

La marquise de Créqui, à qui M. Paul Tisseau consacre un intéressant volume (1), fut une des femmes célèbres du dix-huitième siècle, entre lesquelles elle eut une double originalité : elle fut honnête et, malgré un commerce assidu avec les philosophes, resta pieuse et même « dévote », — c'est Rousseau qui l'en accuse.

D'une vieille famille mancelle, possessionnée depuis des siècles à Montflaux, près d'Ernée, sur les confins du Maine et de la Bretagne, Renée-Caroline de Froullay était la petite-nièce du comte de Tessé, maréchal de France par la grâce de la duchesse de Bourgogne. Son père avait précédé, comme ambassadeur à Venise, le comte de Montaigu, dont on connaît les démêlés avec son secrétaire, l'illustre Jean-Jacques. Le 6 mars 1737, à vingt-trois ans, Mlle de Froullay épousa le marquis de Créqui, descendant d'une vieille famille de l'Artois, branche cadette des Créqui-Lesdiguières. Veuve après moins de quatre ans de mariage, elle se retira d'abord dans ses terres du Maine, puis, vers 1748, se plongea dans toutes les agitations du monde.

Le salon qu'elle ouvrit quai des Quatre-Nations (aujourd'hui quai Voltaire) fut aussitôt achalandé par son oncle, le bailli de Froullay, ambassadeur en Prusse. Ce diplomate était le protecteur et

(1) Émile-Paul, éditeur.

l'ami du « vieil Arouet », qui ne bordait encore que la soixantaine, et que Mme de Créqui, d'ailleurs, n'aimait guère : « Un homme tel que lui, dit-elle, si vil par gloriole, est un spectacle pour des yeux observateurs. Ne croyez pas qu'il fût dupe des dieux qu'il encensait, mais il voulait être encensé, prôné et couru : il l'a été et, certainement, sans cette manigance honteuse, il n'aurait pas été aussi célèbre avec le même mérite. »

Les gens de lettres étaient alors la coqueluche des salons. Pas de maîtresse de maison qui ne fît des bassesses pour les avoir. La marquise de Créqui sut attirer Fontenelle, d'Alembert, « grand orgueil s'abritant sous le manteau troué du philosophe », Marmontel, et quelques sires de moindre importance, l'abbé Trublet, Saurin, auteur de *Spartacus*, etc. N'oublions pas Rousseau, avec qui elle resta, soit en rapports, soit en correspondance, pendant près de vingt ans. Il faut bien croire que la personne de Rousseau était sympathique, puisque Mme de Créqui, si clairvoyante, ne cessa de l'estimer et de lui être attachée — en quoi elle eut du mérite, car aucun de ses défauts, aucune de ses erreurs ne lui échappait.

D'abord, l'orgueil et l'ingratitude. Le 1er janvier 1759, la marquise envoie au philosophe quatre poulardes du Mans. Rousseau répond : « O madame ! si vous m'aviez fait donner de vos nouvelles sans rien m'envoyer de plus, que vous m'auriez fait riche et reconnaissant ! Au lieu qu'à présent que les poulardes sont mangées, tout ce que je puis faire de mieux, c'est de les oublier. N'en parlons donc plus ; voilà ce que l'on gagne à faire des présents. » A quoi Mme de Créqui, un peu choquée tout de même, — on le serait à moins — riposte : « Jamais femme ne fut moins généreuse que moi. Ainsi, monsieur, voilà une sûreté de plus dans ma société. Ces pauvres bêtes venaient du Mans et ont quelque réputation à cause de leur patrie ; je voulais savoir de vos nouvelles et je les envoyais, chemin faisant, mais, comme vous le dites fort bien, quand on les a mangées, le meilleur est de ne point s'en souvenir... » Rousseau reconnut plus tard, dans ses *Confessions*, que ce genre de refus, opposé à des personnes qui mettent « tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier que la rusticité d'un malappris »...

Par ces quelques aperçus, — on a pu l'entrevoir, — les démêlés épistolaires entre Mme de Créqui et Jean-Jacques ne se terminent pas toujours à l'avantage du grand écrivain. L'auteur célèbre envoie à sa correspondante ses ouvrages. Elle leur témoigne l'admiration qu'ils méritent, mais y distingue aussi, avec une grande clairvoyance et un rare bon sens, les outrances, les paradoxes, les erreurs dangereuses. De la *Nouvelle Héloïse* elle lui dit que cette héroïne lui « paraît

mourir en sainte, après avoir assez mal employé sa première jeunesse. Beaucoup de gens l'imitent dans le vice », mais peu dans la vertu. Pour son ouvrage suivant, l'*Emile*, Rousseau consulte la marquise, qu'il prie même de le documenter, car il manque d'expérience personnelle. Elle lui répond : « Je suis nulle et incapable de la moindre idée. Ainsi, je ferais des efforts vains sur la matière de l'éducation, qu'à tous égards vous êtes si propre à traiter. J'ai suivi les routes battues sans les croire bien bonnes, mais je n'ai pu faire voyager mon fils dans des pays inaccessibles. » Quand l'ouvrage a paru, voici ce qu'elle lui en dit : « J'ai pensé que quatre volumes sur l'éducation étaient peut-être propres à me donner des regrets tout le reste de ma vie, car j'y trouverai bien des omissions volontaires de mes devoirs, et j'en ai déjà trouvé dans les cent premières pages : je n'ai pas nourri mon fils et je l'ai emmailloté. Je n'oserais vous dire que nous ne sommes maîtresses ni de l'éducation, ni presque de la vie de nos enfants ; tout est décidé, et qui ose appeler de ce jugement? Il faudrait être sûre du sujet, et surtout de soi-même ; or, je ne le suis de rien... » La *Profession de foi du vicaire savoyard* ne lui « paraît bonne qu'à mettre les passions à l'aise... La source de toutes les méprises, en ce genre, c'est de sauter à pieds joints par-dessus le péché originel et d'avoir trop de confiance dans des principes qui partent d'une nature corrompue... Dès que le péché originel est admis, je trouve que je ne vaux pas mieux que les autres et je cherche à me corriger, à travailler sur ma corruption. C'est vrai que je fuis les occasions de faire les épreuves de ma faiblesse, mais je cherche toujours à faire le bien, parce que Dieu me l'ordonne et m'en donne l'exemple... Si la pratique n'est pas parfaite, la volonté est entière ».

Entre l'orgueilleux génie et l'humble bon sens de sa correspondante, il y a, en somme, toute la différence du chrétien croyant à l'incrédule superbe : « Plût à Dieu, dit encore Mme de Créqui, que je vous visse dire votre chapelet, dussé-je vous en donner un de diamants. C'était le vœu de Balzac pour la célèbre Des Loges et c'est celui de l'ignorante Créqui pour le célèbre Jean-Jacques. » Rousseau répond, comme on pouvait s'y attendre, qu'il est « trop bon chrétien pour être jamais catholique ». La marquise voit venir de loin la crise de folie où il sombrera : « Mandez-moi ce que vous savez de Rousseau, écrit-elle le 10 juin 1762, à l'abbé Trublet, *sa folie ne m'en détache point.* » Les derniers rapports entre eux se rompent en 1770, sur une lettre délirante d'orgueil et de hauteur, où le malheureux somme Mme de Créqui de lui déclarer si elle a pour lui « les sentiments d'estime réciproque » faute desquels il préfère renoncer à l'amitié...

Il était donné à la marquise de Créqui de vivre jusqu'à l'âge de

quatre-vingt-six ans. Elle vit la Révolution, fut incarcérée, souffrit cruellement et quand l'aube d'une ère plus calme parut, une douleur morale pire encore l'attendit. Son fils, le dernier de sa race, mourut en 1801, laissant tous ses biens à son valet de chambre... « La vie et la mort de mon fils font également pitié, » écrivait-elle. Il fallut entamer un procès avec le laquais impudent : « Je ne puis vous expliquer tout cela qui couvre la mémoire de mon fils d'opprobre. Mais enfin, si je perds, j'aurai vengé les mœurs... » Telle fut l'épreuve suprême qui poussa la marquise dans la tombe.

* * *

M. Émile Gabory, l'éminent archiviste de la Loire-Inférieure, poursuit la série de ses études sur *la Révolution et la Vendée* (1). Cette histoire semble on ne peut plus connue et, pourtant, il n'en est guère qui reste plus mystérieuse. Les survivants ou leurs héritiers l'ont écrite chacun à sa façon, épris le plus souvent d'un homme dont ils ont épousé la cause avec tous ses partis-pris et parfois toutes ses rancunes. M. Gabory a contrôlé cette littérature, il l'a confrontée avec les documents d'archives et il en est résulté la plus nécessaire et la plus précieuse des mises au point. Nous avons pour la première fois du drame vendéen une idée d'ensemble, impartiale et juste.

Chartiste, M. Gabory a en même temps le sens et les dons d'un historien, ce qui est plus rare qu'on ne croit. Chose plus rare encore, il est en même temps psychologue. Les caractères, les passions des hommes lui expliquent, en bien des cas, les événements. Très bienveillant aux rebelles, il ne dissimule cependant ni leurs erreurs, ni leurs fautes. Pourquoi les Vendéens, après avoir battu les meilleures troupes de la République, furent-ils, en définitive, écrasés? M. Gabory le démêle et le montre on ne peut plus clairement. Le soulèvement des Mauges fut une explosion spontanée, un mouvement tout populaire et par là même impolitique au premier chef. Jamais il ne sut ni s'accorder ni se concerter avec les mouvements analogues qui éclataient sur les autres points du territoire et dont la simultanéité ou la coordination eussent seules permis de venir à bout de l'ennemi commun.

De cette étude lumineuse se dégagent des conclusions dont l'intérêt n'échappera à personne. La Vendée, sourde à la voix des nobles en 1791 et 1792, s'insurge brusquement en mars 1793. C'est trop tard ou trop tôt. Trop tard, car les tentatives proprement royalistes ont

(1) Tome II, *la Vendée militante et souffrante* (Perrin, édit.).

échoué, — trop tôt, car le mouvement girondin ou fédéraliste n'éclatera qu'en juin. M. Gabory l'observe fort justement : loin de s'appuyer, la Vendée et le fédéralisme se sont nui l'un à l'autre. Sans la Vendée, tout l'Ouest, qui était fédéraliste, se fût probablement soulevé contre la Convention. Une ville aussi républicaine que Nantes, qui repoussa avec tant d'énergie Charette et Cathelineau, était prête à marcher contre la Montagne et la Commune de Paris. Ce fut ce qui arriva à Lyon, où les royalistes, en infime minorité, eurent l'adresse de se dissimuler derrière la Gironde, et où Précy, qu'ils firent nommer général en chef, porta jusqu'à la fin la cocarde tricolore. Mais dans l'Ouest, la Vendée, embrasée à contretemps, interdit l'union des forces antijacobines. Les girondins des villes angevines et bretonnes durent lutter contre les paysans auxquels ils auraient pu se joindre. D'autre part, les Vendéens, après avoir obtenu de grands succès, ne surent s'organiser, stimuler à temps leurs voisins du Maine et de Bretagne, tout prêts à les seconder, et entreprendre avec eux cette marche sur Paris qui, seule, pouvait les mener au but.

La victoire était-elle chimérique? Un homme qui ne manquait pas d'une certaine compétence, Napoléon, a cru le contraire. D'après lui, si Charette et Cathelineau avaient pu se concentrer sous Nantes, « c'en était fait de la République. Rien n'eût arrêté la marche triomphante des armées royales ; le drapeau blanc eût flotté sur les tours de Notre-Dame avant qu'il eût été possible aux armées du Rhin d'accourir au secours du gouvernement ». Nantes aurait pu être prise le 29 juin 1793, jour où Cathelineau périt à l'entrée de ses faubourgs. Dès le mois de juillet, les Vendéens auraient pu marcher sur Paris. A ce moment, la Convention, aux prises avec la révolte non encore déclarée, mais imminente, de Lyon, de Toulon et de Marseille, eût été certainement débordée. Stratégiquement parlant, Napoléon a donc vu juste, mais la base même de son calcul est fausse. Le grand capitaine a, en effet, raisonné comme si les Vendéens eussent été une armée ; or, ils n'étaient qu'une immense cohue paysanne, des paroisses entières s'ébranlant les unes à la suite des autres. Les soldats avaient nommé leurs chefs, mais à la condition de les commander. Quand on choisit un premier généralissime, ce n'est pas un officier de talent, c'est un homme qui ignore tout du métier militaire, mais qui exerce un merveilleux prestige sur la foule dont il sort, Cathelineau, le « saint de l'Anjou ». Les rivalités des hommes interviennent ensuite pour aggraver les erreurs de la masse ; elles font écarter les seuls généraux capables de commander en chef, Bonchamps et Lescure, pour élire, d'abord d'Elbée, qui n'est qu'un hon-

nête officier, puis un tout jeune homme, d'une bravoure magnifique, mais sans aucune expérience, et qui suit la foule au lieu de la mener, La Rochejaquelein. Aussi l'incohérence de la stratégie de la Vendée est-elle la plus totale que l'on ait vue, et jamais on n'a gaspillé tant d'héroïsme.

Bonchamps seul, dit M. Gabory, aperçut la vérité : « l'écrasement fatal si l'on s'obstinait à combattre en Vendée. » Il proposa de lancer sur la rive droite de la Loire, non pas l'armée tout entière, mais un corps de dix mille hommes au plus, destiné à soulever la Bretagne, qui n'attendait qu'un signe. On ne l'écouta pas. Eût-il même été généralissime, Bonchamps, élu par ses pairs, n'eût probablement pas eu sur eux l'autorité nécessaire. Seul, dit M. Gabory, un généralissime nommé ou reconnu par les Bourbons « eût déterminé par la persuasion ou contraint par la force les paysans à demeurer dans les rangs après chaque bataille. De ces soldats paysans, il eût fait des soldats réguliers, puis, pratiquant la seule stratégie utile, il eût, à la tête de vingt à trente mille hommes (seulement), à travers les lignes républicaines, tant de fois défoncées, marché sur Paris ».

Pendant que la Vendée remporte sur place des victoires stériles, Dubois-Crancé et Carteaux refoulent au Pont-Saint-Esprit les Marseillais qui marchaient au secours de Lyon. Kellermann rejette les Piémontais au delà des Alpes. Lyon, livrée à ses seules forces, capitule après deux mois de siège, le 9 octobre 1793. Le 15 et le 17 du même mois, Kléber et Chalbos, partis l'un de Niort, l'autre de Nantes, font leur jonction à Cholet et y écrasent les Vendéens. Ce sera ensuite l'exode fou au delà de la Loire, la course sur Granville, enfin le massacre lamentable de la multitude épuisée, au Mans et à Savenay. Ainsi, la première chance de contre-révolution, la scission de la Convention Nationale, après la mise hors la loi des Girondins, a été manquée. La deuxième ne le sera pas moins, après Thermidor, quand la France tout entière secouera le joug de la Terreur. Alors la Vendée, saignée à blanc, ne pourra plus mettre en ligne qu'une petite bande d'irréductibles. C'est en vain que Puisaye cherchera à soulever la Bretagne : les deux provinces seront matées l'une après l'autre. Le 20 juillet 1795, après Quiberon, Hoche maîtrisera le pays, et deux mois plus tard les sections royalistes de Paris ne pourront plus que se faire inutilement broyer par le canon de Vendémiaire.

Ainsi, à deux reprises, la Révolution fut en péril, et ne fut sauvée que par le décousu complet des attaques de ses adversaires.

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ROULLEAUX-DUGAGE

Si M. Millerand vient de faire sa rentrée sur la scène politique, c'est incontestablement à M. Roulleaux-Dugage, député de l'Orne, qu'il le doit.

Après la mort d'un parlementaire assez pâle, un certain M. Leneveu, qui rendit libre la chaise curule occupée désormais par l'ancien président de la République, tout le monde désignait M. Roulleaux-Dugage comme le successeur du sénateur défunt; au dire de ses adversaires comme de ses amis, il était sûr du résultat. Il ne s'agissait pas pour lui de tenter la fortune, comme le fit en janvier dernier, — sans succès, hélas! — son collègue Dariac, que la gloire peu commune de deux ministères de vingt-quatre heures fut impuissante à imposer au corps électoral. Il lui suffisait à lui, heureux mortel favorisé du sort, de se présenter aux suffrages de ses concitoyens pour être assuré de passer du Palais-Bourbon au Luxembourg et d'y siéger huit années entières, sans risques électoraux. Perspective d'un grand prix pour un député appelé, durant le même temps, à subir le poids de deux réélections! Mais qu'adviendrait-il, en 1928, du siège législatif que son passage au Sénat rendrait vacant dans l'ancien arrondissement de Domfront? Combien de grenouilles sauteraient dans cette mare stagnante, avec des coassements autrement dangereux pour la paix publique que ne l'avaient été ceux des batraciens d'ancien régime, pour la tranquillité des seigneurs d'autrefois?

En présence de cette éventualité et afin de ne pas laisser le champ libre à quelque politicien de l'espèce la plus nauséabonde, M. Roul-

leaux-Dugage a pris son parti avec un entier désintéressement à M. Roulleaux-Dugage est resté député.

Il est d'ailleurs de tradition dans sa famille d'occuper cette fonction et non celle de sénateur. En 1885, *son père avait été envoyé par l'Orne à la Chambre. Durant de longues années, son beau-père, l'honorable M. Delafosse, fut l'élu de l'arrondissement de Vire. Son grand-père paternel, préfet de Montpellier et de Nantes sous la Monarchie de Juillet, a représenté l'Hérault au Corps législatif pendant la plus grande partie du Second Empire. Au temps de Louis-Philippe, un de ses arrière-grands-pères maternels a été député de l'Yonne. Comment, avec une pareille ascendance, lorsqu'on se sent de la fortune et du talent, ne pas penser que l'on se doit à l'honneur de représenter son pays?*

Ce sentiment d'un devoir social à remplir a été, dès le jeune âge, celui de M. Roulleaux-Dugage; notons-le avec soin, car il le différencie nettement de ces ambitieux vulgaires pour qui la politique n'est pas une manière de servir, mais un simple moyen de satisfaire des appétits.

Afin de devenir un représentant digne de ses fonctions, M. Roulleaux-Dugage, après « s'être donné la peine de naître », a pris celle de développer par l'étude et la connaissance des hommes sa valeur personnelle. Un descendant de Beaumarchais — car M. Roulleaux-Dugage compte Beaumarchais parmi ses ancêtres — se devait à lui-même de justifie par ses propres mérites « noblesse, fortune, rang et places ». Aussi, a-t-il cultivé dans ses années de jeunesse la philosophie, les sciences naturelles et a-t-il fait de nombreux voyages, tant en Europe qu'aux Etats-Unis et dans l'Inde, en étudiant les institutions et les mœurs des peuples qu'il visitait.

Je demande la permission au lecteur d'ouvrir ici une parenthèse pour rapporter une remarque d'ordre constitutionnel qu'il lui arriva de voir formuler par un Anglais, au cours du voyage autour du monde qu'il accomplissait en 1906. *Au mois de janvier de cette année-là, il se trouvait à Bénarès en compagnie de son frère, et tous deux s'abandonnaient aux sensations étranges que donne à des Français la ville sainte du brahmanisme, lorsqu'un numéro du* Pioneer, *le journal officiel des Indes anglaises, leur apprit l'élection du président Fallières, en termes qui fixèrent leur attention : « Le nouveau choix du Parlement français, honorable en soi d'ailleurs, semble avoir une signification politique particulière. Les députés et les sénateurs, en portant leurs votes sur l'ancien président du Sénat, entendent bien montrer par là que la Constitution n'attache aucune importance à la valeur personnelle de son représentant suprême. » M. Roulleaux-Dugage ne pensait-il pas à la réflexion du* Pioneer *lorsqu'en signe de réparation, il est venu*

offrir le siège sénatorial de l'Orne à M. Millerand, chassé par le Cartel de l'Elysée?

Je me hâte, sur cette remarque, de fermer ma parenthèse et de revenir à M. Roulleaux-Dugage. Muni du riche bagage que lui constituaient ses études et ses observations, il entrait à trente et un ans, en 1910, *au Palais-Bourbon. Les hommes qu'il y rencontra ne durent pas lui donner une idée bien haute des progrès accomplis par l'espèce humaine, depuis le temps où Figaro lançait ses traits acérés contre les courtisans « au maintien équivoque, hauts et bas à la fois, rampant avec orgueil, se donnant l'air du* protègement *pour se faire chefs de parti et faisant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer.* »

Recevoir, prendre et demander,
Voilà le secret en trois mots!

Cette satire est-elle d'hier ou d'aujourd'hui? et s'applique-t-elle aux courtisans ou à nombre de collègues de l'arrière-petit-fils de Beaumarchais?

Au Parlement, où il a déjà passé dix-sept ans et où il est sûr de rester l'année prochaine, M. Roulleaux-Dugage occupe un rang fort honorable. Parmi les membres du groupe Marin, dont il fait partie, parmi les membres des autres groupes de droite et un peu dans tous les groupes où se rencontrent des gens que le fanatisme n'a pas fermés aux règles du bon ton, on n'a que sympathie pour ce collègue aimable, bienveillant, distingué, de sens rassis et d'esprit droit. Ses avis à la commission des Affaires étrangères sont écoutés; et nul n'ignore son projet de vote familial qu'il faillit faire adopter par la Chambre bleu-horizon et qu'il soutient toujours avec ténacité, bien qu'il ait dû renoncer à lui gagner les voix d'une majorité de la stricte observance républicaine et individualiste.

Les qualités que ses collègues du Parlement se plaisent à reconnaître en M. Roulleaux-Dugage l'ont grandement servi, non seulement à la Chambre, mais encore dans son département, où il tient la première place de façon incontestée. La récente élection de M. Millerand démontre qu'il y a l'oreille du suffrage restreint comme du suffrage universel. En effet, cette élection se heurtait, quoi qu'on en ait dit et malgré la personnalité du candidat, à une sérieuse difficulté. Le département de l'Orne, et tout particulièrement l'arrondissement de Domfront, est essentiellement bouilleur de cru; il l'est non par système, mais par nécessité, parce que la nature y fait croître merveilleusement poiriers et pommiers et que la production d'eau-de-vie y constitue une part considérable des ressources régionales. En gens pratiques, bon nombre d'électeurs ornais estiment que la première qualité d'un candidat est d'être un défenseur

*chevronné du plus sacré de leurs droits. Or, il fut un temps, — ces Normands sont étonnamment renseignés, pour des gens qui ne suivent que de loin la politique, — où l'ancien président, n'étant encore que député du XII*e *arrondissement, et par conséquent de Bercy, s'était fait le défenseur des marchands de vin. M*e *Millerand a eu beau déclarer, discrètement d'abord dans son discours d'Alençon, puis sur un ton plus élevé dans ses réunions cantonales, que, n'ayant plus entre les mains le dossier* Entrepositaires, *c'est le dossier* Bouilleurs de cru *qu'il plaiderait désormais, je doute fort que tant d'électeurs ornais l'eussent suivi, sans le patronage de M. Roulleaux-Dugage.*

Ces électeurs méritent d'être loués de leur façon d'agir. En accueillant M. Millerand, ils ont gardé à leur département la réputation de pays de sapience, qu'il partage d'ailleurs avec le reste de la Normandie. L'Orne reste donc une citadelle de la conservation sociale, citadelle qu'un Christophle, un Gévelot, un docteur Labbé, gens d'idées fort avancées au début de leur carrière, forcèrent autrefois par surprise, mais qui est fortement tenue aujourd'hui par une garnison dont M. Roulleaux-Dugage est le chef. On y professe des opinions moyennes; on y est républicain non par passion ni même par goût ni suivant des principes, mais tout bonnement parce qu'on est « né sous la République », suivant la déclaration pleine de saveur d'un homme politique du département porteur d'un grand nom de la Monarchie orléaniste, et parce qu'il est prudent de s'accommoder du régime sous lequel on vit. Surtout, on y est hostile à toute doctrine de révolution; et cela, à tel point que l'on y préfère des représentants que leur situation semble écarter du pouvoir, tel un descendant de l'antique maison de Bourgogne, comme le marquis de Ludre, ou un haut seigneur de la Démocratie, dont le blason est plus moderne, comme M. Millerand, à des gens bien placés, susceptibles de distribuer croix et prébendes, mais compromis avec les partis de désordre.

La suprême crainte de l'électeur ornais — M. Roulleaux-Dugage ne l'ignore pas — est qu'en ce temps où des difficultés de tout ordre, en particulier les difficultés financières, sont loin d'être écartées, on puisse au soir d'un scrutin entendre à la cantonade ce mauvais drôle de Figaro murmurant de son ton railleur, à propos de l'attribution d'un mandat politique par le suffrage normand : « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. »

***

Le Théâtre : *Les Affranchis* et *Chantecler*.

Bilan des deux premiers mois de la saison : deux nouveautés, la pièce de M. Nivoise et celle de M. Sarment ; deux reprises, la pièce de Mlle Lenéru et celle d'Edmond Rostand.

L'une et l'autre virent le jour en 1910, dans les conditions les plus différentes qui se puissent. Mlle Lenéru était inconnue. Le manuscrit des *Affranchis* avait d'abord été lu par Mme Rachilde, puis par M. Antoine, qui accueillit la pièce à l'Odéon. Il était impossible qu'elle touchât le grand public, du moins elle souleva l'enthousiasme dans le monde des lettres. On compara ce début à celui de M. de Curel. On apprit que l'auteur était une jeune fille sourde, presque muette et presque aveugle. Elle donna encore deux pièces qui n'obtinrent plus que l'attention, *le Redoutable* et *la Triomphatrice*. Elle mourut, laissant un journal intime, vibrant et profond et une curieuse étude sur Saint-Just. La Comédie-Française inscrit aujourd'hui *les Affranchis* à son répertoire, et en dépit d'un petit groupe de fanatiques, la pièce cause une désillusion.

A l'inverse, Rostand entreprit *Chantecler* au sommet du bonheur et de la gloire. Il la fit attendre dix ans. Ses admirateurs le louaient de cette aptitude à la patience, mais ses rivaux y voyaient le signe que la veine s'épuisait. Les uns étaient entraînés à trop vanter l'œuvre attendue, les autres avaient beau jeu à énerver l'opinion. Comme il arrive toujours de ce qui est trop longuement annoncé et espéré, la réalité parut faible au prix du désir. *Chantecler* fut, en 1910, une désillusion, et, somme toute, un échec.

Toujours à l'inverse des *Affranchis*, on s'aperçoit en 1927 qu'on a jugé à contresens, et que la pièce est, sinon la meilleure, du moins par beaucoup de côtés la plus noble qu'ait écrite Rostand. Si bien qu'elle remonte dans le plateau de la balance, tandis que *les Affranchis* descendent. Les deux ouvrages ont chance de se rencontrer au point juste, à mi-chemin. Un ironiste de nos amis a coutume de dire : « Il y a trois sortes d'auteurs ; ceux qui n'ont rien à dire et qui ne savent pas le dire ; ceux qui ont quelque chose à dire et qui ne savent pas le dire ; ceux qui ont quelque chose à dire et qui savent le dire. » Cette classification humoristique permettrait de ranger Mlle Lenéru et Edmond Rostand dans une catégorie commune, la seconde. *Les Affranchis* et *Chantecler* sont des œuvres nobles et presque grandes par les intentions, incomplètement réalisées.

*
* *

Pour des raisons très différentes, Mlle Lenéru posait dans *les Affranchis* un problème qui, en 1910, était de brûlante actualité.

Une jeune novice cistercienne est brusquement rejetée dans le monde par la persécution contre les monastères. Sa supérieure, de qui cette âme ardente est la fille préférée, la garde avec elle, et, le temps de régler divers grands intérêts temporels, toutes deux se réfugient chez le beau-frère de l'abbesse, le philosophe Alquier. Celui-ci est un type que reconnaissent tous ceux qui eurent vingt ans entre 1900 et 1910 : mélange de Nietzsche et de M. Adrien Sixte, contempteur de la morale, aventurier de l'esprit par delà le bien et le mal. La novice Hélène Seklumberger devient son élève d'élection, et ils sont saisis l'un pour l'autre d'une de ces passions furieuses qui entraînent tout l'être, cœur, sens et cerveau. Puisque Alquier a enseigné qu'il n'est pas de loi morale valable, rien ne les retient, ils n'ont qu'à s'assouvir, puisqu'ils sont des *Affranchis*.

C'est ici qu'intervient la haute pensée de Mlle Lenéru : quelque chose les retiendra, malgré eux, leur âme, telle qu'elle a été modelée par l'hérédité, l'éducation, les préjugés, si l'on veut, une certaine noblesse morale qu'ils ont gardée comme tous ceux qui vivent dans les sphères supérieures de l'esprit. Hélène a goûté au cloître la soif de l'absolu, elle ne saurait plus se contenter du relatif, et le passé d'Alquier, rien ne peut faire qu'il n'ait pas été à elle. Cet homme, elle sent qu'il désire en elle la chrétienne plus encore que l'affranchie : ombre impure d'où sortiraient les démons. Quand l'abbesse, enfin convaincue qu'elle a manqué à la vertu de prudence, rappelle Hélène au nom de Dieu, la novice ne répond plus, mais pourtant elle cède et elle ne répondra pas davantage à l'appel de la terre. Conclusion atroce, mais forte et juste : la foi perdue, un devoir sans ressort, un sacrifice sans autel ne suffisent plus à combler une âme ardente ; c'est pourquoi Hélène reste dans une solitude et un doute plus effroyables peut-être que le vice.

Ce sujet paraît à première vue magnifique ; à la réflexion, il n'en est guère de plus dangereux. Les exceptions intellectuelles sont toujours un péril à la scène. Sitôt engagés dans une action, ils s'analysent ou se justifient par des raisons, qui occupent l'esprit, mais ne touchent guère au delà. Ainsi, au début du troisième acte, Hélène Alquier et la femme de celui-ci sont engagés dans un conflit qui semble aller au tragique : il tourne court et se dilue dans un débat.

Il faut ajouter les maladresses inhérentes au début d'une *emmurée*, et aussi une faute énorme, dont on demeure étonné : Hélène passe sans transition de l'amour sacré à l'amour profane ; à la fin du premier acte, elle ne pense qu'au cloître ; au début du second, elle ne pense qu'à Alquier. Cette métamorphose s'est accomplie sans ombre de débat, ce qui est un comble d'invraisemblance.

Pourquoi donc cette pièce fut elle tant appréciée en 1910? Non seulement pour sa grandeur manquée, mais davantage encore parce qu'on y perçoit à tout instant le son d'une âme d'élite, épurée et affermie dans le malheur. Parfois tendue jusqu'à l'obscurité, la langue

est parfois splendide, la pensée tombe alors jusque dans les profondeurs comme une lanterne sourde promenée au fond d'un puits. Ce destin, ce don chez une jeune femme, il faudrait un cœur de barbare pour n'en pas être saisi.

*
* *

Dans *Chantecler*, Rostand tentait, sinon le sujet qui convenait le mieux à ses dons, du moins celui qui lui permettait de mettre au jour le meilleur de lui-même, ses intentions les plus hautes et ses plus nobles désirs.

C'est un simple coq d'une cour de ferme, qui croit splendidement que son chant fait lever le soleil. Cette foi ne développe pas en lui la vanité, mais le sens du devoir. Il sait qu'il doit accomplir chaque jour la tâche sacrée : que deviendrait le monde s'il oubliait d'appeler le soleil? Le sentiment de son utilité et de la puissance mystérieuse lui confèrent la bonté des forts ; son rôle est de créer, commander, protéger.

C'est pourquoi toutes les puissances d'en bas le jalousent. Les oiseaux nocturnes, qui tentent de l'assassiner ; le merle sarcastique, qui s'efforce de lui enlever la foi ; et puis, un jour, paraît la faisane.

Ce n'est pas une puissance nécessairement maléfique ; non ; c'est deux fois la tentatrice : la femme et l'inconnu. Chantecler l'aime parce qu'elle est belle et parce qu'elle est différente, mystérieuse. A ce champion du devoir, elle vante les ivresses de l'amour libre et irrégulier ; à ce héros de basse-cour, elle offre les vastes étendues de la forêt. Elle remplit sa fonction, elle n'est pas méchante. Elle va où son cœur la mène. Sitôt qu'elle apprend que Chantecler est jalousé, menacé, elle murmure : « Je commence à l'aimer. » Cependant, elle n'a de cesse qu'il ait tout quitté pour la suivre et qu'il lui ait livré son secret ; elle ne lui cédera pas avant. Après quoi, elle veut que Chantecler la préfère à tout : elle l'endormira dans ses bras (on peut risquer cette transposition, tant l'image est vive et transparente), elle ne sera heureuse que lorsqu'elle aura fait oublier son devoir au héraut du sommeil. Chantecler l'abandonne pour revenir au poste déserté, parce qu'il est le mâle, le chef, le responsable ; et elle, qui a réussi la scène de séduction, sitôt qu'elle a fait le mal elle se sacrifie pour le séparer, pour sauver celui qu'elle aime et qu'elle eût perdu tout à l'heure.

Ces symboles sont très justes, très naturels et très beaux. A ne prendre que ce côté, *Chantecler* serait une œuvre digne de la plus vive admiration. Il faut encore ajouter qu'on y sent frémir une note singulièrement touchante. La tendresse du chien Patou, la mâle bonté de Chantecler ne sont pas artifices d'auteur qui veut plaire, on ne sait quel accent avertit que Rostand était sincère, que tendresse et bonté coulent ici d'un jet naturel. Le complot des rapaces dans la nuit,

le chœur des crapauds, c'est la plainte d'un cœur blessé. Rostand souffrait non seulement des justes critiques qui marquaient les limites de son talent, mais aussi des jalousies injustes que suscitaient son bonheur. Au moment même où ce bonheur allait l'abandonner, injustement, sa plainte, comme sa pitié, rendent un son pathétique auquel il n'est pas possible de demeurer insensible.

Par malheur, cette œuvre magnifiquement inventée, aux intentions nobles, aux accents si souvent touchants, ou même éloquents, demeure inégale au rêve de son auteur. *Chantecler* n'est pas un chef-d'œuvre. La poésie est là qui bouillonne, inventée, toute amenée ; il ne lui manque que d'être réalisée. Profondément estimable, le meilleur titre de Rostand à la sympathie et à une admiration limitée, *Chantecler* n'est encore que la matière d'un grand poème.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La politique intérieure française. — *La Cour d'assises de la Seine acquitte le Juif Samuel Schwartzbard, qui, l'an dernier, avait assassiné l'ancien président du Directoire ukrainien, Simon Petlura* (26 *octobre*).

— *Ouverture du Congrès radical à la salle Wagram. M. Maurice Sarraut, président sortant, prononce un discours dans lequel il entreprend de défendre la gestion financière du parti radical* (27 *octobre*).

M. Franklin-Bouillon, qui a soutenu que l'Union nationale devait être continuée, quitte la salle avec ses amis (28 *octobre*).

Le même jour, à la réunion de la commission chargée de préciser la tactique électorale, M. Caillaux proclame la nécessité d'une politique de paix, « avec les sacrifices et les évacuations nécessaires ».

M, Daladier, cartelliste, est élu président du parti radical, en remplacement de M. Maurice Sarraut (*qui ne se représentait pas*), *mais à une faible majorité, par* 420 *voix sur* 784 *votants* (29 *octobre*).

— *Le Congrès prend fin, le* 30, *sur une déclaration qui se termine sur une formule ambiguë : Le parti « laissera s'achever l'expérience en cours, mais il entend réserver sa liberté de doctrine et d'action... Il saura s'inspirer en toutes circonstances des nécessités de l'intérêt public. »*

— *M. Millerand est élu sénateur de l'Orne* (30 *octobre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35627.